



MANUEL
POUR LES JEUNES
PRINCES
ET
POUR LES JEUNES
SEIGNEURS
DESTINÉS
A LES ENTOURER.

Les Livres font les meilleurs Confeillers pour les Princes, parce qu'ils leur difent les vérités fans crainte & fans flatterie.

Penfée d'Alphonfe Roi d'Arragon.



A BASLE,
Chez JEAN SCHWEIGHAUSER.

MDCCLXXV.

A

Son Alteſſe Séréniſſime

MONSEIGNEUR LE PRINCE REGNANT DE FÜRSTENBERG, *Landgrave en Baar & Stühlingen, Comte de Heiligenberg & Wertenberg, Baron de Gundelſingen, Seigneur de Hauſen dans la vallée de Kinzig, Mœskirch, Hohen-Höven, Wildenſtein, Waldsberg, Weitrach, & Bürglütz, Condirecteur du Collège des Comtes du St. Empire & propriétaire d'un Régiment d'Infanterie au Service de Leurs Majeſtés Impériales, Royales & Apoſtoliques.*

MONSEIGNEUR,

L'Honneur que VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME m'a fait de me confier l'Education du Prince SON Héritier, m'a engagé d'extraire des extraits de mes Lectures les exemples les plus propres à former un cœur juſte, humain, généreux & bienfaiſant.

Je ſais, MONSEIGNEUR, qu'il n'a qu'à ſuivre les exemples qui VOUS rendent l'amour de VOS Sujets, & de tous ceux qui ont l'honneur de VOUS approcher, de même que ceux qui ſe ſont ſi dignement perpétués dans VOS Illuſtres Ancêtres; cette foible Compilation ne pourra donc que peu contribuer au but que je me ſuis propoſé: mais je prie VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME de ne regarder que mon zèle & mon attachement à procurer le bien au précieux dépôt qu'ELLE a daigné me confier.

J'eſpère qu'ELLE ne dédaignera pas ce foible hommage; c'eſt dans cet eſpoir que je ferai toute ma vie, avec les ſentimens de la ſoumiſſion la plus parfaite,

MONSEIGNEUR,

de Votre Alteſſe Séréniſſime

le plus humble & le plus ſoumis Serviteur

De S. P.



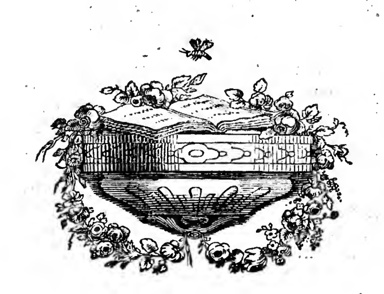
AU LECTEUR.

J'Avouë ingénuement que rien, de tout ce qui eſt dans ce Livre, ne vient de moi; les perſonnes inſtruites n'auront pas de peine à me croire, ils reconnoîtront aiſément les ſources où j'ai puiſé: mais j'ai recueilli ces Maximes & ces Exemples pour l'inſtruction des jeunes Princes, & pour celle des jeunes Seigneurs qui ſont deſtinés à les entourer; Ils y trouveront raſſemblé, en un ſeul Livre, tout ce qui peut leur être utile, & que j'ai tiré d'une quantité de Volumes, que la Jeuneſſe n'a pas toujours le tems, & malheureuſement, la volonté de parcourir.

Comme toujours des Maximes morales pourroient ennuyer, j'y ai mêlé des pièces de Vers, des Apologues, des Contes &c. qui en rendront la lecture plus agréable, quoiqu'ils tendent tous à la même Morale.

C'eſt au Public à juger ſi j'étois heureux dans le choix.

Si j'ai le bonheur que ce Livre ait procuré un ſeul trait de bienfaiſance à l'humanité, j'ai atteint mon but, & j'eſtime mes foibles peines ſuffiſamment payées.





AUX ROIS.

Le caractère de tendresse, qui touche & qui intéresse les bons Rois en f veur de leurs Peuples, est inconnu aux Rois, qui vivent dans les délíces & dans les voluptés: Ils détournent les yeux des objets tristes, soit par dégoût, soit par inhumanité; en général, quiconque met son bonheur dans les plaisirs grossiers des sens, n'a pas le sentiment assés délicat pour vouloir faire la félicité des autres; la pitié est une vertu, que la volupté n'apprend point: les voluptés, les délicatesses, la recherche des plaisirs en rendant l'ame molle & efféminée, rendent le cœur dur & impitoyable. Sous le règne d'un Roi vertueux le Peuple est aimé, il est heureux; sous le règne d'un Roi plongé dans les voluptés, un Peuple est digne de pitié.

Un jeune Prince destiné au Trône, demande par quel moyen un Roi peut parvenir au plus haut degré du bonheur? Voici la réponse de son Gouverneur dans cette Ariette.

Le bonheur de le répandre,
de le verser sur les humains,
de faire éclore de vos mains
tout ce qu'ils ont droit d'en attendre.

❀ ❀ ❀

Est-il une félicité
comparable à la volupté
d'un Souverain qui se peut dire,
tout ce que le Ciel m'a soumis,
tous les Sujets de mon Empire
sont mes Enfans, sont mes Amis?

❀ ❀ ❀

Ah! quel plaisir de lire
dans les yeux d'un Peuple attendri,
tout ce qu'inspire
la présence d'un Roi chéri.

❀ ❀ ❀

Le bonheur est &c.

TRAIT DE JUSTICE.

Zirmay, Premier Ministre & Gouverneur du jeune Octar, Empereur du Mogol; Zirmay de tous les mortels le plus favorisé de la fortune, fatiguoit le Ciel de plaintes téméraires. Bossu & boiteux par la faute de sa nourrice, rien n'avoit pû l'en consoler. Son premier acte d'autorité, fut de la condamner à mort. Il fit de plus une Loi, par laquelle toute personne chargée d'un enfant, en répondroit sur sa tête.

Aussitôt que le jeune Octar fut en âge de régner par lui-même, il fit assembler tous les Grands de l'Empire, & s'étant placé sur son trône, il tint ce discours:

„ Je

„ Je vous dois des louanges, ô Zirmay! L'ex-
„ emple que vous avez fait, rendra déformais
„ plus vigilans ceux à qui font confiés les pre-
„ miers inftans de la vie de mes Sujets: mais ces
„ imperfections du corps font peu de chofe auprès
„ de celles de l'ame. Dans votre Loi, vous avez
„ eu, fans doute, principalement en vuë les
„ hommes choifis pour former la Jeuneffe au tra-
„ vail & à la vertu? Vous avez voulu, fans doute,
„ épouvanter ceux qui, loin de l'abreuver des eaux
„ falutaires de la fageffe, la laiffe boire à longs
„ traits dans la fource empoifonnée des plaifirs;
„ qui, par foibleffe, ou par méchanceté, cher-
„ chent à flatter, à irriter les paffions & à déve-
„ lopper dans le cœur le germe dangereux des
„ vices? C'eft pour feconder des intentions fi
„ louables, que je fuis réfolu de faire un ex-
„ emple.

Zirmay & tous les Grands interrompirent le jeune Empereur, pour faire monter jufqu'à lui l'encens des louanges. Après quoi il pourfuivit ainfi:

„ Si mon choix tomboit fur un homme obfcur,
„ le fruit que mes Peuples en retireroient, ne fe-
„ roit pas affez grand. Je veux que l'exemple
„ foit fi frappant qu'il imprime l'effroi dans les
„ cœurs les plus hardis, & qu'il ferve encore de
„ leçon dans les fiècles les plus reculés.

„ Zirmay, levez-vous; defcendez de votre fiè-
„ ge: Venez vous placer aux pieds du trône.
„ C'eft votre Elève qui vous accufe. Vous êtes
„ en préfence de vos Juges. Tremblez devant
„ eux. Je leur abandonne le pouvoir de vous con-
„ damner ou de vous abfoudre.

„ Je ne vous reprocherai point d'avoir employé
„ les voyes les plus baffes pour devenir mon Gou-
„ verneur; mais je vous reproche d'avoir mis en
„ ufage les moyens les plus condamnables pour
„ prendre de l'afcendant fur mon cœur. Je vous

„ reproche d'avoir voulu m'entraîner dans les plus „ affreux débordemens, par ceux que vous placiez près de moi, par vos discours & par vos „ exemples. Je vous reproche de m'avoir élevé „ dans l'ignorance la plus profonde, & dans la „ haine du travail pour me rendre incapable de „ gouverner par moi-même. Plus mes Sujets sont „ chers à mon cœur, plus mon cœur se soulève „ contre vous, plus je sens l'énormité de votre „ crime. Quand je réfléchis que d'un seul homme dépend le bonheur de tant de milliers d'autres, je ne conçois pas comment il se trouve „ des monstres assés barbares pour donner une „ mauvaise éducation à de jeunes Princes, pour „ sacrifier tout un Peuple à la détestable vanité „ de jouïr en tremblant d'un pouvoir toujours „ dangereux & toujours incertain. Peuples, ce „ sont là vos premiers Tyrans. Ce sont là les „ véritables auteurs de toutes vos calamités. Le „ Souverain, plus digne de compassion que de „ haine, n'est que le malheureux instrument. „ Zirmay, tu ne cherchois à amollir la trempe „ de mon ame, à la rendre incapable de la moindre application, qu'afin d'être Tyran sous mon „ nom. Ignorois-tu, Malheureux! que l'incapacité dans un Souverain produit plus de grands „ maux que la méchanceté même? Ignorois-tu „ qu'elle a cent fois occasionné le renversement „ des Loix & des Empires? Tu fis plus; tu voulus réunir en moi & l'incapacité de l'esprit & „ la dépravation du cœur; tu voulus que le poids „ de l'horreur publique qui pésoit sur ton front, „ retombât sur le mien: je ne saurois rendre trop „ d'actions de graces à la Bonté céleste qui n'a „ pas permis que le souffle corrupteur du crime „ empoisonnât mon innocence.

„ Grands de l'Empire, Colomnes inébranlables de „ la Couronne du Mogol; vous, qui toujours avez

„ donné

„ donné tant de preuves d'attachement & de fi-
„ délité à votre Patrie & à vos Souverains, fuſ-
„ ſiez-vous attachés à Zirmay par les liens de
„ l'intérêt, de l'amitié ou du ſang, ne connoiſ-
„ ſez de liens que ceux de la Juſtice, & d'inté-
„ rêt que celui de la Patrie. Le crime de Zir-
„ may vous eſt connu: Prononcez.

Zirmay fut condamné à ſouffrir les ſupplices deſtinés aux Régicides; mais Octar ſouhaitoit qu'on lui fît ſubir une mort plus douce. Il fut obéi. Les flatteurs & les traîtres, épouvantés par cet exemple, diſparurent; les hommes vertueux & éclairés les remplacèrent. Le Peuple dans ſon yvreſſe, regarda le jeune Empereur Octar, comme le plus grand de ſes Souverains; & le Sage, plus modéré, jugea qu'il le deviendroit.

DE HOMERE.

Achille après s'être endurci contre tous les coups de la fortune, ne ſauroit voir ſans verſer des larmes, un vieux chien qui l'avoit autrefois ſervi, & qui couché à la porte de ſon Palais, le reconnoît, ſe lève pour le flatter, & tombe mort. Quoi, dira-t'on, ce détail dans Homère, dans un Poëme épique? Oui, & il eſt ſublime. Je ne connois perſonne qui n'en ait été touché jusqu'aux larmes: Pourquoi? C'eſt qu'Homère, il y a 3000. ans, en avoit répandu en l'écrivant.

DES PAUVRES.

Si l'on veut qu'il n'y ait point de pauvres, il faut qu'il n'y ait point de riches; voilà le ſeul moyen. Mais ſi l'on veut ſeulement, que les pauvres ſe procurent une ſubſiſtance par leur travail; ſi l'on veut les tirer de ce découragement qui les engage à revêtir toutes les infirmités, qui les porte à cher-

cher dans leur foibleſſe un ſecours qu'ils pourroient trouver dans leurs forces, il faut les ſoulager d'une partie de leur fardeau, il faut leur tendre une main ſecourable; il faut que devenus ſages par l'expérience des tems paſſés, nous renoncions à tout moyen de violence, & qu'après avoir été injuſtes dans le partage des biens, nous ne prenions pas de nôtre injuſtice le droit d'être cruels. Conſidérés comme hommes, ces pauvres ſont nos frères; conſidérés comme des êtres fort éloignés de nous, ce ſont les plus tendres objets de notre ſenſibilité. Attachons-nous donc à les traiter comme ils peuvent l'exiger, ſi non de la Nature, du moins de la Société; & dans ce moment extrême où leur indigence les jette dans le crime, arrêtons les progrès d'un mal déja trop avancé; fixons leur ſort d'une façon durable, afin qu'après les avoir privés de toutes les eſpèces de plaiſirs, nous n'ayons pas à nous reprocher de leur avoir laiſſé perdre le goût de la vertu.

Les hommes ſont beaucoup plus émûs par la préſence d'un pauvre qui tend la main pour demander l'aumône, que lorſqu'il faut qu'ils donnent leur charité par réflexion; tout les intéreſſe dans la perſonne de ce pauvre qu'ils ont ſous les yeux. Oſons le dire, Ce qui prouve bien le triomphe de la Nature, c'eſt que les premiers mouvemens dans l'homme ſont ſouvent les plus louables; ce n'eſt que la réflexion qui l'arrache de cet heureux inſtinct, ſi l'on peut parler ainſi, & qui étouffe la pitié dans ſon cœur; cependant ſi cette réflexion étoit éclaircie; ſi cet homme ſavoit ſe replier ſur lui-même, il n'héſiteroit pas à céder au ſentiment qui ſemble lui commander de ſecourir les malheureux.

ACTION GENEREUSE.

Dans le tems de la S Barthelemi, que les Catholiques François étoient acharnés à la destruction des Huguenots, Vesins fit une action de générosité qui mérite ici sa place ; il joignoit à beaucoup de bravoure & de probité une férocité de caractère qui lui avoit fait plusieurs ennemis, entre ceux-ci un Gentilhomme nommé Regniers, d'un caractère doux & poli. Leurs amis & leurs voisins avoient fait tous leurs efforts pour les réconcilier sans avoir pû y réussir. Pendant que dans toutes les Villes principales du Royaume, les Catholiques armés étoient occupés à satisfaire leur haine contre les Huguenots, Regniers, qui s'étoit retiré à Cahors, s'attendoit dans les plus grandes allarmes, d'être sacrifié à la vengeance de son ennemi, auquel le Roi avoit donné le commandement de cette Ville, lorsqu'il vit briser la porte de sa chambre, & Vesins entrer comme un furieux, l'épée à la main, & suivi de deux soldats armés. Regniers ne doutant plus de sa perte, se prosterne à terre pour implorer la miséricorde de Dieu. Vesins, d'une voix menaçante, lui commande de se lever, & de monter sur un cheval qui l'attendoit à la porte de sa maison. Regniers sort de la ville avec son ennemi, qui le conduit jusqu'à la Guienne, sans s'arrêter dans aucun endroit, sans lui dire un mot pendant toute la route, mais lui faisant donner dans les hôtelleries ce qui lui étoit nécessaire. Ils arrivent enfin au Château de Regniers, où Vesins, sans descendre de cheval, lui dit : „ J'étois le maître, comme tu le vois, de „ profiter de l'occasion que je cherche depuis „ longtems ; mais j'aurois honte de me venger „ ainsi d'un homme aussi brave que toi. Je veux „ que le péril soit égal en vuidant notre querelle, „ c'est pour cela que je t'ai sauvé la vie ; tu me „ trou-

„ trouveras toujours auſſi diſpoſé à terminer nos „ différens comme il convient entre Gentilshommes, que tu m'as vû prompt à te délivrer d'une „ mort inévitable ". Regniers lui repondit: „ Il „ n'eſt plus, mon cher Veſins, ni réſolution, ni „ force, ni courage contre vous. Votre bienfait „ éteint tout le feu de mon inimitié; elle eſt détruite par votre générofité; qui ne l'ôtera jamais de mon cœur. Je vous ſuivrai déformais „ par-tout où vous voudrez. Je ſerai toujours prêt „ à employer pour votre ſervice la vie que je vous „ dois, & le peu de bravoure que vous m'attribuez ". Après ces paroles, il voulut l'embraſſer; mais Veſins conſervant toute la dureté de ſon caractère: „ C'eſt à toi à voir, lui dit-il, ſi tu „ veux que je ſois ton ami ou ton ennemi; je „ ne t'ai ſauvé la vie que pour te mettre en état „ de faire ce choix "; & ſans attendre de réponſe, il donna un coup d'éperon à ſon cheval, & ſe retira, laiſſant celui, ſur lequel Regniers étoit venu. Celui-ci ne manqua pas de le lui renvoyer, mais Veſins ne voulut pas le reprendre.

LES DEUX SULTANS.

Apologue.

Un Sultan venoit de faire priſonnier ſon frère qui lui avoit diſputé l'Empire; il le fit enfermer dans une cage de fer, aux pieds de ſon trône; & il inſultoit à ſon malheur.

Le même jour il fut à la chaſſe: la chaleur l'obligeant à chercher l'ombre, il ſe couche ſur l'herbe, met un mouchoir rouge ſur ſon viſage, & s'endort.

Un oiſeau de proie, en traverſant les airs, eſt trompé par la couleur du mouchoir: d'un vol rapide, il fond deſſus; & avec ſon bec & ſes ongles,

gles, il déchire le visage du Sultan & lui creva les yeux.

Ce Prince, reveillé en sursaut, pousse des cris horribles; l'oiseau effrayé s'envole. On accourt de toutes parts, on méconnoît le Sultan, tous ses traits étoient défigurés ; deux ruisseaux de sang couloient de ses yeux: en cet état il eût excité la compassion de ses Sujets; mais son indignité envers son frère, & l'orgueil que lui avoit inspiré sa prospérité, avoit formé dans leur cœur le levain de la haine: ils le conduisent à la cage de fer, & en font sortir son frère.

Celui-ci l'arrosant de ses pleurs, lui rendit la liberté, puis réfléchissant sur les vicissitudes du sort, il s'écria:

„ Nourrissons de la fortune, nous suçons du-
„ rant quelques momens, le lait de la prospérité,
„ qui coule de ses mamelles empoisonnées; mais
„ ne nous glorifions jamais de notre bonheur,
„ tandis que nous sommes encore dans le berceau
„ suspendu & branlant de la vie.

DE TITUS.

Un ami qui n'a pas le courage de faire quelque effort pour l'intérêt de ses amis, ne doit être regardé que comme une personne indifférente : il faut avoir un peu du caractère de l'Empereur Titus, qui remercioit tous les jours les Dieux de lui avoir donné l'Empire, à cause qu'il étoit en état d'être utile à ses amis; il faisoit tout son plaisir de les obliger, il étoit tout chagrin quand il passoit un jour sans trouver quelque occasion de leur donner quelque marque de sa bienfaisance : quelqu' heureux succès qu'il eut d'ailleurs, il comptoit pour rien tout le reste si sa main libérale n'avoit répandu ses bienfaits. *Amici diem perdidi.*

EDU-

E'DUCATION.

Il eſt néceſſaire de rendre les Enfans ſenſibles à l'amitié & à la reconnoiſſance. C'eſt ſur leur cœur qu'il faut travailler : nous n'avons de Vertus ſures & durables que par lui. Il eſt bon de les accoûtumer à avoir l'eſprit juſte & le cœur droit. Inſpirez-leur auſſi la libéralité, & à partager ce qu'ils ont avec leurs Compagnons. Il faut leur perſuader que celui qui donne eſt le mieux partagé, puis qu'il a pour lui la gloire, l'amitié, & le plaiſir de la bienfaiſance.

L'INGRATITUDE NE DOIT POINT EMPECHER LES BIENFAITS.

Il y a trois ſortes d'Ingrats : Le premier eſt celui, qui nous ayant quelques obligations évite enſuite notre compagnie, comme par honte de nous être redevable de quelque bienfait. Le ſecond eſt encore plus méchant : car ayant en main quelque occaſion de pouvoir reconnoître l'obligation qu'il nous a, il ſe dérobe & ne le fait point. Le troiſième eſt encore un monſtre plus horrible ; car au lieu du bien dont nous l'avons comblé, il nous accable de tout le mal qu'il peut nous faire. Avec tout cela je trouve très-injuſte le ſentiment de certaines gens, qui diſent, qu'ayant une fois été payés d'ingratitude, ils ne veulent plus enſuite obliger perſonne : car l'ingratitude d'un mal-honnête homme, ne doit jamais faire tort au beſoin d'un autre. De tels bienfaiteurs, ne font du bien à perſonne qu'en vuë de quelques profits conſidérables, & non par un motif de générosité : ainſi ils méritent bien ce qui leur arrive : outre qu'on trouve bien ſouvent d'honnêtes gens, qui étant redevables de quelques bienfaits, & n'ayant pas les moyens de donner des marques de leur reconnoiſſance

noiſſance à leurs bienfaiteurs, paſſent auprès d'eux pour ingrats: parce qu'ils n'ont pas l'ame aſſés belle pour ſe contenter d'une bonne intention quoiqu'inutile.

DE LA RECONNOISSANCE.

Les Payens ont ſi fort reconnu & eſtimé la vertu de la reconnoiſſance, qu'à ſon honneur ils ont imaginé trois Divinités ſous le nom de Graces. La première nommée Thalia, la ſeconde Aglaia, & la troiſième Euphroſina. Ils aſſignèrent ces trois Déeſſes à la reconnoiſſance, comme ſi une ſeule n'eût pas ſuffi pour honorer une ſi rare vertu. Il eſt à remarquer que les Poëtes ont imaginé ces trois Déeſſes nuës; pour nous faire connoître par là, qu'en matière de bienfait & de reconnoiſſance on doit agir d'un cœur ſincère & ſans fard. Ils les peignoient vierges & jeunes, pour nous apprendre que le bienfait doit toujours être conſervé dans un ſouvenir frais, & à ne jamais laiſſer vieillir notre reconnoiſſance: mais à chercher toutes les occaſions de faire connoître notre ſenſibilité pour les bienfaits reçûs. Ils ont donné une mine douce & riante à ces trois Déeſſes, pour ſignifier la joie que nous devons ſentir, lorſque nous pourrons reconnoître l'obligation que nous devons à nos bienfaiteurs. Ils ont fixé le nombre de trois à ces Divinités, pour nous apprendre que la reconnoiſſance doit être triple à proportion du bienfait reçû. Ils ont peint ces trois Déeſſes ſe tenant par la main, pour nous inſtruire, que le bienfait & la reconnoiſſance doivent être inſéparables.

MOYEN

MOYEN DE POUVOIR ETRE GE'NE'REUX.

Le fafte entraîne la ruïne ; la ruïne eft prefque toujours fuivie de la corruption des mœurs. Mais pour être réglé, il ne faut pas être avare : Songez que l'avarice profite peu, & deshonore beaucoup. On ne doit chercher dans une conduite réglée, qu'à éviter la honte & l'injuftice attachée à une conduite déréglée : Il ne faut retrancher des dépenfes fuperfluës, que pour être en état de faire mieux celle que la bienféance, l'amitié & la bienfaifance infpirent. C'eft le bon ordre, & non l'attention aux petites chofes, qui fait les grands profits. Pline, en renvoyant à fon ami ūne obligation confidérable qu'il avoit de fon Père, avec une quitance générale, lui dit : „ J'ai „ peu de bien : je fuis obligé à beaucoup de dé„ penfes ; mais je me fuis fait un fond de fruga„ lité, & c'eft d'où je tire les fervices que je rend „ à mes amis ". Prenez fur vos goûts & fur vos plaifirs, pour avoir de quoi fatisfaire aux fentimens de générofité que toute perfonne, qui a le cœur bien fait, doit avoir.

DES BIENFAITS INTE'RESSE'S.

Un ami intéreffé abufe de la mauvaife fortune de fes amis, pour en retirer fes avantages : S'il fait femblant de les fecourir, c'eft avec une efpèce de barbarie qui les affaffine fous prétexte de les foulager, & qui les abîme fous l'ombre de leur tendre la main, pour les retirer du précipice ; c'eft la politique de certaines gens qui vendent bien cher leurs bienfaits en impofant des conditions injuftes, que le mauvais état des affaires des autres oblige d'accepter, quelques répugnances qu'ils y ayent.

MANIE'RE

MANIE'RE NOBLE DE FAIRE LE BIEN.

Il ne ſuffit pas d'obliger ſes amis, & de les ſervir de toutes ſes forces dans les rencontres où ils ont beſoin de nous, il faut encore les obliger de bonne grace, il faut aſſaiſonner le bien qu'on fait par la manière honnête de le faire; tous les hommes ont naturellement une certaine fierté, qui fait qu'on a de la peine à ſe ſoumettre à demander, & c'eſt un fort grand ſupplice à une ame généreuſe de ſe voir réduit à implorer le ſecours d'autrui. Il faut donc, autant qu'on peut, adoucir ce petit chagrin & prendre garde de l'augmenter par une manière rebutante: il ne faut pas faire paroître ſur un viſage mal-content, le regret qu'on a de faire plaiſir. Il y a un art de donner comme de refuſer; mille gens en donnant ce qu'on leur demande, n'obligent point, parce qu'ils le font de mauvaiſe grace; on ſe ſent même indigné contre eux; d'autres en nous refuſant ne nous rebutent point; ils tempèrent leurs refus par de certains adouciſſemens, & par tant de ſincérité, qu'on a lieu de leur ſavoir bon gré, lors même qu'ils ne vous accordent pas ce qu'on leur demande.

ANECDOTE.

Le jour que Tamerlan défit Bajazet, il le fit mener dans ſa tente, & ſi-tôt qu'il le vit, il ſe mit à rire. „ Ne m'inſulte point, lui dit fièrement Bajazet, l'exemple de ma mauvaiſe fortune „ doit te rendre ſage. „ Je ris, lui répondit Tamerlan, de voir qu'un borgne & un boiteux „ ayent été choiſis par la Deſtinée pour gouverner tant de Peuples ". L'intention du vainqueur n'étoit pas d'inſulter au vaincu, il rioit du caprice de la Fortune qui avoit cherché deux hommes

mes estropiés & contrefaits pour les élever à l'Empire. Si Bajazet se plaignoit de la raillerie que l'autre lui faisoit, c'est qu'un homme malheureux ne sait à quoi s'en prendre: mais aussi il est contre l'humanité de dire des choses qui puissent augmenter le chagrin des personnes affligées, & qui sont déja assez accablées de leurs malheurs.

L'ACCORDE'E DU VILLAGE.

Conte Moral.

Un Financier rempli de sentimens,
(qualité qu'on voit rarement
sous un habit doré) possédoit une Terre,
où son généreux caractère
s'appliquoit chaque jour, à faire des heureux:
étude rare, mais facile
à qui sait estimer ces penchans vertueux
que nous ignorons à la ville,
mais que des champs les simples citoyens
cultivent sagement, comme les premiers biens.
Ce riche, quoique jeune, avoit vû dans le monde
beaucoup d'hymens brillans, peu qui l'eussent tenté,
& son cœur éprouvoit une douleur profonde
de voir qu'on mit par-tout l'enchère à la beauté.
Le hazard conduisit ce Sage
au logis d'un Fermier, l'exemple du Village;
vénérable vieillard, bon Père & bon Epoux.
Il marioit sa Fille: & ce jour-là son Gendre
touchoit la dot, gage d'un nœud si doux;
gage moins cher pour lui qu'un cœur sincère &
tendre!

En

En un réduit propre & fans éclat
fe faifoit la cérémonie.
Un Païfan coëffé d'un chapeau plat,
en manteau noir, bas blancs, culotte cramoifie,
dans un coin dreffoit le contrat.
Le Patriarche affis, l'air noble & refpectable,
parloit au Gendre avec bonté,
lui donnoit des leçons de mœurs, de probité,
qu'embelliffoit fa bouche aimable;
l'autre debout, l'œil fixe, & l'air reconnoiffant
avec émotion écoutant fon Beau-père
d'une main recevoit l'argent
& de l'autre attiroit la beauté jeune & chère,
qu'à fes tendres defirs affuroit ce préfent.
De fes doigts délicats cette beauté timide
à peine ofoit toucher la main de fon Amant;
elle cédoit négligemment
aux tranfports de ce nouveau guide.
Auffi fraiche que le Printems
fes regards trahiffoient le trouble de fes fens;
cet air ému, contraint, la rendoit plus charmante,
le lin qui compofoit fes legers vêtemens
embraffoit les contours de fa taille élégante.
Sa jeune Sœur qui l'aimoit tendrement
fur fon fein agité laiffoit couler des larmes.
Une autre, plus âgée, en cet heureux moment
paroiffoit envier fes charmes.
Sa Mère dont les bras ne pouvoient la quiter
peignoit dans fes regards la trifteffe & la joie,
fembloit la plaindre & la féliciter,
fembloit chérir & regretter

le

le ſort d'une auſſi belle proie.
Le jeune Financier en voyant ce tableau,
goûtoit d'un ſentiment nouveau
les délices inexprimables,
& trouvant à regret un ſpectacle ſi beau,
de ne chérir que l'or il plaignoit ſes ſemblables.
Cependant il pria ces Epoux eſtimables
d'accepter un riche préſent;
mais il leur dit, touché de l'ardeur vive & pure
que faiſoit éclater ce couple attendriſſant:
„ Ce que fit pour vous la Nature
„ ne peut être égalé par ce foible bienfait.
„ Je me retire ſatisfait:
„ j'ai vû deux cœurs unis & s'aimant pour eux-
mêmes,
„ éprouver des douceurs extrêmes
„ que chez ceux de ma ſorte étouffe l'intérêt.

D'ALPHONSE ROI D'ARRAGON.

Quand les Seigneurs ou les Politiques de ſa Cour ſe plaignoient qu'il étoit trop modéré envers les coupables, il leur diſoit: „ Attendons que les Ti-„ gres & les Ours règnent parmi nous, alors vous „ ne verrez perſonne qui ſe plaigne des Princes „ pacifiques. La férocité convient aux animaux, „ mais la douceur appartient ſpécialement aux „ hommes.

Un de ſes Receveurs étant venu un jour lui apporter dix mille écus, quelqu'un, qui par hazard ſe trouvoit là, dit, en voyant cet argent ſur la table: „ Il ne me faudroit que cette ſomme pour être heureux ". Alphonſe ſur le champ lui répondit: „ Soyez heureux, je vous la donne.

Un jour qu'Alphonſe à la tête de ſon Armée, traverſoit

traverſoit le Volturne, il s'apperçut que la rapidité du fleuve entraînoit un Cavalier. Il fit ſigne alors à quelques Officiers d'aller lui donner du ſecours; mais ceux-ci, voyant le danger, ne veulent point aller s'expoſer pour le ſauver. Le Roi alors pique ſon cheval, & ſe jette lui-même au fort de l'eau pour aller le ſecourir. Après l'avoir retiré, & l'avoir fait revenir peu à peu ſur un lit, il ne fit point difficulté de quiter ſes meilleurs habits, & enſuite il les lui donna pour ſe couvrir. C'eſt par ces actes de valeur, de grandeur d'ame & de généroſité qu'Alphonſe mérita le nom de Magnanime.

BELLES ACTIONS.

La grandeur d'ame eſt un inſtinct élevé qui nous porte au beau, au grand & à l'honnête. Elle honore la vertu dans l'ennemi même qui a ſçu réſiſter. Lorſque Soliman eut pris le Château de Bude en 1529. il trouva dans un cachot, Nadaſti, Gouverneur de la Place. Il fut curieux de ſavoir la raiſon d'un événement ſi extraordinaire. Les Allemands de la Garniſon lui avouèrent que Nadaſti les ayant traité de lâches & de perfides, parce qu'ils ſe preſſoient de capituler, ils l'avoient enfermé pour avoir la facilité de ſe rendre. Le Sultan plein d'admiration pour la fidélité & la bravoure du généreux Gouverneur le combla de louanges & de préſens, le mit en liberté, & condamna à mort tous ceux qui avoient manqué d'une manière ſi honteuſe à la ſubordination militaire.

AUTRE.

Un Chef d'Eſclaves révoltés fut pris les armes à la main, avec pluſieurs de ſon parti. Le Général vainqueur lui demanda quel traitement il croyoit

croyoit que lui & ses compagnons avoient mérité ? Celui que méritent de braves gens qui s'estiment dignes de la liberté. Le Général leur accorda le pardon, & les incorpora dans son Armée.

TRAIT DE BIENFAISANCE.

Une maladie épidémique emportoit beaucoup de Paysans dans un Village où il y avoit un Curé qui étoit le vrai Père de ses Paroissiens ; il leur fournissoit tous les secours qui dépendoient de lui ; ses Paroissiens de leur côté, non moins généreux, le croyoient épuisé, bien loin de soliciter sa bonté, se refusoient, en quelque sorte, à ce qu'il vouloit faire pour eux. En conséquence le bon Pasteur au premier prône qu'il fit, tint ce discours en chaire :

„ Je vois avec douleur, mes Enfans, que la „ terrible maladie qui afflige cette Paroisse conti- „ nuë toujours, & je m'apperçois qu'il y meurt „ beaucoup de personnes, faute d'être soignées, „ d'avoir les alimens & les secours essentiels en „ pareil cas. J'ai fait jusqu'ici tout ce que j'ai „ cru que tout homme devoit faire à ma place ; „ je vous ai plusieurs fois averti de venir chez „ moi chercher ce qui pouvoit vous être nécessaire, „ que vous le trouveriez tant que je serois en „ état d'y fournir. Je n'ignore pas combien il en „ est parmi vous qui sont dans une urgente né- „ cessité : j'ai cependant le regret de voir qu'au „ lieu de répondre à ma bonne volonté, mes in- „ vitations n'ont servi qu'à vous éloigner davan- „ tage ; j'ai beaucoup moins de demandes qu'au „ commencement. Vous me croyez peut-être re- „ froidi à votre égard, ou hors d'état de satisfaire „ à vos demandes : si c'est là ce que vous pensez, „ détrompez-vous ; je n'ai jamais eu de plus grand „ plaisir, je vous assure, qu'en partageant avec

„ vous

„ vous ce que la Providence m'a donné. Venez „ avec confiance, & ne craignez pas de m'importuner; j'ai du bled, du vin, d'autres denrées: quand tout sera fini, venez tout de même, je trouverai du crédit pour vous secourir ". Quel caractère! Quel modèle à présenter, & que de pareils cœurs font aimer la Religion!

GE'NE'ROSITE' DU PRINCE DE CONDE'.

Le Comte d'Harcourt issu d'une Maison long-tems rivale & ennemie de celle de Bourbon, qui lui-même avoit toujours paru dans des intérêts contraires à ceux du Prince de Condé, venoit d'être défait devant Lérida, qu'il avoit assiégé inutilement pendant plus de six mois. C'étoit le seul désastre que ce Général eut essuyé depuis qu'il commandoit les Armées; cependant chacun dans le Conseil s'élevoit contre lui avec la même amertume qu'on avoit témoignée contre Turenne après la Bataille de Mariendal: on blâmoit sa conduite, on exagéroit ses fautes, on lui en supposoit même, car on ne voit que celles des malheureux. Dans ce déchaînement universel, Condé embrassa la défense d'Harcourt; il le protégea avec cette mâle vigueur que la vertu doit à l'infortune; il répéta plusieurs fois en plein Conseil: que quelque grand & heureux que fût un Général, on ne devoit pas s'attendre à le voir invincible. Cette déclaration de la part d'un Capitaine, comme le grand Condé, qui n'avoit éprouvé que des succès, sans aucun mêlange de revers, fit rougir & taire les ennemis d'Harcourt.

DISCOURS DE CHARLES MAGNE A SON FILS.

Craignez, aimez Dieu, gardez ses Commandemens; que le bonheur de vos Peuples soit le premier

& le plus cher de vos soins; souvenez-vous que vous étes leur Père. Veillez sur toutes vos Eglises; ne souffrez plus que les Ministres des Autels abusent de leur caractère sacré, & soyez leur appui, si l'injustice cherche à les opprimer. Que vos trésors soient toujours ouverts aux malheureux, & que les coupables voient en vous un Juge toujours prêt à les punir. N'appellez auprès de vous que des hommes justes & incorruptibles: soyez lent à donner votre faveur, & lent à la retirer. Un Prince leger dans ses affections, du Peuple le plus sage fait un Peuple intrigant, & compte autant de malheureux qu'il a de Sujets. Je vous recommande vos Sœurs, & sur-tout vos Frères, que leur enfance rend si dignes de vos soins: ils vont bientôt me perdre; faites en sorte qu'ils me retrouvent en vous; ils se ressouviendront que vous êtes leur Maître, n'oubliez jamais qu'ils sont mes Enfans. Enfin, songez qu'un Empereur a Dieu & le Genre humain pour Juge & pour témoins.

DES COURTISANS.

Bien des Courtisans n'employent pas ce qu'ils ont d'esprit, d'adresse & de finesse pour trouver les expédiens d'obliger ceux de leurs amis qui implorent leur secours, mais seulement pour leur trouver des raisons apparentes, de spécieux prétextes, ou, ce qu'ils appellent une impossibilité de le pouvoir faire; & ils se persuadent d'être quites par là en leur endroit de tous les devoirs de l'amitié ou de la reconnoissance.

DU REPROCHE DES BIENFAITS.

On rend assez de services, mais on ne les rend pas de la bonne manière. Il se voit des personnes qui obligent de si mauvaise grace qu'on s'estime-

s'estimeroit heureux de n'avoir pas profité de leur service, ils vous reprochent éternellement qu'ils vous ont fait ce que vous êtes. Est-il rien de plus cruel ? Ne leur auroit-on pas plus d'obligation de ne leur en pas avoir du tout ? Un Romain disoit à celui qui lui reprochoit de l'avoir tiré de la Tirannie des proscriptions de César : „ Rends-moi „ à César ". Comme s'il eût voulu dire : Quelque triste qu'eût été mon sort, je n'aurois perdu la vie qu'une fois ; au lieu que par tes reproches tu renouvelles ma mort à tout moment, j'aurois souffert la dureté de César qui étoit mon Maître & mon Vainqueur, celle d'un Ami est-elle supportable ? Vous, qui m'exagérez cent fois la grandeur de vótre amitié en me tirant du néant, rendez-moi à la bassesse. L'orgueil des Grands insupportables, que la Fortune a placés au-dessus de moi, m'épargneroit davantage que vos feints empressemens. Il vous lied mal de m'étaler sans cesse vos bienfaits, ce spectacle n'est plus pour vous, c'est à moi à le voir, à l'admirer.

LE LIERRE ET LE CHENE.

FABLE.

L'Arrière-petite-fille du célèbre la Fontaine âgée de 5. ans fut présentée à Château-Thierri à Mesdames de France, & récita la Fable suivante.

Jean s'en alla, comme il étoit venu,
mangeant son fond avec son revenu;
c'étoit mon Bis-Ayeul de célèbre mémoire,
son Fils fit tout de même; aussi son Petit-fils,
jamais au monde ils ont acquis

que de l'eſtime & de la gloire.
Mon Bis-Ayeul étoit un Sablier,
diſoit fort plaiſamment une femme immortelle (*).
Cet arbre eſt mort, mais non pas tout entier;
j'en ſuis un rejetton, une tige fidelle;
& voici de mes fruits une Fable nouvelle.
Avec bonté daignez la recevoir;
dans mon malheur c'eſt mon unique eſpoir.

Foible, abatu, cherchant un appui néceſſaire,
un Lierre deſſéché languiſſoit ſur la terre,
il apperçoit un Chêne audacieux
dont le ſommet ſe perdoit dans les cieux.
Ce Chêne répandoit une ombre bienfaiſante.
Les mortels fatigués des ardeurs du midi,
trouvant ſous ſon feuillage un ſalutaire abri
y venoient ranimer leurs forces languiſſantes.
Cet arbre étoit ſacré; les Bergers d'alentour
l'avoient déifié dans leur reconnoiſſance.
Qui fait les Dieux? C'eſt notre amour.
Notre Lierre s'approche, & plein de confiance,
pouſſé par ſon heureux deſtin,
il embraſſe le tronc de cet arbre Divin:
il s'élève, il ſerpente autour de ſon écorce:
le voilà ranimé, vigoureux, plein de force.

Je ſuis le Lierre abandonné,
vous cet arbre Divin que ma foibleſſe embraſſe,
je vous ai peint mon ſort infortuné,
votre appui ſeul peut en changer la face.

(*) Mme. de la Sablière.

DE L'INGRATITUDE.

Quand on fait plaifir aux gens, il faut fe réfoudre à être fouvent payé d'ingratitude. Les Bienfaits impofent une efpèce de joug, dont les ingrats font bien aifes de s'affranchir; un de nos Poëtes dit fort à propos à ce fujet:

S'il falloit condamner
tous les ingrats qui font au monde;
à qui pourroit-on pardonner?

TRAIT DE GÉNÉROSITÉ.

Le fils d'un riche Négotiant de Londres s'étoit livré dans fa jeuneffe à tous les excès. Il irrita fon Père, dont il méprifa les fages avis. Le Vieillard, prêt à finir fa carrière, fit un Acte, par lequel il deshéritoit fon jeune fils: celui-ci, inftruit de la mort de fon Père, a fait les plus férieufes réflexions, & a fincèrement pleuré fes égaremens paffés: la nouvelle de fon exhérédation n'a arraché de fa bouche aucun murmure injurieux à la mémoire de fon Père, & il s'eft contenté de dire: „ Je l'ai mérité ". Son frère touché de cette modération & de cette heureufe métamorphofe, eft venu le trouver, l'a embraffé, & lui dit: „ Mon Frère, par un Teftament, „ que voici, notre Père commun m'a inftitué Lé„ gataire univerfel; mais il n'a voulu exclure que „ l'homme que vous étiez alors, & non celui que „ vous êtes aujourd'hui: ainfi je vous rend la part „ qui vous eft duë ".

TRAIT DE BIENFAISANCE DU ROI DE SUE'DE.

Les bons Princes sont toujours au-dessus de la détractation, ils dédaignent d'être instruits d'où partent des traits envénimés, qui vont se briser aux pieds du trône. C'est ainsi que pense le Roi de Suède, qui vient de donner à tous les Souverains un bel exemple de magnanimité. Quelques personnes ayant été accusées devant le Chancelier de Justice, d'avoir tenu des propos indiscrets sur le compte de S. M. „ Dites au dénonciateur, a répondu ce vertueux Monarque, au Magistrat qui l'avoit instruit „ de cette affaire, que Gustave n'attend de ses Sujets „ que de l'amour & de la gratitude, & qu'il est trop „ grand pour écouter les délateurs.

On proposoit à Sa Mté. de faire saisir tous les alambics pour assurer l'exécution d'un arrêt du Conseil qui défendoit la distilation des eaux de vie de grains. „ A Dieu ne plaise, s'écria le Prince, que je permette jamais qu'on touche à la propriété de mes „ Sujets "! Ces paroles sont le cri de la Justice, qui est la bienfaisance des Souverains.

MORALE.

Il est permis à un Peintre de contempler avec admiration la beauté de ses ouvrages, cela est défendu aux bienfaiteurs; il leur est criminel de se repaître du plaisir de dire: „ J'ai fait un tel ce „ qu'il est.

D'ALEXANDRE.

Alexandre qui avoit toutes les inclinations si nobles, disoit souvent qu'il souhaitoit être le Maître du Monde, pour être en état de récompenser tous ceux qui l'avoient servi; & il fit à

ce propos une raillerie du Philosophe Xénocrates; il avoit ordonné qu'on lui donnât cinquante Taleur; ce Philosophe ne vouloit pas les recevoir, disant que cela lui étoit inutile; „ Eh! quoi, „ repliqua Alexandre, n'avez-vous pas quelque ami „ à qui vous les puissiez donner? ou quelque per-„ sonne qui vous ait rendu quelques bons offices „ que vous soyez bien aise d'obliger à votre tour? „ Tout l'or de la Terre ne me suffit pas à moi pour „ récompenser mes amis; & cet homme avec tout „ son bel-esprit, n'a pas l'adresse de bien placer „ cinquante Talens.

VERS

CONTRE LES FLATTEURS.

Princes & Rois, si vous savez l'Histoire,
vous avez tous présens à la mémoire
ces grands combats, ce spectacle fameux
près d'Actium, lorsque l'on vit sur l'onde
flotter l'Empire & le destin du Monde;
ce fut, je pense, en sept cent vingt & deux.
Vous savez tous comment l'habile Octave,
toujours heureux, sans être jamais brave,
eut la victoire, & ne combattit point;
comment Antoine, épris jusqu'au délire
d'une beauté perfide au dernier point,
laissa pour elle, & la gloire & l'Empire.
Mais savez-vous, quand du combat d'Epire,
Rome avilie attendoit un Tyran,
ce que faisoit dans Rome un Courtisan?
Vous l'ignorez, & je vais vous le dire:
Il instruisoit douze de ces oiseaux

au pourpoint verd, dont la langue indiſcrette,
comme nos ſots, tant bien que mal répette
les mots épars qu'on jette en leur cerveau;
ſix pour Antoine, & l'autre motié contre,
forment des vœux par le flatteur dictés.
Octave arrive; on vole à ſa rencontre,
& jusqu'aux Cieux ſes exploits ſont portés;
dès qu'il paroît ſuivi de ſes Phalanges,
des Antonins les ſix cols ſont tordus;
le reſte dit: *Vivat Octavius.*
Princes & Rois, fiez-vous aux louanges.

DU COMMERCE DES ESCLAVES.

L'ame tendre gémit, le cœur ſenſible ſouffre, & l'humanité s'indigne, toutes les fois que l'on entend des hommes agiter, de ſang froid, l'utilité, ou les déſavantages du barbare & tyrannique Commerce des Eſclaves. Voici le calcul des Eſclaves qu'on tranſporte nouvellement dans les Colonies Angloiſes, avec le dénombrement de ceux qui meurent, ſoit dans le trajet, ſoit par la différence des ſaiſons & des climats. Lorſque les vaiſſeaux arrivent à leur deſtination dans les Colonies, on diſpoſe des malheureux Nègres, en faveur des Colons; & là, ſans diſtinction de ſexe, on les expoſe nuds à l'examen brutal des acheteurs; ce qui met le comble au déſeſpoir de la plûpart de ces déplorables objets de notre cupidité: on les achette, & l'on ſépare les plus proches parens, les plus anciens amis, & chacun des Eſclaves ſuit ſon avare maître, il n'y a que celui-ci qui puiſſe ſoutenir d'un œil ſec le ſpectacle affligeant de cette ſéparation: des Mères ſerrent étroitement leurs Filles dans leurs bras, & la tête appuyée ſur leur ſein, qu'elles inondent de lar-

mes de leur déſeſpoir; des Enfans s'accrochant, malgré les coups & les efforts des Blancs, à leurs Pères & à leurs proches. Quelle pitié a-t'on de cette douloureuſe ſituation? Pour peu qu'ils tardent à ſe ſéparer, le barbare propriétaire fait un ſigne à l'Inſpecteur des Nègres, eſpèce de Bourreau qui les bat, les accable de coups pour les faire marcher. Dans un Livre imprimé à Liverpool, ſous le titre de *Liverpool memorandum*, & qui contient le détail du Commerce de ce Port, on trouve une liſte exacte des vaiſſeaux employés au Commerce de Guinée, & du nombre des Eſclaves tranſportés par chaque vaiſſeau: On y lit qu'en 1753. on a tranſporté en Amérique ſur 101. vaiſſeaux, appartenant à ce Port, 30000. Eſclaves. On peut dire avec certitude, que les vaiſſeaux de la Compagnie d'Afrique, expédiés de Londres & de Briſtol, achettent tous les ans 100000. Eſclaves ſur les côtes d'Afrique: cette aſſertion eſt confirmée par Mr. Anderſon, dans ſon Hiſtoire du Commerce, où il déclare que l'Angleterre conduit tous les ans environ 100000. Eſclaves en Amérique, pour le beſoin de ſes Colonies. Lorſqu'il y a un nombre ſuffiſant de ces malheureux embarqués, on fait voile vers l'Amérique: Le trajet eſt de 2. ou 3. mois; &, pendant cette navigation, les maladies cauſées par le chagrin, la puanteur & la malpropreté, en enlèvent communément un cinquième, un quart, & quelquefois un tiers, ou même davantage; enſorte que ſur la totalité des Eſclaves qui ſont à bord des vaiſſeaux, on peut toujours compter ſur la mort de 30000. dans le voyage. Dans un autre Ecrit imprimé, concernant l'état des Nègres dans les Plantations Angloiſes, on aſſure qu'un quart, plus ou moins, périt dans les différentes Isles des maladies qui ſurviennent en certaines ſaiſons; de manière que, par le calcul le plus modéré, il eſt prouvé que, ſur 100000.

 Eſclaves,

Esclaves, achetés en Guinée, & embarqués, il en meurt 30000. soit dans le voyage, soit par la saison. Ajoûtez à ce dénombrement, le nombre prodigieux de Nègres que l'on tuë, soit dans les excursions, ou les guerres intestines que l'on fait pour avoir des prisonniers, à exposer en vente, & vous vous formerez l'idée de la plus infernale boucherie. Telles sont les suites affreuses de ce Commerce; par lequel tant de milliers de nos semblables, libres par leur nature, doués des mêmes facultés, appellés avec nous au même exercice de raison, à la même loi d'humanité, perdent leur vie, & sont atrocement immolés à la soif de l'or. Nous ne sommes que des Tyrans, de punissables assassins; car enfin pour n'être pas homicide, il ne suffit pas de dire qu'on n'a point réellement égorgé des hommes de ses propres mains; mais, pour être justement convaincu de meurtre, c'est assez d'avoir privé, ou par fraude, ou par la violence, un homme de sa liberté; c'est assez de l'avoir opprimé, pendant qu'il étoit sous le joug de l'oppresseur; c'est assez de lui avoir fait subir des traitemens cruels, & dont la mort, lente ou précipitée, a été la conséquence naturelle.

TRAIT DE BIENFAISANCE DU ROI DE SUEDE.

Un membre de la Noblesse de Suède ayant proposé à son Ordre un projet, un autre membre se leva, & parla beaucoup contre sa proposition; dans la chaleur de son discours, il s'emporta contre celui qui la faisoit, & il ne ménagea pas davantage le Roi, dont il savoit que le projet avoit eu l'approbation. Son Ordre, témoin de cette scène, lui imposa silence, & le déclara indigne de reparoitre dans son Assemblée. Le Roi en fut informé le lendemain; il fit appeller sur le champ

le

le Maréchal de la Diète, & il lui dit: „ Je vous „ prie d'intercéder de ma part auprès de la No„ blesse pour D'O... G..., c'est un très-honnête „ homme; il est vif, il a pû s'oublier dans un „ moment d'emportement. Il sera suffisamment „ puni, lorsqu'il réfléchira de sang froid à ce qui „ lui est échappé; c'est un bon Citoyen dont l'E„ tat a besoin, & que je crois que la Diète doit „ conserver ". Ce procédé est au-dessus de tous les éloges; c'est celui d'un Roi, jeune encore, & d'un Roi offensé.

GE'NE'ROSITE' DU CHEVALIER BAYARD.

Grièvement blessé à la prise de Bresse, il est porté dans la maison d'un Gentilhomme. Tremblante d'effroi à l'idée des fureurs de la guerre, une Epouse en pleurs est aux pieds de Bayard, implorant sa clémence & sa bonté; il n'en falloit pas tant pour émouvoir l'ame sensible de Bayard. Sa situation lui permettoit à peine de parler. Il essuie les larmes de cette femme infortunée. Il la console, il la rassure par tous les témoignages de l'amitié & de respect. Son honneur lui est aussi cher que sa vie propre. Pour garantir ses promesses, il consigne à la porte de la maison deux Soldats, leur enjoignant sur la vie, de ne laisser entrer que ses gens, & a soin de les dédommager de la part qu'ils auroient pû avoir au pillage. Une conduite aussi généreuse, devoit naturellement exciter la reconnoissance. Guéri de sa blessure, & prêt d'aller rejoindre l'Armée, Bayard reçoit de ses hôtes un don de 2500. Ducats, pour prix de ses bienfaits. Les hommes avides d'or, continuellement dévorés du desir d'amasser, concentrant tout le bonheur dans un bas intérêt, ne s'honorant que du faux éclat des richesses, ces hommes auroient tressailli à cet aspect; content de l'estime & de

l'amitié de ses hôtes, se croyant redevable à leurs soins, s'estimant heureux de vivre dans leur souvenir, Bayard dépose le don dans le sein de la gratitude, & laisse toute une famille dans l'étonnement & l'admiration.

Dans les lieux de sa naissance, il n'éleva pas des Palais somptueux, de vastes & superbes édifices, il n'agrandit pas son héritage de terres immenses; il ne couvrit pas sa table de mets rècherchés & délicats; il n'introduisit pas dans sa maison le luxe & une vaine magnificence. Que fit donc Bayard de si grand? Il soulagea les malheureux. Les familles errantes eurent un azile; le pauvre fut vêtu & nourri; les orphelins trouvèrent un Père; les veuves secouruës & consolées, se réjouïrent; le foible soutenu contre le puissant, brava l'oppresseur; les vierges indigentes enlevées au danger du crime & de l'opprobre, reçurent des établissemens.

VERS DE MR. DE VOLTAIRE,

passant au Village de Laffeld.

Rivage teint de sang, ravagé par Bellone,
vaste tombeau de nos Guerriers!
J'aime mieux les épis dont Cérès te couronne
que des moissons de gloire, & de tristes lauriers.
Falloit-il, justes Dieux, pour un maudit Village,
répandre plus de sang qu'au bord du Simoïs?
Ah! Ce qui paroît grand aux Mortels éblouïs,
est bien petit aux yeux du Sage.

TRAIT

TRAIT DE BIENFAISANCE D'UN CURÉ.

Un homme respectable, après avoir joué un grand rôle à Paris, y vivoit dans un réduit obscur, victime de l'infortune, & si indigent, qu'il ne subsistoit que des aumônes de la Paroisse; on lui remettoit chaque semaine la quantité de pain suffisante pour sa nourriture; il en fit demander davantage. Le Curé lui écrit pour l'engager de passer chez lui; il vint. Le Curé s'informe s'il vit seul. „ Et avec qui, Monsieur, répondit-il, voudriez-vous que je vécusse? Je suis malheureux, „ vous le voyez; puisque j'ai recours à la charité, & tout le monde m'a abandonné ". Tout le monde! „ Mais, Monsieur, continua le Curé, „ si vous êtes seul, pourquoi demandez-vous plus „ de pain que ce qui vous est nécessaire "? L'autre paroît déconcerté, il avoue avec peine qu'il a un chien: Le Curé ne le laisse pas poursuivre; & lui fait observer qu'il n'est que le distributeur du pain des pauvres, & que l'honnêteté exige absolument qu'il se défasse de son chien. „ Eh! „ Monsieur, s'écrie en pleurant l'infortuné, si je „ m'en défais, qui est-ce qui m'aimera "? Le Pasteur attendri jusqu'aux larmes, tire sa bourse & la lui donne, en disant: „ Prenez, Monsieur, „ ceci m'appartient.

DES CORVÉES.

Le Conseil de Louis XIII. prit la résolution de faire démolir toutes les Places fortes qui étoient dans l'intérieur du Royaume, & de ne laisser subsister que celles des frontières. La Politique avoit conseillé ces démolitions à Louis XIII; le luxe les a multipliées & presque tous les Châteaux des Seigneurs sont transformés en maisons de plaisance, & contrastent bien, par leur élégante foiblesse, avec

avec le nom impofant dont ils font encore décorés. On ne peut qu'applaudir à ces changemens; mais comment les Seigneurs de Paroiffe, en détruifant les aziles préparés autrefois pour leurs habitans, peuvent-ils exiger encore un grand nombre de Corvées, qui étoient le prix de la Sauvegarde qu'ils leur affuroient ? L'humanité réclame l'affranchiffement de ces Corvées, & des redevances en denrées ou en argent, qui leur ont été fubftituées. L'équité me femble en faire un devoir, d'autant plus que les cultivateurs par les impofitions qu'ils fupportent, payent au Roi ce droit de Sauve-garde.

DU MARE'CHAL DE TURENNE.

Le Vicomte de Turenne étoit né avec beaucoup d'efprit ; mais on y a toujours remarqué moins de brillant & de netteté que de profondeur & de fageffe. Dans les affaires preffantes & de conféquence il fe déterminoit fans balancer. Occupé d'un grand deffein, il s'embaraffoit peu des chofes qui n'y apportoient pas un vrai obftacle. Il alloit tellement au bien des affaires, que pour les faire réuffir, il a fouvent facrifié ce qui regardoit fa fortune, & quelquefois hazardé fa propre réputation. Loin de rejetter le moindre événement fur les Officiers qu'il employoit à la guerre, il n'a jamais perdu l'occafion de les confoler, & de relever leur courage, lorfqu'ils venoient d'éprouver une mauvaife fortune. Il n'a jamais offenfé perfonne; on ne lui a pas même ouï dire aucune parole d'emportement dans fon domeftique.

Un jour qu'il fe préparoit à donner dans les Lignes d'une Place affiégée, il trouva qu'il lui manquoit quelques outils, & fe fouvenant qu'un Maréchal de France qui commandoit, en avoit de fuperflus, il lui envoya demander par un de fes

Gardes,

Gardes, qui revint fort troublé, contant plusieurs choses désagréables que ce Maréchal lui avoit dites en refusant de donner des outils. Le Vicomte de Turenne se tournant vers les Officiers qui se trouvèrent auprès de lui, „ Puisqu'il est „ en colère, il faudra, dit-il, nous en passer, & „ faire comme si nous les avions ". Après cela il attaqua les Lignes, les força, & eut toute la gloire de l'Action.

M. de Turenne avoit envoyé le Comte de Grand-Pré, depuis Maréchal de Joyeuse à Arras, pour escorter un Convoi dont dépendoit la subsistance de l'Armée. Le Comte étoit jeune, sensible à l'Amour comme à l'honneur; peu jaloux de conduire une expédition de cette nature, il demeura à Arras, chez une femme, qu'il connoissoit, quelques heures après le départ du Convoi, sous la conduite du Major de son Régiment. Celui-ci fut attaqué par un Parti, le tailla en pièces, & arriva au Camp longtems avant le Comte de Grand-Pré. Turenne cacha sa faute aux yeux de l'Armée. „ Le Comte de Grand-Pré, dit-il, sera fâché con„ tre moi, à cause d'une commission secrette que „ je lui ai donnée, & qui l'a arrêté à Arras, dans „ un tems où il auroit eu occasion de montrer „ sa valeur ". Le Comte arrive, apprend que le Maréchal qui pouvoit le punir, vient de l'excuser; il court se jetter à ses genoux, lui jure une reconnoissance éternelle, & répare sa faute par de belles actions. Ce fut lui qui depuis raconta cette anecdote, & apprit à toute la France que le Vicomte l'avoit servi par un mensonge plus noble que la vérité.

TRAIT DE BIENFAISANCE ET DE JUSTICE.

Monsieur Jenkin, pénétré de la triste situation des pauvres Habitans de Bristol, établit dans les

les Fauxbourgs de cette Ville, sur le territoire de Glocester, un certain nombre de fours, où pendant plus de six mois, il a fait cuire du pain pour 4000. personnes, à 25. pour Cent meilleur marché que les Boulangers du lieu : ceux-ci n'ont point manqué de porter leurs plaintes devant le Tribunal de Glocester : ils ont fait valoir leurs privilèges, & n'ont rien oublié pour ravir à Jenkin le plaisir si doux de soulager ses malheureux Concitoyens. Mais l'humanité, dont les prérogatives sont d'un ordre bien supérieur à toutes celles que peuvent donner les Loix Civiles, a enfin triomphé. „ Apprenez, Barbares, ont répondu à ces „ Boulangers les dignes Magistrats de Bristol, apprenez que c'est outrager la Justice que de lui „ proposer de mettre des entraves à la bienfaisance.

GRANDEUR D'AME DU COMTE DE BLOIS.

Le Comte de Montfort saisit l'occasion du séjour de Bertrand Du Guesclin auprès du Comte de Blois pour le lui rendre suspect. Il fit entendre que la Nation fatiguée d'une longue Guerre, pourroit bien, d'un commun consentement, le reconnoître pour Duc ; qu'il sauroit bien s'y maintenir, & que les Rois de France & d'Angleterre lui prêteroient la main. „ Je suis certain, répondit le „ Prince au flatteur, que Bertrand n'a acquis la „ grande réputation dont il jouït, & l'affection „ de tout le monde, que par son mérite & par „ ses vertus ; il n'est capable ni d'une ambition „ qui feroit tort à sa gloire, ni d'une trahison „ qui le deshonoreroit. Je suis sûr que, si on lui „ offroit le titre de Duc de Brétagne à mon préjudice, il le refuseroit : & de mon côté, si la „ Brétagne ne pourroit être tranquile & heureuse, „ comme je l'ai toujours souhaité, qu'à ce prix-là,

„ je

„ je le verrois, sans regret, prendre ma place. „ De telles rumeurs ne sont que des traits de malice de ses ennemis & des miens, & je risquerai tout plutôt que de prendre le moindre ombrage d'un homme si estimable ". Du Guesclin fut informé de tout cela, & voulut un jour s'en expliquer avec le Prince qui lui ferma la bouche avec ces peu de mots : „ Je vous connois assez, „ & je ne connois pas moins nos ennemis communs ". Quelle grandeur d'ame de part & d'autre !

DE L'INGRATITUDE.

Quoique l'ingratitude ne renferme aucune injustice, proprement dite, entant que celui de qui l'on a reçû quelques bienfaits, n'a point droit, à la rigueur, d'en exiger du retour ; toutefois le nom d'ingrat désigne une sorte de caractère plus infame que celui d'injuste ; car quelle espérance aurois-je de toucher une ame que des bienfaits n'ont pû rendre sensible ? Et quelle infamie de se rendre indigne par le cœur de l'opinion favorable qu'on avoit donné de soi ? Le Romain qui venoit d'obtenir d'Auguste la liberté de son Père, lui dit, les larmes aux yeux, qu'il le réduisoit à la nécessité de vivre & de mourir ingrat vis-à-vis de lui, tenoit bien le propos d'une ame reconnoissante. On ne tombe point dans l'ingratitude, lorsque les moyens extérieurs nous manquent, si notre cœur est vraiment sensible : Le cœur mesure les services qu'on rend, & le cœur en mesure aussi le ressentiment.

DE LA BIENFAISANCE.

Quoique rien n'oblige de fournir de beaux habits à des fous qui les déchirent, il faut toujours

jours compter fur l'ingratitude des hommes ; & plutôt s'y expofer, que de manquer aux miférables. L'injure fe grave fur le métal, une grace reçuë fe grave fur le fable, & difparoît au moindre vent. Il faut moins fervir les hommes pour l'amour d'eux, difoit un Sage de la Grèce, que pour l'amour des Dieux, qui le commandent, & qui récompenfent eux-mêmes les bienfaits. On fait le mot de ce bon Religieux, rapporté par Philippe de Comines, au fujet de Jean Galeas, Duc de Milan : „ Nous nommons Saints tous „ ceux qui nous font du bien. Je tiens pour Dieu „ tout ce qui me nourrit, difoit l'ancien Pro- „ verbe Grec.

TRAIT DE GENE'ROSITE'.

Catherine de Médicis ayant envoyé chercher Mr. de Gouffier pour lui annoncer que fon fils venoit d'être nommé à un Régiment d'Infanterie, „ Madame, lui dit-il, en fe jettant à fes pieds, „ il y a un mois que mon Fils, paffant feul, vers „ le foir, dans une ruë de Paris affez écartée, „ fut attaqué par cinq hommes; le Capitaine La- „ vergne, fans le connoître, mit l'épée à la main „ & chargea ces affaflins avec tant de courage, „ que deux furent tués, les trois autres s'enfuirent : agréez, Madame, que mon Fils ne paffe „ pas devant fon bienfaiteur ; vous mettrez le comble à la grace que vous nous accordez, en voulant bien en difpofer en faveur de Lavergne : „ depuis qu'il a quitté la Religion Calvinifte, il „ s'eft diftingué en plufieurs occafions ; vous vous „ acquerrerez un des plus braves hommes de la „ France, & qui vous fera à jamais dévoué. „ Un cœur auffi reconnoiffant que le vôtre, lui „ répondit Catherine, engage à ne le pas refufer,

„ je

„ je consens à ce que vous souhaitez ; & n'ou-
„ blierai pas votre Fils ".

TRAIT DE JUSTICE.

Une place de Chapelain de la Reine étoit vacante, un homme pour engager M. de Fiesque de la soliciter lui remit une Chartre qu'il disoit avoir eu par hazard ; M. de Fiesque l'examine, voit que c'est un titre incontestable qui décide absolument contre lui un procès très-considérable qu'il avoit pour sa Terre de Lenroux. „ Je vais, dit-il à
„ cet homme, écrire à ma partie qu'elle a gagné
„ son procès & que je suis prêt à lui payer tous
„ les frais & les dédommagemens auxquels je dois
„ être condamné ; elle recevra avec ma Lettre ce
„ titre qui lui appartient, & que vous auriez dû
„ lui remettre ; vous avez aussi mal pensé de moi,
„ que je dois mal penser de vous ". Sortez.

TRAIT DE BIENFAISANCE DE L'ARCHIDUC FERDINAND.

L'Archiduc Ferdinand a marqué son départ de Vienne par un trait de bienfaisance qui ne doit point échapper à nos recherches. Pendant les différentes Fêtes qu'on donnoit à l'occasion de son mariage, on montra à ce jeune Prince, en présence de l'Impératrice, les desseins d'une illumination superbe, qu'on avoit intention de faire à Schönbrun, l'avant-veille de son départ, & qui auroit coûté beaucoup (*). S. M. I. & Rle. étonnée & inquiète de cet attendrissement, lui en demanda vivement la cause. „ Ma Mère, lui dit
„ l'Archiduc, voilà assez de Fêtes qu'on me don-
„ ne,

(*) Il considéra attentivement ces desseins, parut rêveur & soupira.

„ ne, encore une illumination ! Cela ſera ſi coû-
„ teux, & c'eſt un plaiſir ſi peu durable, ſi mê-
„ me c'en eſt un ! La cherté des grains, & les
„ malheurs des tems ont réduit quantité de fa-
„ milles honnêtes à la dernière miſère : ſi nous
„ employons l'argent que cela coûteroit à ſoula-
„ ger les plus indigens ". L'Impératrice embraſſa ſon digne Fils, mêla ſes larmes aux ſiennes, & lui fit remettre une ſomme conſidérable. Tout le jour fut employé à la diſtribuer dans le plus grand ſecret : & le lendemain il vint dire à l'Impératrice la joye peinte ſur le viſage. „ Ah ! Ma
„ Mère, quelle Fête ! S. A. Rle. n'a accepté le Don gratuit de 120000. Liv. que le Milanez a voulu lui faire, à l'occaſion de ſon mariage avec la Princeſſe de Modène, que dans l'intention de l'employer à des chemins & à des travaux de la plus grande utilité pour le Commerce. Ce jeune Prince a ſignalé ſon arrivée dans le Milanez par l'entière abolition de l'Inquiſition, & de l'injuſte Loi qui privoit de la ſucceſſion de ſes Parens, toute femme mariée hors de la Province ou de la Ville de ſa naiſſance. Enfin le jeune Archiduc accorde, chaque Mécredi, une audience publique à tous ceux qui ont quelque grace à lui demander.

L'OCCASION.

Divinité legère & careſſante,
flatteuſe Occaſion, éclair d'un ſeul inſtant,
d'une Coquette vive image ébloüiſſante,
tu trompes qui te cherche, & punis qui t'attend :
mille objets ſéduiſans ſont ſemés ſur tes traçes ;
tu nous peins leurs attraits ; ſoudain tu les effaces ;
tu parois, & tu fuis ; tu piques les deſirs ;

on n'a d'autres droits à tes graces,
que l'adresse de les saisir.
Tu fais naître, à ton gré, les vertus, les foiblesses;
l'ordre de nos destins à tes loix est lié;
mais on te doit un bien au-dessus des richesses,
c'est le charme enchanteur de prouver l'amitié,
toujours près d'un ami les heures fortunées
transforment en plaisirs un devoir qu'on chérit.
Sans ennui, sans langueur, sans abus de l'esprit,
dans un commerce sûr on passe les journées:
la confiance en est le garant & le prix:
tu prends du sentiment le tendre coloris;
le bonheur n'est connu que des ames bien nées;
je le sais, je l'éprouve, & je m'en applaudis.
D'un Amant allarmé, d'un ami respectable,
j'ai voulu partager & la peine, & l'état;
je ne veux point m'en faire une vertu d'éclat:
en me rendant heureux je me rend estimable;
je me devois à lui dans cet événement,
il a lû dans mon cœur: voilà ma récompense.
J'ai fait ce que prescrit la loi du sentiment;
le malheur est l'instant de la reconnoissance,
pour prouver qu'un ami l'est véritablement,
l'occasion est peu commune;
pouvoir donner un trait de son attachement,
est à mes yeux une bonne fortune:
quiconque sait penser sera mon partisan.
J'ai cru, quand le devoir dirigeoit ma conduite,
n'être que vertueux; & j'étois courtisan.

DIALO-

DIALOGUE

fur l'exercice de la Juftice.

Bartholomeo.

Quoi ! Il n'y a que deux ans que vous étiez au Collège, & vous voilà déja Confeiller de la Cour de Naples ?

Geronimo.

Oui, c'eft un arrangement de Famille, il m'en a peu coûté.

Bartholomeo.

Vous êtes donc devenu bien favant depuis que je ne vous ai vû ?

Geronimo.

Je me fuis quelquefois fait infcrire dans l'Ecole de Droit, où l'on m'apprenoit que le Droit Naturel eft commun aux hommes & aux bêtes, & que le Droit des Gens n'eft que pour les Gens. On me parloit de l'Edit de Préteur, & il n'y a plus de Préteur; des fonctions des Ediles, & il n'y a plus d'Ediles; du pouvoir des Maîtres fur les Efclaves, & il n'y a plus d'Efclaves. Je ne fais prefque rien des Loix de Naples, & me voilà Juge.

Bartholomeo.

Ne tremblez-vous pas d'être chargé de décider du fort des Familles, & ne rougiffez-vous pas d'être fi ignorant?

Geroni-

Geronimo.

Si j'étois ſavant, je rougirois peut-être davantage. J'entends dire aux Savans que preſque toutes les Loix ſe contrediſent; que ce qui eſt juſte à Gayète eſt injuſte à Otrante; que dans la même Juriſdiction, on perd à la ſeconde Chambre le même procès qu'on a gagné à la troiſième... Le peu que j'ai lû dans nos Loix, m'a paru ſouvent très-embrouillé... Je ne chercherai point à accorder enſemble Cujas & Camille Defuntis; ils ne ſont point mes Législateurs; je ne connois des Loix que celles qui ont la ſanction du Souverain. Quand elles ſeront claires, je les ſuivrai à la lettre; quand elles ſeront obſcures; je ſuivrai les lumières de la raiſon, qui ſont celles de ma conſcience.

Bartholomeo.

Vous me donnez envie d'être ignorant, tant vous raiſonnez bien. Mais comment vous tirerez-vous des affaires d'Etat, de Finances, & de Commerce ?

Geronimo.

Dieu merci, nous ne nous en mêlons guères à Naples. Une fois le Marquis de Carpi, notre Vice-Roi, voulut nous conſulter ſur les monnoyes; nous parlâmes de l'*Æs grave* des Romains, & les Banquiers ſe mocquèrent de nous. On nous aſſembla dans un tems de diſette pour régler le prix du blé: nous fumes aſſemblés ſix ſemaines, & on mouroit de faim. On conſulta enfin deux forts laboureurs, & deux bons marchands de blé, & il y eut dès le lendemain plus de pain au marché qu'on en vouloit. Chacun doit ſe mêler de ſon métier:

métier: le mien eſt de juger les conteſtations, & non pas d'en faire naître; mon fardeau eſt aſſez grand.

ACTION GE'NE'REUSE.

Claude d'Aubepine, Sécrétaire de l'Ordre du St. Eſprit, écrivit à Etienne de Neulli, Pr. Préſident à la Cour des Aides: „ Vous ſolicitez, „ Monſieur, la place de Prévôt des Marchands, „ je la ſolicite auſſi; je ſais que hier dans une „ audience que vous eutes du Roi, vous n'épar- „ gnâtes rien pour me rendre très-ſuſpect à Sa „ Majeſté. Si je lui montrois ces deux Lettres & „ ce Mémoire, vous ſeriez à jamais perdu dans „ ſon eſprit, & je ſerois défait d'un concurrent „ & d'un ennemi, je vous renvoye le tout, lorſ- „ que vous m'écrivites ces Lettres, & que vous „ m'envoyâtes ce Mémoire, nous étions amis; je „ ne dois point abuſer de la confiance que notre „ amitié nous inſpiroit alors.

DE GUILLAUME LE CONQUE'RANT.

Ce Prince avoit toujours ſçu, même au milieu du tumulte des armes, ménager une partie de ſon tems, qu'il donnoit à l'étude, & il étoit parfaitement verſé dans la ſcience de la Police Civile, qui établit les intérêts d'une Nation ſur les fondemens inébranlables de la modération & de la Juſtice. Puiſées dans ces principes, ſes déciſions ne s'écartoient jamais des loix de la plus ſtricte équité, ſes arrêts étoient toujours tempérés par la clémence, excepté dans les cas où une grace accordée à un Particulier, eût pû devenir un acte de cruauté pour la Nation.

LES

LES BIENFAITS DOIVENT ETRE CACHE'S.

Sitôt que nous avons obligé faisons ce que font les personnes sages, qui cachent avec un rideau certains objets dont la vuë corromproit leur imagination : mettons un voile devant les bienfaits dont nous avons comblé un ami ; il y a de la honte à les envisager, ce souvenir n'est honorable, & ne regarde que celui qui les tient de nous.

DES GRANDS.

L'avarice des particuliers assiège les Palais des Princes avec tant de fureur, qu'ils n'ont pas le tems d'examiner ce qu'ils donnent, ni à qui ils donnent. Ils répandent leurs faveurs au hazard, des indignes les obtiennent : tandis que les plus modérés n'y ont aucune part. Il ne coûte guères à la Cour d'être généreux ; on y revêt les uns de la dépouille des autres. La facilité qu'ont les Grands de tout accorder, loin de signaler leur bonté, ne fait que la décrier, & qu'augmenter l'envie contre ceux qui éprouvent leur libéralité.

LE GE'NE'REUX AMI.

Avec toute la Philosophie de ce siècle, il n'est que trop constant que l'amitié n'est plus qu'un mot qu'on prononce avec enthousiasme, & qui n'inspire plus que de très-foibles sentimens, prêts à s'évanouïr à la moindre apparence du plus vil intérêt. Mr. S . . . perd un Ami, qui, en mourant, laisse des dettes & deux Enfans en bas âge, sans biens, sans espérances, sans ressources. L'Ami qui lui survit, retranche son train, son équipage, & va se loger dans un Fauxbourg, d'où, tous les jours, il venoit, suivi d'un seul Laquais, au Palais, & y remplissoit les devoirs de sa char-

 ge.

ge. Il eſt auſſitôt ſoupçonné d'avarice, de mauvaiſe conduite, il eſt en bute à toutes les calomnies. Enfin, au bout de deux ans M. S... reparoît dans le monde. Il avoit accumulé une ſomme de 80000. francs, qu'il plaça au profit des Enfans de ſon Ami.

TRAIT DE GÉNÉROSITÉ.

Monſieur Freind, premier Médecin de la Reine, avoit aſſiſté au Parlement, en 1722. comme Député du Bourg de Lanceſton, & s'étoit élevé avec force contre le Miniſtère. Cette conduite hardie ayant indiſpoſé la Cour, on ſuſcita à Freind un crime de haute trahiſon, & il fut enfermé dans la Tour de Londres, le mois de Mars. Environ ſix mois après, le Miniſtre tomba malade, & envoya chercher Richard Méad, autre Médecin Anglois, & le plus grand Ami de Freind. Après s'être inſtruit à fond de la maladie du Miniſtre, il lui dit qu'il lui répondoit de ſa guériſon; mais qu'il ne lui donneroit pas ſeulement un verre d'eau, qu'il n'eût rendu la liberté qu'on avoit ſi injuſtement ravie à Freind. Le Miniſtre voyant quelques jours après, ſa maladie augmentée, fit ſupplier le Roi d'élargir le priſonnier. L'ordre expédié, le Miniſtre crut que Méad alloit ordonner ce qui convenoit à ſon état; mais ce Médecin perſiſta dans ſa réſolution, juſqu'à ce que ſon Ami fût rendu à ſa Famille. Alors il traita le Miniſtre, & lui procura bientôt une guériſon parfaite. Le jour même, il porta à Freind environ cinq mille Guinées qu'il avoit reçus pour ſes Honoraires en traitant les malades de ſon Ami, pendant ſa détention, & le contraignit de recevoir cette ſomme, quoiqu'il eût pû la retenir légitimement, puiſqu'elle étoit le fruit de ſes peines.

BEAU TRAIT D'AMOUR FILIAL.

Un Mandarin Chinois avoit été condamné à mort, pour avoir prévariqué dans sa place. Son Fils, âgé de 15. ans, alla se jetter aux pieds de l'Empereur, & offrit sa vie, pour conserver celle de son Père. L'Empereur touché de la piété de cet Enfant, accorda la grace de son Père, & voulut lui donner des marques personnelles d'honneur. Il les refusa, en disant, qu'il ne vouloit pas une distinction qui lui rappelleroit l'idée d'un Père coupable.

ODE

Sur le Tems.

Le compas d'Uranie a mesuré l'espace.
O Tems, être inconnu que l'ame seul embrasse,
invisible torrent des siècles & des jours;
tandis que ton pouvoir m'entraîne dans la tombe,
j'ose avant que j'y tombe,
m'arrêter un moment pour contempler ton cours.

❋ ❋ ❋

Qui me dévoilera l'instant qui t'a fait naître?
Quel œil peut remonter aux sources de ton être?
Sans doute ton berceau touche à l'Eternité.
Quand rien n'étoit encor enseveli dans l'ombre
de cet abîme sombre
ton germe reposoit, mais sans activité.

❋ ❋ ❋

Du cahos tout à coup les portes s'ébranlèrent;
des Soleils allumés les feux étincelèrent;

tu naquis: l'Eternel te prefcrivit fa loi.
Il dit au mouvement; du tems fois la mefure;
il dit à la Nature;
le tems fera pour vous, l'Eternité pour moi.

❋ ❋ ❋

Dieu, telle eft ton effence: Oui, l'Océan
des âges
roule au deffous de toi fur tes frêles ouvrages,
mais il n'approche pas de ton trône immortel.
Des millions de jours qui l'un l'autre s'effacent,
des fiècles qui s'entaffent
font comme le néant aux yeux de l'Eternel.

❋ ❋ ❋

Mais moi, fur cet amas de fange & de
pouffière,
en vain contre le tems je cherche une barrière,
fon vol impétueux me preffe & me pourfuit.
Je n'occupe qu'un point de fa vafte étenduë;
& mon ame éperduë
fous mes pas chancelans voit ce point qui
s'enfuit.

❋ ❋ ❋

De la deftruction tout m'offre les images.
Mon œil épouvanté ne voit que des ravages;
ici de vieux tombeaux que la mouffe a couverts;
là des murs abatus, des colonnes brifées,
des villes embrafées;
par-tout le pas du tems empreint fur l'Univers.

Cieux,

Cieux, Terres, Elémens, tout eſt ſous ſa puiſ-
ſance.
Mais tandis que ſa main, dans la nuit du ſilence,
du fragile Univers ſappe les fondemens;
ſur des aîles de feu loin du Monde élancée
mon active penſée,
plane ſur les débris entaſſés par le tems.

❋ ❋ ❋

Siècles qui n'êtes plus & vous qui devez naître,
j'oſe vous appeller; hâtez-vous de paroître:
au moment où je ſuis venez vous réunir.
Je parcours tous les points de l'immenſe durée
d'une marche aſſurée,
j'enchaine le préſent, je vis dans l'avenir.

❋ ❋ ❋

Le Soleil épuiſé dans ſa brulante courſe
de ſes feux, par degré, verra tarir ſa ſource;
& des Mondes vieillis les reſſorts s'uſeront.
Ainſi que les rochers, qui du haut des montagnes
roulent dans les campagnes,
les Aſtres l'un ſur l'autre un jour s'écrouleront.

❋ ❋ ❋

Là, de l'Eternité commencera l'Empire;
& dans cet Océan où tout va ſe détruire,
les tems s'engloutira comme un foible ruiſſeau.
Mais mon ame immortelle, aux ſiècles échappée,
ne ſera point frappée,
& des Mondes briſés foulera le tombeau.

Des vastes mers, grand Dieu, tu fixas les
limites.
C'est ainsi que des tems les bornes sont préscrites.
Quel sera ce moment de l'éternelle nuit?
Toi seul tu le connois : tu lui diras d'éclore;
mais l'Univers l'ignore;
ce n'est qu'en périssant qu'il en doit être instruit.

❋ ❋ ❋

Quand l'airain frémissant autour de vos de-
meures,
Mortels, vous avertit de la fuite des heures,
que ce signal terrible épouvante vos sens;
à ce bruit, tout à coup, mon ame se réveille,
elle prête l'oreille,
& croit de la mort même entendre les accens.

❋ ❋ ❋

Trop aveugles Humains, quelle erreur vous
enyvre?
Vous n'avez qu'un instant pour penser & pour
vivre;
& cet instant qui fuit, est pour vous un fardeau!
Avare de ses biens, prodigue de son être,
dès qu'il peut se connoître,
l'homme appelle la mort & creuse son tombeau.

❋ ❋ ❋

L'un courbé sous cent ans est mort dès sa
naissance;
l'autre engage à prix d'or sa vénale existence;
celui-

celui-ci la tourmente à de pénibles jeux ;
le riche se délivre au prix de la fortune,
du tems qui l'importune :
c'est en ne vivant pas que l'on croit vivre
heureux.

❋ ❋ ❋

Abjurez, ô Mortels, cette erreur insensée.
L'homme vit par son ame, & l'ame est la pensée.
C'est elle qui pour vous doit mesurer le tems.
Cultivez la sagesse: apprenez l'art suprême
de vivre avec soi-même ;
vous pourrez, sans effroi, compter tous vos
instans.

❋ ❋ ❋

Si je devois un jour, pour de viles richesses,
vendre ma liberté, descendre à des bassesses,
si mon cœur, par mes soins, devoit être amoli ;
ô Tems, je te dirois, préviens ma dernière heure;
hâte-toi, que je meure ;
j'aime mieux n'être pas, que de vivre avili.

❋ ❋ ❋

Mais si de la vertu les généreuses flammes
peuvent, de mes écrits, passer dans quelques
ames ;
si je peux d'un ami soulager les douleurs ;
s'il est des malheureux dont l'obscure innocence
languisse sans défense,
& dont mes foibles mains doivent essuyer les
pleurs.

O Tems, suspends ton vol; respecte ma
jeunesse;
que ma Mère longtems, témoin de ma tendresse,
reçoive mes tributs de respect & d'amour;
& vous Gloire, Vertus, Déesses immortelles,
que vos brillantes aîles
sur mes cheveux blanchis se reposent un jour.

DE FRANÇOIS I.

François I. Roi de France, dit aux Seigneurs de sa Cour, en faveur de Léonard del Vinci qui expiroit entre ses bras: „ Vous avez tort de vous étonner de l'honneur que je rends à ce grand Peintre. „ Je puis faire, en un jour, beaucoup de Seigneurs „ comme vous; mais il n'y a que Dieu seul qui puisse „ faire un homme pareil à celui que je perds ". Ce Monarque aimoit & respectoit même les Savans: il avoit sur-tout une estime singulière pour Robert Etienne, cet Imprimeur célèbre, auquel les Lettres doivent tant de Chefs-d'œuvres typographiques. François I. ne dédaignoit pas de visiter ce grand homme; il craignoit même d'interrompre ses travaux, & souvent on le vit attendre que l'Imprimeur pût le recevoir, sans se déranger de ses occupations.

DE LOUIS XIV.

Ce grand Roi faisoit un jour un Conte à ses Courtisans, & il avoit promis qu'il les divertiroit beaucoup. Le Conte ne divertit personne, quoiqu'il fût du Roi. Mr. le Prince d'Armagnac, qu'on appelloit Monsieur le Grand, sortit alors de la chambre, & le Roi dit à ceux qui restoient: „ Messieurs, vous „ avez trouvé mon Conte fort insipide, & vous „ avez raison; mais en vous le rapportant, je me „ suis apperçu qu'il y avoit un trait qui regardoit de „ loin

„ loin Mr. le Grand, & qui auroit pû l'embaraffer,
„ j'ai mieux aimé le fupprimer, que de le chagriner:
„ maintenant qu'il eft forti, voici mon Conte ".
Il l'acheva, & l'on rit beaucoup.

AUX GRANDS.

Malheur à vous Grands de la Terre, fi vous ne fentez pas tout le prix d'un Favori qui ofe vous dire la vérité!

Princes qui vous écartez de la voye de la Juftice, tremblez d'interroger l'homme jufte: La vérité réfide fur fes lèvres.

Malheur à vous qui faites couler le fang pour établir l'ordre! fentez-vous tout le prix de la vie de l'homme? Citoyens, ne connoiffez-vous que la mort qui puiffe punir des Citoyens coupables?

Veux-tu faire des Efclaves? Imite-les, marche avec eux, dans la route fanglante du defpotifme.

Veux-tu des Hommes? Elève-les au deffus d'eux-mêmes, fais fentir à tous la majefté de leur être.

Ce n'eft point un Citoyen qu'il faut annoblir, c'eft la Nation toute entière; ce n'eft point l'homme feul qu'il faut rendre homme, mais fa compagne & fes enfans.

Que ta main verfe les richeffes, & fur-tout les honneurs, dans le fein de la vertu, de la fcience & de l'induftrie; que l'émulation foit le feul aiguillon qui les preffe: la gloire fera leur feule Idole.

Que l'Edifice des Loix foit fimple; qu'il foit bâti fur des fondemens inébranlables.

Alors ouvrez vos cachots, renverfez vos échaffauts & vos croix, l'honneur veille à vos portes; & la crainte de la honte, plus puiffante que la mort, vous répond de vos Loix, & doit vivre autant qu'elles.

ANECDOTE CHINOISE.

Chiunoung vivoit dans les premiers ſiècles de la Chine ; de ſimple Citoyen il devint Empereur ; non parce qu'il fut un Conquérant, comme Gengis ; un Fourbe, comme Mahomet ; ou un Politique, comme Auguſte ; mais parce qu'il inventa les rames, ainſi que les inſtrumens néceſſaires à l'agriculture, & qu'il apprit à s'en ſervir. Etant Empereur, il éprouvoit des ſimples ſur lui-même pour guérir ſes Sujets. Que ſont nos Titus, & nos Antonins auprès de Chiunoung ? Le plus grand ſervice qu'il ait rendu à la Chine n'eſt pas d'avoir donné les premiers élémens de navigation, & d'avoir établi le Commerce, choſes cependant ſi utiles, mais d'avoir annobli l'état d'Agriculteurs : c'eſt depuis lui que les Empereurs ont un champ qu'ils cultivent de leurs mains ; on lui donna un nom dont il ſe trouva flatté : c'eſt celui de *Laboureur Céleſte.*

IBRAHIM PRINCE VERTUEUX.

Ibrahim poſſédant au ſuprême degré toutes les qualités d'un habile Guerrier, & reconnu par tous les Potentats de l'Aſie, pour leur Souverain Seigneur, fut plus flatté de faire le bonheur de ſes Sujets, que d'agrandir ſes Etats. Ses tréſors étoient ouverts pour ſoulager les beſoins des malheureux & non pour fournir au luxe des hommes puiſſans en crédit, en richeſſes. Lui-même parcourant toutes les villes de ſon Empire, y verſoit la roſée de ſes largeſſes.

Heureux par l'amour de ſes Sujets, il ne fut pas moins heureux par ſes Enfans. Il donna la naiſſance à 36. Princes, qui ſe diſtinguèrent dans les armes, dans les ſciences & dans la vertu. Il eut 40. Filles, qui toutes furent mariées, non à des Souve-

Souverains, mais à des hommes célèbres par leur sagesse.

Ce fut dans le sein de cette vertueuse Famille qu'après avoir fourni une carrière longue & fortunée, ce Prince adoré rendit les derniers soupirs. Il n'eut pas la gloire de mourir sur un champ de bataille, mais il eut celle d'être pleuré de tous ses Sujets & d'être regretté de tous les Rois & de tous les Peuples de la Terre, chez lesquels le bruit de son nom s'étoit répandu.

LE SULTAN CHARITABLE.

Un Sultan assigna des fonds pour tous les pauvres de son Empire, chaque Ville, chaque Bourg, & chaque Village, où ils avoient pris naissance, étoient chargés d'eux. „ N'est-ce pas, disoit ce „ Sultan, une coûtume bien barbare de voir des „ misérables au milieu des florissantes Villes du „ Monde, être obligés d'exciter par leurs cris dou- „ loureux, la commisération des passans? Quel „ tableau pour une ame sensible! Ou les cœurs „ sont entièrement fermés à la pitié, ou ceux à „ qui un malheureux demande, souffrent pour le „ moins autant que lui.

EXEMPLE DE JUSTICE DE ST. LOUIS.

Le Comte d'Anjou, Frère de St. Louis, avoit un Procès contre un simple Gentilhomme, pour la possession d'un Château. Les Officiers du Prince jugèrent en sa faveur; le Gentilhomme en appella à la Cour du Roi. Le Comte piqué de sa hardiesse, le fit mettre en prison. Le Roi en fut averti, & manda, sur le champ, au Comte, de venir le trouver. „ Croyez-vous, lui dit-il avec „ un visage sévère, croyez-vous qu'il doive y avoir „ plus d'un Souverain en France, ou que vous

„ soyez au dessus des Loix, parce que vous êtes „ mon Frère"? En même tems il ordonna de rendre la liberté à ce malheureux Vassal, pour défendre son droit en Parlement. Le Comte obéït. Il ne restoit plus qu'à instruire l'affaire; mais le Gentilhomme ne trouva ni Procureur, ni Avocat, tant on redoutoit le caractère violent du Prince Angevin. Louis eut encore la bonté de lui en donner d'office, après leur avoir fait jurer qu'ils le conseilleroient fidellement. La question fut scrupuleusement discutée; le Gentilhomme fut réintégré dans ses biens, & Charles Comte d'Anjou, Frère du Roi, condamné.

AUX ROIS.

Si les hommes ne sont point capables sur la Terre d'une joie plus naturelle & plus sensible que de connoître qu'ils sont aimés; & si les Rois sont hommes, peuvent-ils jamais trop acheter, par leur bienfaisance, le cœur de leurs Peuples?

PENSÉE DE PLATON.

Vivez, disoit Platon, avec vos inférieurs & vos domestiques comme avec des amis malheureux.

DES RICHES.

Entendrai-je toujours, disoit un Philosophe Indien, les riches s'écrier: Seigneur, frappe quiconque nous dérobe la moindre parcelle de nos biens; tandis que, d'une voix plaintive & les mains étenduës vers le Ciel, le pauvre dit: Seigneur, faites moi part des biens que tu prodigues aux riches, &, si de plus infortunés m'enlèvent une partie, je n'employerai point ta vengeance, & je considé-

considérerai ces larcins de l'œil dont on voit, au tems des semailles, les colombes se répandre dans les champs pour y chercher leur nourriture.

EXEMPLE DE TENDRESSE CONJUGALE.

Parmi les divers actes de générosité auxquels l'embrasement du Théatre d'Amsterdam, arrivé le 11. de Mai 1772. a donné lieu, un riche Juif après avoir évité le danger, appercevant que sa Femme n'étoit pas avec lui, cria de toutes ses forces: „ Je suis un tel: cent mille écus à celui qui sau- „ vera ma Femme ". Comme personne ne s'osoit plus exposer aux flammes, qui avoient gagné toutes les parties de la Sale, ce digne Epoux fendit la presse, se précipita dans le feu pour en retirer sa Femme, & périt avec elle.

DU CALIFE ABDOULABBAS.

La puissance suprême n'honoroit point le Calife Abdoulabbas, c'étoit Abdoulabbas qui honoroit le trône. L'Orient n'a guère vû de Souverain plus équitable, plus pénétré du devoir de la Royauté; ses Peuples n'étoient point esclaves, aux titres fastueux que l'Orient prodigue aux Souverains, il préféroit les titres qu'il se donnoit lui-même, & que la reconnoissance publique aimoit à lui donner, de Protecteur & Père de ses Sujets. Les Orientaux répètent une foule de maximes, de sentences, de préceptes, qui prouvent combien il aimoit les hommes. L'une de ses maximes étoit, que ceux qui remplissoient les premiers emplois d'un Empire, étoient, par cela même, beaucoup moins exposés que le reste des hommes à la tyrannie & à l'impétuosité des passions, les affaires importantes qui occupent tous les momens d'un homme revêtu d'une éminente dignité, doivent, ajoûtoit-il,

étouffer inévitablement ſes paſſions, obligé, comme il eſt, de ne donner aucun inſtant à des diſtractions incompatibles avec la ſupériorité de ſon emploi. Cette maxime fait l'éloge, ſans doute, du vertueux Abdoulabbas, qui ne ſongeoit qu'au bien public; mais elle ne nous paroît pas prouver en lui une profonde connoiſſance des hommes ni des paſſions, qui s'accroiſſent toujours à proportion des facultés, qu'ont à les ſatisfaire ceux à qui les premières dignités de l'Etat donnent une ſi grande autorité & préſentent tant de moyens de ſacrifier l'intérêt public à leurs propres intérêts.

TRAIT ME'MORABLE DE JUSTICE ET DE SE'VE'RITE'.

Jéhangir, Grand Mogol, ne fut point un Deſpote occupé, à l'exemple de ſes prédéceſſeurs, du ſoin d'opprimer ſes Peuples; il fut doux, au contraire, magnanime & très-bienfaiſant; il voulut ſe faire aimer, & non ſe faire craindre: il ne ſe montra ſévère que contre les coupables; mais alors, rien n'étoit capable de le fléchir, de l'émouvoir; ſon ame tendre, généreuſe étoit inacceſſible à la pitié; il n'avoit nulle préférence, nulle ſorte d'égards; & dans le Criminel, quel qu'il ſoit, Courtiſan ou Eſclave, parent ou étranger, favori ou inconnu, il ne voyoit qu'une victime indiſpenſablement dévouée à la rigueur des Loix. La Sœur de la Sultane favorite avoit eu d'Ibrahim ſon Mari, Souba de Bengale, un Fils que la Sultane, qui n'avoit point d'Enfans, avoit adopté: cet Enfant, qu'on appelloit Alla, fut moins chéri encore de la Sultane, que de l'Empereur même, qui le fit élever ſous ſes yeux, & ne ceſſoit de lui donner des marques de la plus vive tendreſſe. A douze ans, le jeune Alla retourna dans le Bengale,

gale, chargé des ordres de l'Empereur, qui commandoit à Ibrahim d'établir ce jeune Prince Gouverneur de Bardwan. Alla jusqu'à seize ans, se conduisit avec la plus grande sagesse dans son Gouvernement; & Jéhangir versoit des larmes de joie, toutes les fois qu'on lui parloit des vertus & de l'intégrité de son Pupille; mais malheureusement, un jour qu'Alla sortoit de son Palais, l'Eléphant sur lequel il étoit monté, écrasa un Enfant: Les Parens de cet Enfant demandèrent justice contre le conducteur de l'Eléphant, & le Gouverneur, regardant cet événement comme un accident fâcheux, refusa de punir le conducteur; il ordonna qu'on renvoyât ces gens, dont les cris importuns le fatiguoient: ceux-ci se plaignirent amèrement, & crièrent à l'injustice; leurs reproches offensèrent Alla, qui, comptant trop sur son crédit & sa naissance, les bannit de Bardwan. Les exilés se rendirent à Lahor, auprès de Jéhangir, lui racontèrent leur amertume, & lui demandèrent justice. L'Empereur écrivit lui-même à Alla, lui ordonnant de rétablir incessamment ces particuliers dans leurs biens, & de les dédommager, tant de la perte de l'Enfant écrasé, que des frais & des fatigues du voyage. Les exilés, chargés de cet ordre suprême, allèrent se présenter au Gouverneur de Bardwan, qui, se sentant humilié de la victoire que des malheureux, sans rang & sans pouvoir, remportoient sur lui, bien loin d'exécuter les ordres de l'Empereur, fit mettre ces dénonciateurs en prison, & les y retint jusqu'à ce qu'ils se fussent engagés à cesser leurs poursuites. Comme cet engagement n'étoit rien moins que volontaire, à peine les accusateurs se virent libres, qu'ils retournèrent à Lahor. Alla craignant alors, mais trop tard, les suites de cette affaire, se hâta d'écrire à la Sultane, qui, à la vérité, parvint à écarter, pendant quelques mois, les accusateurs du Palais, mais qui parvinrent, un jour que Jéhangir se promenoit, à percer la foule, & se présen-

présentèrent à lui : L'Empereur touché de leurs larmes, commença par leur assurer une pension sur le trésor royal, entendit ensuite leurs plaintes, ne répondit rien, & fit expédier un ordre à Alla de paroître incessamment à la Cour. Alla frémit, & ne pouvant se dispenser de se rendre à Lahor, il se mit en route, arriva sur la rive opposée de la rivière, fit tendre ses tentes, campa, & fit annoncer son arrivée. Jéhangir ordonna qu'on tînt prêt un de ses Eléphants pour le lendemain au point du jour, il fit dire en même tems aux Parens de l'Enfant écrasé, de venir au Camp d'Alla, le lendemain à la même heure. Dès avant l'aurore, Jéhangir suivi d'une nombreuse escorte, se rendit aux tentes d'Alla; celui-ci venoit, suivant l'usage, se prosterner aux pieds de son Maître ; mais Jéhangir ne lui en donna pas le tems, & lui faisant étroitement lier les jambes & les bras, il voulut qu'il restât étendu à terre. Les accusateurs reçurent ordre de monter sur l'Eléphant; alors Jéhangir commanda au conducteur de guider cet énorme animal sur ce corps étendu, & de le faire écraser. Le conducteur étonné, & tremblant, retarda autant qu'il put la marche de l'Eléphant, & évita par deux fois, de le faire marcher sur Alla, de crainte de s'attirer la haine de la Sultane; mais Jéhangir le menaçant de le faire périr lui-même, s'il n'obéissoit à l'instant, le conducteur dirigea mieux la marche de l'Eléphant, qui écrasa sous ses pieds le malheureux Alla. Jéhangir après cette févère exécution, rentra dans son Palais, où il donna lui-même des ordres pour la pompe funèbre d'Alla, & pour le deuil que la Cour devoit prendre à l'occasion de sa mort. „ Je l'aimois comme mon „ Fils, dit-il, mais les Rois doivent plus à la „ Justice qu'à leur sang.

BEAUX

BEAUX TRAITS DU ROI DE SUEDE.

Le Sr. Engſtroëm, l'un de ceux qui furent arrêtés lors de la révolution, pour avoir refuſé de reconnoître la nouvelle forme de Gouvernement, & s'être échappé en diſcours injurieux contre le Roi, employa la ſolicitation de ſes amis pour obtenir la permiſſion de lui demander pardon; on tâcha de rendre ſuſpecte à S. M. la ſincérité de cette démarche, & on lui inſinua qu'il ſeroit dangereux de faire grace au coupable: „ Mon intention eſt auſſi de le punir, dit le Roi, je lui „ donne la charge de Fiſcal de la Douane de „ Pomeranie, avec 300. écus d'appointement, „ & 400. pour les frais de ſon voyage.

Une perſonne demanda à lui parler, & l'avertit qu'un homme en place formoit des projets contre S. M. Le Roi n'ignorant pas que le dénonciateur étoit ennemi du prétendu coupable, le renvoya, en lui diſant: „ Allez vous réconcilier avec votre ennemi, & je pourrois enſuite vous écouter & vous croire.

VERS

ſur la mort d'un Frère.

O toi que ſans retour à mon amitié tendre
arrachent du Deſtin les rigoureux décrets,
ſi du ſéjour des morts tu peux encore m'entendre,
reçois ces Vers que j'offre en tribut à ta cendre,
& que m'ont inſpiré les plus juſtes regrets.

Tu n'es donc plus, cher Frère, & la Parque barbare,

par

par un coup imprévû, pour jamais nous sépare !
A leur septième lustre à peine parvenus,
tes jours sont moissonnés par sa faux meurtrière.
Tes talens, ton esprit, ta candeur, tes vertus,
rien n'a pû de tes ans prolonger la carrière;
& malgré ma tendresse, & mes vœux superflus,
une éternelle nuit a fermé ta paupière.

Eh! Comment réparer la perte que je fais?
où trouver un Ami rempli de tant de zèle?
Vous qui le connoissiez, dites: fut-il jamais
Mortel plus généreux, plus sensible aux bienfaits,
plus aimable, plus doux, plus sage & plus fidèle?

Et toutefois du sort éprouvant le courroux,
après mille revers, il tombe sous ses coups;
des hommes vertueux telle est la destinée!
Leur printems est en proie aux fureurs d'Atropos;
tandis que des méchans la trame fortunée,
souvent, pendant un siècle, échappe à ses ciseaux.
Non, de l'affreux moment qui m'a privé d'un Frère
mon esprit ne sauroit perdre le souvenir.
Le sort infortuné d'une tête si chère
m'affligera toujours jusqu'au dernier soupir.
Nuit & jour je le vois: dans mon ame tracée,
son image sans cesse occupe ma pensée,
& de mon triste cœur rien ne peut le bannir.
Le tems peut aisément d'une perte commune
dissiper

dissiper les foibles douleurs,
mais la tienne me livre au plus grand des malheurs ;
& lorsqu'on éprouve une telle infortune,
on ne sauroit jamais répandre assez de pleurs.

DE L'HUMANITE'.

L'Homme Humain est celui pour qui la vuë du malheur d'autrui est une vuë insupportable, & qui, pour s'arracher à ce spectacle, est, pour ainsi dire, forcé de secourir le malheureux.

PENSE'E DE CHILON.

Je ne suis coupable, disoit Chilon mourant, que d'un seul crime : C'est d'avoir pendant ma Magistrature sauvé de la rigueur des Loix mon meilleur ami.

TRAIT DE JUSTICE D'UN SULTAN.

Un Arabe va se plaindre au Sultan, des violences que deux inconnus exerçoient dans sa maison. Le Sultan s'y transporte, fait éteindre les lumières, saisir les criminels, envelopper leurs têtes d'un manteau, & commande qu'on les poignarde. L'exécution faite, le Sultan fait ralumer les flambeaux, considère les corps des criminels, lève les mains, & rend graces à Dieu. „ Quelle „ faveur, lui dit son Vizir, avez-vous donc reçu „ du Ciel ? Vizir, répondit le Sultan, j'ai cru „ mes Fils auteurs de ces violences ; c'est pour„ quoi j'ai voulu qu'on éteignît les flambeaux : „ j'ai craint que la tendresse paternelle ne me „ fît manquer à la Justice que je dois à mes „ Sujets. Juge, si je dois remercier le Ciel, „ mainte-

„ maintenant que je me trouve juſte, ſans être
„ parricide.

EXEMPLE DE BE'NIGNITE' ET DE MODE'RATION.

La vérité ne trouve grace qu'auprès des Princes humains & bons tels que Louis XII. Les Comédiens l'avoient joué ſur le théatre; les Courtiſans exhortoient le Prince à les punir: „ Non,
„ dit-il, ils me rendent juſtice; ils me croyent
„ digne d'entendre la vérité.

Cet exemple de modération fut imité depuis par M. le Duc de .... Ce Prince forcé de mettre quelques impôts ſur une Province, & fatigué des remontrances d'un Député des Etats de cette Province, lui répondit avec vivacité: „ Et quelles
„ ſont vos forces pour vous oppoſer à mes vo-
„ lontés? Que pouvez-vous faire "? Obéir & haïr, repliqua le Député.

Réponſe noble qui fait également honneur au Député & au Prince. Il étoit preſqu'auſſi difficile à l'un de l'entendre, qu'à l'autre de la faire.

Ce même Prince avoit une Maîtreſſe, un Gentilhomme la lui avoit enlevée; le Prince étoit piqué, ſes Favoris l'excitoient à la vengeance. „ Pu-
„ niſſez, diſoient-ils, un inſolent... Je ſais,
„ leur répondit-il, que la vengeance m'eſt facile,
„ un mot ſuffit pour me défaire d'un rival, &
„ c'eſt ce qui m'empêche de le prononcer.

MAXIMES.

Ce n'eſt ſouvent que par la bouche de la licence que les plaintes des opprimés peuvent s'élever juſqu'au Trône.

Ce n'eſt point, dit le Poëte Saadi, la voix timide du Miniſtre qui doit porter à l'oreille des Rois,

Rois, les plaintes des malheureux; il faut que le cri du peuple puiſſe directement percer juſqu'au Trône.

DU SALUT PUBLIC.

L'humanité publique eſt quelquefois impitoyable envers les particuliers. Lorſqu'un vaiſſeau eſt ſurpris par de longs calmes, & que la famine a, d'une voix impérieuſe, commandé à tirer au ſort la victime infortunée qui doit ſervir de pâture à ſes compagnons, on l'égorge ſans remors: Le vaiſſeau eſt l'emblême de chaque Nation, tout devient légitime & même vertueux, pour le ſalut public. C'eſt ce principe qui, chez les Arabes, a conſacré l'exemple de ſévérité que donna le fameux Ziad, Gouverneur de Baſtra. Après avoir inutilement tenté de purger cette ville des aſſaſſins qui l'infeſtoient, il ſe vit contraint de décerner la peine de mort contre tout homme qu'on rencontreroit la nuit dans les ruës. L'on y arrête un étranger; il eſt conduit devant le Tribunal du Gouverneur, il eſſaye de le fléchir par ſes larmes. „ Malheureux Etranger, lui dit Ziad, je dois te „ paroître injuſte, en puniſſant une contravention „ à des ordres que tu as pû ignorer, mais le ſa„ lut de Baſtra dépend de ta mort. Je pleure, „ & te condamne.

DE LA BIENFAISANCE.

L'homme qui ſecourt le mérite malheureux, donne, ſans contredit, un exemple de bienfaiſance conforme à l'intérêt général; il acquite la taxe que la probité impoſe à la richeſſe. L'honnête pauvreté n'a d'autre patrimoine que les tréſors de la vertueuſe opulence.

DU REPROCHE DES BIENFAITS.

Il n'eſt pas défendu de remettre devant les yeux de ſon ami les ſervices qu'on lui a rendu, ſi on a aſſez de délicateſſe pour le faire ſans apparence de reproche. Se peut-il rien de ſi adroit que la manière dont s'y prit un Soldat des vieilles bandes, qui avoit beſoin de la protection de Céſar. „ Prince, dit-il à l'Empereur, reconnoî-„ triez-vous le Soldat qui pour éteindre l'ardeur „ de votre ſoif, vous apporta de l'eau d'une fon-„ taine? Fort bien, reprit Céſar, mais ce n'eſt „ pas toi; vous avez raiſon, reprit le Soldat, de „ me méconnoître, j'ai perdu, depuis ce tems-„ là un œil en combattant pour vous". Céſar le reconnut & le récompenſa. Le diſcours de ce Soldat ne ſentoit aucunement le reproche, il eſt impoſſible de mieux s'expliquer, pour dire: je vous ai ſervi, faites-moi grace à votre tour. C'eſt un grand art de piquer la généroſité ſans bleſſer le déſintéreſſement. Un homme généreux ne ſera pas fâché qu'on l'excite à ſe reſſouvenir des plaiſirs qu'on lui a fait.

BEAU TRAIT DE BIENFAISANCE DE L'IMPE'RATRICE REINE.

Une perſonne de conſidération ayant repréſenté à l'Impératrice Reine, que vû la multitude de pauvres & de malades étrangers qui entroient dans ſes Etats, & ſembloient y entretenir des maladies, il ſeroit à propos de tirer un cordon pour leur en fermer l'entrée; cette digne Souveraine lui a répondu avec cette généreuſe tendreſſe qui s'intéreſſe à l'humanité en général, Que la triſte ſituation de ces malheureux, leur pauvreté & leurs maladies leur donnoient plus de droit à ſon cœur & que c'étoit une raiſon de plus pour les recevoir dans ſes Etats, les ſoula-

ſoulager, & les placer dans les hôpitaux, puiſqu'ils ne pouvoient attendre du ſecours d'ailleurs.

TRAIT DE BIENFAISANCE.

Parmi les divers traits de Bienfaiſance qu'offre à notre admiration la vie du célèbre Auteur de l'Eſprit, il n'en eſt guère de plus propre à caractériſer la noble générofité de ce grand Homme, que celui que nous allons rapporter. Mr. Helvétius venoit d'acheter la Terre de Voré, lorſqu'on lui annonça un Gentilhomme de ſes Vaſſaux, nommé Mr. de Vaſconcelle. Celui-ci dit au nouveau Seigneur, que l'état de ſes affaires ne lui avoit pas permis, depuis pluſieurs années, de payer ce qu'il devoit à Voré; que, dans ce moment, il lui étoit impoſſible de donner le tout; mais qu'il s'engageoit pour l'avenir, à payer exactement l'année courante, & les arrérages d'une année: il ajoûta, qu'exiger davantage ce ſeroit le ruïner ſans reſſource, & conjura en même tems Mr. Helvétius de donner ordre à ſes gens d'affaires de ceſſer leurs pourſuites. „ Je ſais, lui répondit Mr. Helvétius, que „ vous êtes un galant-homme, & que la Fortune ne vous a point favoriſé: vous me payerez à l'avenir comme vous pourrez, & voici un papier qui doit empêcher mes gens d'affaires de vous inquiéter. Il lui donna une quitance générale. Mr. de Vaſconcelle ſe précipite auſſitôt à ſes genoux, en s'écriant: „ Ah! Monſieur, vous me ſauvez la „ vie, à ma femme & à cinq enfans". Mr. Helvétius le releva en l'embraſſant, & lui fit accepter une penſion de 1000. Liv. pour donner une éducation honnête à ſes enfans.

TRAIT

TRAIT DE BIENFAISANCE D'UNE PRINCESSE POLONOISE.

Une Princeſſe Polonoiſe a donné à Paris une preuve bien authentique de ce que peut ſur une ame forte & élevée l'héroïſme de la générosité. Obligée de ſe faire ſaigner, elle fit appeller un Chirurgien très-connu & fort expérimenté, qui, malgré ſon habileté, eut le malheur de lui couper l'artère. La cangrène ne tarda point à infecter la playe, & elle gagna ſi rapidement le bras, qu'il fallut en venir à l'amputation : mais cette cruelle opération précipita les jours de cette infortunée Princeſſe. Deux jours avant ſa mort, elle fit inſérer dans ſon Teſtament ce qui ſuit : „ Perſuadée du tort que mon accident fera au malheureux Chirurgien qui eſt la cauſe de ma mort, „ je lui lègue ſur mes biens la ſomme de 200. „ Ducats de rente viagère, & lui pardonne de „ tout mon cœur ſa mépriſe. Je ſouhaite ardemment qu'il ſoit indemniſé par là, du diſcrédit „ que pourra lui cauſer ma fatale cataſtrophe ". De pareils traits ſe gravent en caractère de feu dans tous les cœurs, & il n'appartient qu'au ſentiment de les tranſmettre à la poſtérité la plus reculée.

TRAIT DE BIENFAISANCE DE MADAME LA DAUPHINE.

Une jeune & illuſtre Princeſſe étant à ſe promener avec le Prince ſon Epoux, vit paſſer un petit garçon, qui portoit de la ſoupe dans une écuelle avec quelques culliers d'étain. Elle lui dit : „ Que portes-tu là ? & où vas-tu, mon Enfant ? Madame, c'eſt de la ſoupe pour mes frères & ſœurs. Combien en as-tu donc ? huit, „ Madame. Que fait ton père ? Il eſt journalier,

„ &

„ & travaille dans ces jardins. Combien gagne-
„ t'il par jour pour nourrir une si grande famille ?
„ Vingt-quatre Sous l'Eté & vingt Sous l'Hyver.
„ Goûtons cette soupe, dit la Princesse au Prince :
„ cela n'est pas fort ragoutant, cependant ce sont
„ des hommes comme nous qui s'en nourrissent.
„ N'importe, je la goûterai, tenez, goûtez-la
„ aussi ". Elle tire ensuite de sa bourse quatre
pièces d'or, les enveloppe dans du papier, & dit
à l'enfant : „ Porte cela à ton Père . . . Suivons-
„ le, dit la Princesse, pour voir comme il fera cette
„ commission ". Il arrive à la cabane, il jette le
petit paquet sur la table, en disant : „ Tenez,
„ mon Papa, nous voilà bien riches ". Le bon
homme effrayé de voir cet or, dit aussi-tôt : „ Mal-
„ heureux ; où as-tu pris cela ? Je ne l'ai pas pris,
„ une belle Dame me l'a donné dans le jardin.
„ Est-il bien vrai ? Oui, mon Ami, dit la Prin-
„ cesse qui écoutoit à la porte ; c'est moi qui vous
„ ai envoyé ce peu d'argent ". L'infortuné la re-
connoît, il se jette à ses genoux, pénétré jusqu'-
aux larmes. „ Eh bien, Monsieur, dit la Prin-
„ cesse à son Epoux, n'êtes-vous pas attendri de
„ ce spectacle ? Ne ressentons-nous pas la plus
„ douce & la plus pure satisfaction ? Pourquoi ne
„ nous pas la procurer tous les jours ? Sans dou-
„ te, nous faisons souvent l'aumône ; mais il y a
„ peu de gens de notre état qui sachent la bien
„ faire ". Ce sont de tels traits qui caractérisent
journellement à Versailles Madame la Dauphine,
cette digne Fille de l'Immortelle Marie Thérèse.

LE LION ET LE RAT.

FABLE.

Un Lion d'illuftre mémoire,
Monarque noble & généreux,
mettoit fon bonheur & fa gloire
à rendre fes fujets heureux.
Les animaux les plus fauvages,
Panthères, Tigres, Léopards,
à fes genoux de toutes parts
venoient apporter leurs hommages,
hommages toujours bien reçus,
quoiqu'ils ne fuffent que frivoles,
ils ne confiftoient qu'en paroles,
en éloges, & rien de plus.
A venir à fon tour un petit Rat s'expofe,
(on peut bien croire tel qu'il eft
qu'il ne vint pas offrir grand' chofe)
n'importe, fon hommage plait.
Mais peut-on plaire aux Grands, fans exciter l'envie ?
Déja des Courtifans la troupe réunie
contre l'humble animal décoche mille traits.
„ Notre ami (lui dit un d'un ton plein d'ironie)
„ daigne nous dévoiler tes talens, tes hauts faits . . ?
„ Es-tu né (lui dit l'autre) en nos vaftes forêts "?
Bref chacun le traite d'une façon étrange :
le Roi des animaux s'en indigne, & le venge :
mon Rat baife à l'inftant les pieds de fon Seigneur.
„ Le païs n'y fait rien ; va, lui dit ce bon Maître,
„ dans

„ dans un sujet tel qu'il puisse être,
„ ici je ne demande qu'un bon cœur.

TRAIT DE BIENFAISANCE DE L'EMPEREUR JOSEPH II.

Un digne Citoyen à Vienne en Autriche, veuf & chargé d'onze Enfans, n'ayant pour son entretien & celui de sa nombreuse famille qu'un revenu de 400. Florins, que lui rapportoit une charge dans un Dicastère, présenta un Placet à l'Empereur pour le suplier d'augmenter ses appointemens. S. M. lui demanda où il logeoit, & l'assura qu'Elle auroit soin de lui. En effet, après les recherches convenables sur la conduite de cet homme, qui s'étoit acquis l'estime de tous ceux qui le connoissoient, l'Empereur se transporta, le surlendemain, accompagné d'un Chambelan, à qui il avoit montré le Placet, chez cet honnête Vieillard, qu'il trouva assis & réfléchissant sur son triste sort: celui-ci se prosterna aussi-tôt aux pieds du Souverain, qui le fit relever avec bonté, en lui disant de faire venir ses Enfans. L'Empereur les compta, & fut étonné d'en trouver douze, il les recompta, & trouvant toujours le même nombre: „ D'où vient, „ dit-il au Père, que vous n'en avez marqué qu'on„ ze dans votre Placet? Votre M saura, répon„ dit l'honnête Vieillard, qu'on mit, il y a trois „ jours, devant ma porte un Enfant emmailloté: „ mon cœur s'ouvrit à la compassion, que tout le „ monde lui refusoit, & le pain de mes Enfans „ est devenu le sien ". L'Empereur fut si touché de ce beau trait d'Humanité, qu'il assigna à son généreux auteur, une pension de 1800. Fl. & se retira aussi-tôt, pour se dérober aux transports de reconnoissance de cette famille, qui ne cesse de faire des vœux pour la prospérité d'un Prince uniquement occupé du bonheur de ses Sujets.

TRAIT DE BIENFAISANCE D'UN ARTISAN DE MODENE.

Un jeune Peintre, arrivé à Modène, & manquant de tout, pria un gagne-petit de lui trouver un gîte à peu de frais, ou pour l'amour de Dieu. L'Artifan, qui étoit garçon, lui offrit la moitié du fien. On cherche en vain de l'ouvrage pour cet étranger; fon hôte ne fe décourage point, il le défraye, & le confole. Le Peintre tombe malade; l'autre fe lève plus matin, & fe couche plus tard, pour gagner davantage, & fournir en conféquence aux befoins du malade, qui avoit écrit à fa famille. L'Artifan le veilla pendant tout le tems de fa maladie, qui fut affez longue, & fournit à toutes les dépenfes néceffaires. Quelques jours après fa guérifon, l'étranger reçut de fes parens une fomme d'argent affez confidérable, & courut chez l'Artifan pour le payer. „ Non, Monfieur, lui répondit celui-ci, c'eft une déte que „ vous avez contractée envers le premier honnête-homme que vous trouverez dans l'infortune; „ je devois ce bienfait à un autre, je viens de „ m'acquiter; n'oubliez pas d'en faire autant dès „ que l'occafion s'en préfentera.

MAXIMES.

Il faudroit connoître le cœur de celui qui nous fait un préfent, pour en favoir la jufte valeur.

Ce n'eft pas fans raifon que les trois Graces font inféparables. L'une donne le bienfait, l'autre le reçoit, & la troifième le rend.

Le regret continuel de ne pouvoir fe revancher d'une grace reçuë, en eft une reconnoiffance continuelle.

Tout ce qu'on donne fans raifon eft perdu.

La

La libéralité ne se connoît point à la mort, parce qu'on ne donne que ce qu'on ne peut emporter.

Quand les bienfaits ont fait des ingrats, cette bonne semence a trouvé une terre infertile.

Sénèque dit: Il faut imiter les Dieux, qui ne se lassent jamais de faire du bien: quoiqu'on oublie leurs bienfaits.

Les hommes généreux ont le cœur d'une si noble trempe, qu'ils ne peuvent souffrir de comparaison qu'avec eux-mêmes.

On s'acquite d'un plaisir avant qu'on le reçoive, quand on le demande deux fois.

Il y a moins de honte de donner sans raison, que de n'être pas remercié du bienfait; parce que cette dernière action dépend d'autrui, & l'autre de nous.

Æschines n'ayant rien à donner, se donna lui-même, mais Socrate qui en reçut le beau présent enchérit sur cette grande libéralité, puisqu'après lui avoir appris tout ce qu'il savoit, il le rendit à lui-même.

PENSE'E DE BALSAC.

Il est, dit Balsac, peu de Ministres assez généreux pour préférer les louanges de la clémence qui durent aussi longtems que les races conservées, au plaisir que donne la vengeance, & qui cependant passe aussi vite que le coup de hache qui abat une tête. Il y en a peu qui méritent l'éloge donné à Sethos à la Reine Nepthée, lorsque les Prêtres, en prononçant son Panégyrique, dirent: „ Elle a pardonné comme les Dieux, avec plein „ pouvoir de punir.

HUMANITE' DE GE'LON.

L'on vante l'humanité de Gélon, après la défaite de l'Armée innombrable des Carthaginois, lorfque les vaincus s'attendoient aux conditions les plus dures, ce Prince n'exige de Carthage que d'abolir les facrifices barbares qu'ils faifoient de leurs propres enfans à Saturne. Ce Vainqueur ne veut profiter de fa victoire que pour conclure le feul Traité, qui, peut-être, ait jamais été fait en faveur de l'humanité.

PENSE'E DE TACITE.

O tems heureux, s'écrie Tacite fous le règne de Trajan, où l'on n'obéit qu'aux Loix, où l'on peut penfer librement, & dire librement ce qu'on penfe, où l'on voit tous les cœurs voler au devant du Prince, où fa vuë feule eft un bienfait.

EXEMPLE D'HUMANITE'.

Le Prince Edouard pourfuivi par les Troupes du Roi d'Angleterre, trouve un afile dans la maifon d'un Seigneur. Ce Seigneur eft accufé d'avoir donné retraite au Prétendant. On le cite devant les Juges, il s'y préfente, & leur dit: „ Souffrez „ qu'avant de fubir l'interrogatoire, je vous de„ mande, Meffieurs, lequel d'entre vous, fi le „ Prétendant fe fût réfugié dans fa maifon, eût „ été affez vil & affez lâche pour le livrer "? A cette queftion, le Tribunal fe tait, fe lève & renvoie l'accufé.

On ne voit point en Turquie de poffeffeur de Terre s'occuper du bien de fes Vaffaux; ils ne fupporteront point avec un plaifir fecret, l'infolence de fes inférieurs; infolence qu'une fortune fubite

ſubite inſpire preſque toujours à ceux qui naiſſent dans l'indigence. On n'entendra point ſortir de la bouche d'un Turc cette belle réponſe, que, dans un cas pareil, fit un Seigneur Anglois à ceux qui l'accuſoient de trop de bonté: „ Si je vou„ lois plus de reſpects de mes Vaſſaux, je ſais, „ comme vous, que la miſère a la voix humble „ & timide; mais je veux leur bonheur & je „ rends graces au Ciel, puiſque leur inſolence „ m'aſſure maintenant qu'ils ſont plus riches & „ plus heureux.

DE LA RECONNOISSANCE.

Je ne crois pas de ſervice au deſſus de la reconnoiſſance, je crois ſeulement qu'il y a manière de la ſignaler. Tout le monde n'eſt pas en état d'en donner des marques illuſtres, mais il n'eſt perſonne qui ne puiſſe par un mot obligeant répondre aux bontés de ſon bienfaiteur. Souvent même une parole ſurpaſſe en valeur tout ce que l'on peut faire. Auguſte avoit accordé à Furnius la grace de ſon Père, qui avoit ſuivi le parti d'Antoine. Quelle pourroit être dans cette occaſion la reconnoiſſance d'un Sujet impuiſſant envers un Empereur magnifique? Le reproche honnête que Furnius lui adreſſe de cette impuiſſance où il le réduit, a plus de mérite que toutes les offres imaginables. „ Céſar, lui dit-il, je n'ai jamais reçu „ qu'une injure de toi, c'eſt qu'à préſent tu as „ fait que je ſerai obligé de vivre & de mourir „ ingrat.

DE FABIUS.

Le grand Fabius ſe fit autant d'eſclaves, qu'il racheta de priſonniers, puiſqu'il aſſujettit leur

 ame,

ame, par ce bienfait, en donnant la liberté à leur corps.

EXEMPLE DE CLÉMENCE PATERNELLE.

Géhangir, Fils du brave Akébar, se livroit imprudemment aux conseils de quelques domestiques, déclara une guerre impie à son Père, il saisit le tems où il le vit occupé à parcourir les Provinces pour y établir l'harmonie. Akébar vint, bat, enchaîne Géhangir. Ce Fils dénaturé reste six mois entre la vie & la mort. Un jour Akébar va le prendre par la main pour le conduire dans une forêt. Là, il lui montre les têtes de cent principaux conjurés. Géhangir reconnoît les traits de ses malheureux amis, & tombe aux pieds de l'Empereur, à demi mort d'effroi. „ Tu as oublié, Malheureux, lui dit Akébar, que je suis „ ton Père. Ce spectacle t'annonce ce que tu „ mérites : mais je me souviens que tu es mon „ Fils : tu seras puni par tes remords & par la „ honte de voir qu'à jamais on lira dans les Fastes de l'Empire, que, de tous les descendans „ de Tamerlan, Géhangir fut le seul qui attenta „ aux jours de celui qui lui avoit donné la vie ". Akébar fut Père ; sa clémence, sa tendresse & sa confiance lui rendirent un Fils.

D'ARTAXERXE LONGUE-MAIN.

Artaxerxe Longue-Main, qui est appellé dans l'Histoire Ardchir, ou Bahaman, dit à son avénement à l'Empire : „ Ce n'est point l'ambition, c'est l'envie de vous faire du bien qui „ m'a fait accepter le Trône. Si vous connoissez „ en moi quelques défauts qui puissent tourner „ au préjudice de l'Etat, je vous conjure de m'en „ avertir librement, & s'ils étoient de nature à

„ me

„ me rendre indigne du Sceptre, je consens à être
„ déposé; le titre de Roi ne convient qu'à ceux
„ qui peuvent rendre leurs sujets heureux.

EXEMPLE D'HUMANITE'.

En 1332. les Catalans ayant pris quelques Galères Génoises, firent pendre une partie de leurs prisonniers. Salagro courut aussi-tôt après ces ennemis barbares, les vainquit & fit 141. prisonniers. Il ordonna qu'on les conduisît au lieu même où étoient dressées les fourches auxquelles on avoit attaché les Génois. Les Catalans chargés de fers, s'attendoient au même sort; ils frémissent de l'avoir mérité, & regrettent de n'avoir pas réfléchi qu'en suivant leur fureur, ils s'exposoient à la loi de réprésaille. Salagro arriva dans ce moment: „ Regardez, leur dit-il, ces infortunés „ Guerriers, que votre barbarie a privés du jour. „ Ils demandent ma vengeance; je la leur dois, „ & je vais la satisfaire". Il fait appeller le Capitaine Catelan: „ Ta naissance, ton rang ne peu- „ vent te délivrer de la mort. Ce sont tes pareils „ qui ont ordonné le trépas de mes compatriotes: „ ils attendent une victime, & c'est toi seul que „ je choisis". Il ordonna qu'on le pendît; ce qui fut exécuté sur le champ. „ J'ai satisfait à „ la Patrie, à la Justice, au Droit des Gens, s'é- „ cria-t-il en s'adressant aux autres; j'écoute à pré- „ sent la bonté. Vous vivrez: recevez de moi „ l'exemple d'Humanité, & respectez-la toujours „ envers vos ennemis, si vous voulez qu'elle vous „ parle en votre faveur.

EXEMPLE D'UNE AME JUSTE.

Je suppose que sous la titre de Bacha, un Père destine son Fils au Gouvernement d'une Pro-

 vince;

vince ; prêt à prendre poffeffion de cette place, fon Fils lui dife : „ Mon Père, les principes de „ vertus acquis dans mon enfance ont germé „ dans mon ame. Je pars pour gouverner des „ hommes, c'eft de leur bonheur que je ferai mon „ unique occupation. Je ne prêterai point aux „ riches une oreille plus favorable qu'aux pau- „ vres; fourd aux menées du puiffant oppreffeur, „ j'écouterai toujours la plainte du foible oppri- „ mé, & la Juftice préfidera à tous mes jugemens. „ O mon Fils, que l'enthoufiafme de la vertu fied „ bien à la jeuneffe ! Mais l'âge & la prudence „ vous apprendront à la modérer. Il faut, fans „ doute, être jufte, cependant à quelles ridicules „ demandes n'allez-vous pas être expofé ! A com- „ bien de petites injuftices ne faudra-t'il pas vous „ prêter ! Si vous êtes quelquefois forcé de refu- „ fer les Grands, que de graces, mon Fils, doi- „ vent accompagner vos refus ! Quelqu'élevé que „ vous foyez, un mot du Sultan vous fait rentrer „ dans le néant, & vous confond dans la foule „ des plus vils efclaves : la haine d'un Eunuque „ ou d'un Icoglan peut vous perdre, fongez à les „ ménager. . . Moi ? Je ménagerai l'Injuftice ? „ Non, mon Père. La Sublime Porte exige fou- „ vent du peuple un tribut trop onéreux; je ne „ me prêterai point à fes vuës. Je fais qu'un „ homme ne doit à l'Etat que proportionnément „ à l'intérêt qu'il doit prendre à fa confervation ; „ que l'infortune ne doit rien, & que l'aifance „ même, qui fupporte les impôts, doit ce qu'e- „ xige la fage économie, & non la prodigalité : „ j'éclairerai fur ce point le Divan . . . Abandon- „ nez ce projet, mon Fils : vos repréfentations „ feroient vaines, il faudroit toujours obéir. . . O- „ béir ? Non, jamais; mais plutôt remettre au Sul- „ tan la place dont il m'honore . . . O mon Fils, „ un fol enthoufiafme de vertu vous égare : vous

„ vous

» vous perdriez, & les peuples ne feroient point
» foulagés ; le Divan nommeroit à votre place un
» homme qui, moins humain, l'exécuteroit avec
» plus de dureté... Oui, fans doute, l'injuftice
» fe commettroit ; mais je n'en ferois pas l'inftru-
» ment. L'homme vertueux chargé d'une admi-
» niftration, ou fait le bien, ou fe retire ; l'hom-
» me plus vertueux encore, & plus fenfible aux
» mifères de fes Concitoyens, s'arrache du fein
» des villes, c'eft dans les déferts, dans les fo-
» rêts, & jufques chez les Sauvages qu'il fuit l'af-
» pect odieux de la tyrannie, & le fpectacle trop
» affligeant du malheur de fes égaux. Telle eft
» la conduite de la vertu. J'e n'aurai point, di-
» tes-vous, d'imitateurs ; je l'ignore ; l'ambition
» en fecret vous en affure, & ma vertu m'en fait
» douter. Mais je veux, qu'en effet, mon ex-
» emple ne foit pas fuivi : le malheureux zélé qui
» le premier annonça la Loi du Divin Prophète,
» & brava les fureurs des Tyrans, prit-il garde,
» en marchant au fupplice, s'il étoit fuivi d'au-
» tres Martyrs ? La vérité parloit à fon cœur ; il
» lui devoit un témoignage authentique ; il le lui
» rendoit. Doit-on moins à l'humanité qu'à la
» Religion ? Et les dogmes font-ils plus facrés
» que les vertus ? Mais fouffrez que je vous in-
» terroge à mon tour : fi je m'affociois aux Ara-
» bes qui pillent nos Caravanes, ne pourrois-je
» pas me dire à moi-même : foit que je vive avec
» ces brigands, ou que je m'en fépare, les Ca-
» ravanes n'en feront pas moins attaqués : vivant
» avec les Arabes, j'adoucirai leurs mœurs, je
» m'oppoferai du moins aux cruautés inutiles qu'ils
» exercent fur les Voyageurs, je ferai mon bien,
» fans ajoûter au malheur public. Ce raifonne-
» ment eft le vôtre. Et fi ma Nation, ni vous-
» même le pouvez approuver, pourquoi donc me
» permettre, fous le nom de Bacha, ce que vous

„ me défendrez ſous le nom d'Arabe? O mon „ Père! Mes yeux s'ouvrent enfin; je le vois, la „ vertu n'habite point les Etats Politiques, & „ l'ambition étouffe en vous le cri de l'équité. Je „ ne puis marcher aux grandeurs qu'en foulant „ aux pieds la Juſtice. Ma vertu trahit vos eſpé- „ rances; ma vertu vous devient odieuſe, & vo- „ tre eſpoir trompé lui donne le nom de folie. „ Cependant c'eſt encore à vous que je m'en rap- „ porte, ſondez l'abime de votre ame, & répon- „ dez-moi, ſi j'immolois la juſtice à mes goûts, „ à mes plaiſirs, aux caprices d'un Odelique, avec „ quelle force rappelleriez-vous alors ces maximes „ auſtères de vertu appriſes dans mon enfance? „ Pourquoi votre zèle ardent s'attiédit-il lorſqu'il „ s'agit de ſacrifier cette même vertu aux ordres „ d'un Sultan, ou d'un Vizir? J'oſerois vous l'ap- „ prendre: c'eſt que l'éclat de ma grandeur, prix „ indigne d'une lâche obéiſſance, doit rejaillir ſur „ vous: alors vous méconnoiſſiez le crime: &, ſi „ vous le reconnoiſſez, j'en atteſte votre vérité, „ vous m'en feriez un devoir.

SUR LA SOLITUDE DE LA CAMPAGNE.

Malheureux qui craint de rentrer
dans la retraite de ſon ame!
Le cœur qui cherche à s'ignorer,
redoute un Cenſeur qui le blâme.
Peut-on ſe fuir & s'eſtimer?
On n'évite point ce qu'on aime:
Qui n'oſe vivre avec ſoi-même,
a perdu le droit de s'aimer.

Pour-

Pourquoi déserter nos campagnes,
quand les sauvages Aquilons
chassent du sommet des montagnes
la pauvreté dans nos vallons ?
L'aspect des misères humaines
est plus touchant, qu'il n'est affreux :
craint-on de voir des malheureux
quand on veut soulager leurs peines ?

DE LA CHARITE'.

Il ne convient pas à toutes sortes de personnes de lever l'étendart d'Aumônier, & d'avoir tous les pauvres d'une ville assemblés à sa porte, qui y reçoivent leur portion. Qui ne sait pas au contraire des misères plus secrètes, qu'il peut entreprendre à soulager, immédiatement & par ses secours, ou du moins par sa médiation. De même il n'est pas donné à tous de monter en Chaire & d'y distribuer en Missionnaire ou en Catéchiste la Parole sainte; mais qui n'a pas quelquefois sous sa main un libertin à réduire & à ramener par de douces & insinuantes conversations, à la docilité ? Quand on ne seroit pendant sa vie que l'Apôtre d'un seul homme, ce ne seroit pas être en vain sur la terre, ni lui être un fardeau inutile.

GE'NE'ROSITE' DE MAHOMET II.

Mahomet II. pour reconnoître le mérite d'un Soldat, & pour le récompenser des grands services qu'il lui avoit rendus; le fit mettre dans un plat de balance, & dans l'autre son pésant d'or, & il lui donna cette somme en le comblant d'éloges.

RE'FLE-

RE'FLEXION.

Il faut qu'il y ait entre les hommes la même intelligence qu'entre toutes les parties du même corps: il n'y a rien de mieux concerté que cette union & cette correſpondance, elles s'entraident & ſe ſervent mutuellement les unes les autres: L'œil conduit le pied, la main garantit la tête, & s'expoſe pour la défendre. Si l'on vous bleſſe en quelque partie, la langue ſe plaint du mal que vous faites à tout le corps. Voilà comme les hommes doivent s'entraider dans les affaires qui leur ſurviennent.

DES VERTUS HE'ROÏQUES.

Les vertus héroïques conſiſtent dans les ſentimens, dans la réſolution & dans l'activité. Les ſentimens héroïques ſont une ſuite de jugement produits par une raiſon cultivée, conforme à la vérité des choſes, à la dignité du Héros & à celle des objets qui l'entourent. Dans ces ſentimens le déſintéreſſement & la bienfaiſance animée par l'enthouſiaſme tiennent ſur-tout le premier rang. Le Patriotiſme eſt une eſpèce de bienveillance, ainſi que la générosité, qui diffère du Patriotiſme en ce qu'elle eſt plus générale, univerſelle même, s'il eſt permis de s'exprimer ainſi; au lieu que la Patrie eſt excluſivement l'objet du Patriotiſme. D'Aubigné, par exemple, fut un homme généreux: il avoit entre ſes mains un Ecrit qui pouvoit perdre le Chancelier de France; quelques ennemis de ce Chancelier offrirent à d'Aubigné 20000. Ecus de cet Ecrit, s'il vouloit le leur céder: „ Je „ ſuis pauvre, répondit-il, je pourrois me laiſſer „ tenter "; & prenant cet Ecrit, il le jetta au feu.

DES MISE'RES PUBLIQUES.

Il y a des misères sur la terre, qui saisissent le cœur: il manque à quelques-uns jusqu'aux alimens, ils redoutent l'hyver, ils appréhendent de vivre. L'on mange ailleurs des fruits précoces, l'on force la terre & les saisons, pour fournir à sa délicatesse: de simples Bourgeois, seulement à cause qu'ils étoient riches, ont eu l'audace d'avaler en un seul morceau la nourriture de cent familles. Tienne qui voudra contre de si grandes extrémités, je ne veux être, si je puis, ni malheureux, ni heureux: je me jette, & me réfugie dans la médiocrité.

PRISE DE QUIMPER-CORENTIN.

Il est rare que la cruauté poussée aux excès les plus atroces, ranime dans les cœurs la tendre humanité. Ce retour fort inattendu n'est pourtant sans exemple. En voici un frappant.

Charles de Blois, le rival du Comte de Montfort, voulant s'emparer du Duché de Brétagne, prit les armes en 1345. & vint mettre le siège devant Quimper-Corentin. Après quelques résistances cette Place fut emportée d'assaut. Le Vainqueur immola la garnison & les malheureux habitans, sans distinction de sexe ni d'âge. Dans la foule des morts & des mourans, on trouva un Enfant entre les bras de sa Mère égorgée, la bouche encore attachée sur le sein de cette infortunée, y cherchant en vain des restes de lait confondus avec le sang. Ce spectacle d'horreur réveilla dans le cœur du Soldat les sentimens d'humanité: il rougit de sa fureur barbare; il eût voulu rappeller à la vie ces tristes victimes de la guerre. On le vit donner avec empressement du se-

cours

cours à ceux qui respiroient encore, & panser leurs playes, en répandant des larmes.

DE LA CHARITÉ.

On s'est beaucoup relâché sur le point de la Charité, les besoins des malheureux ne touchent guère la plûpart des hommes; l'obligation de les secourir est cependant indispensable, puisqu'elle est fondée sur les principes de la Nature, & sur les ordres de Dieu, qui les a comme abandonnés aux soins des riches; les pauvres auroient lieu de se plaindre de la Providence dans ce partage si inégal, où ils ont été si maltraités, si Dieu n'avoit en même tems fait le précepte de les secourir, & c'est comme une espèce de tribut qu'il exige des riches pour les biens qu'il leur a donnés.

DE L'HUMANITÉ.

L'occasion de faire des heureux, dit la Bruyère, est plus rare qu'on ne pense; la punition de l'avoir manqué, est de ne la pas retrouver, & l'usage qu'on en fait nous laisse un sentiment éternel de contentement Malheur à qui ne sait pas sacrifier un jour de plaisir aux devoirs de l'humanité.

RÉFLEXION SUR LES PRISONS.

La liberté est de Droit Naturel; mais en devenant coupable, l'on se charge de chaines, & l'on force les loix, faites pour le bonheur de l'homme, à s'armer contre l'homme, & à se rendre esclave; mais les prisons étant établies, moins pour punir les criminels que pour les gard-r, il ne faut pas chercher à augmenter le désespoir qu'inspirent ces lieux ténebreux, où l'on perd la liberté,

liberté, à moins que l'on ne ſoit forcé de prendre des précautions extraordinaires; & l'humanité ne permet pas d'oublier que les priſonniers ſont des hommes, & des hommes qui peuvent même être innocens.

TENDRESSE PATERNELLE.

Il n'y a point de confuſion ſi touchante que celle d'un tendre Père qui croit s'être mis dans ſon tort envers ſon Enfant. Le cœur d'un Père ſent qu'il eſt fait pour pardonner, & non pour avoir beſoin de pardon.

TRAIT DE JUSTICE DE GUSTAVE.

Qu'un grand Prince commette une injuſtice, il n'y a là rien d'extraordinaire: un Prince quelque puiſſant qu'il ſoit, eſt ſujet comme le reſte des hommes, & ſouvent plus que le reſte des hommes, à toutes les foibleſſes attachées à l'humanité. Mais il devient héros, quand il répare l'injuſtice qu'il a faite, quand il connoît ſa faute, & la fait oublier.

Guſtave étoit bouillant, impétueux, fort dur, & pourtant équitable. Un jour que ſon Armée défiloit devant lui il s'échauffa beaucoup contre le Colonel Séaton, qui voulant s'excuſer reçut de la main de Guſtave un énorme ſouflet. Le châtiment étoit cruel, & d'autant plus deshonorant, que, quoique l'outrage fût public, il n'y avoit nul moyen d'en tirer vengeance: Auſſi Séaton cruellement humilié, demanda ſur le champ ſon congé, qui lui fut accordé tout de ſuite, & il ſe retira. Guſtave de retour dans ſon Palais, ſongea de ſang froid à ce qui s'étoit paſſé, & il ſentit qu'il avoit fort mal à propos deshonoré un homme utile; il fit auſſi-tôt appeller Séaton; on ne le trouva point, &

& l'on vint annoncer à Gustave que le Colonel partoit pour le Dannemarck, où sans doute il alloit demander du service. Gustave en même instant sortit du Palais, monte à cheval, & suivi seulement de quelques domestiques, il vole sur la frontière qui sépare la Suède du Dannemarck. A peine il y étoit arrivé qu'il voit venir Séaton. Gustave va à lui : „ Colonel, lui dit-il, vous êtes outragé, „ & c'est moi qui vous a fait injure, j'en suis fâ„ ché, car je vous estime : je suis venu ici pour „ vous donner satisfaction : je suis hors des terres „ de ma domination, ainsi Séaton & Gustave sont „ égaux : voici deux pistolets & deux épées ; ven„ gez-vous, si vous le pouvez ". Séaton pénétré de ce trait de générosité, se jetta aux pieds de Gustave, le remercia mille fois de la satisfaction qu'il daignoit lui donner, & le conjura de le laisser mourir à son service. Gustave l'embrassa & ils s'en retournèrent l'un & l'autre à Stockholm, où Gustave lui-même raconta, en présence de tous ses Courtisans, ce qui s'étoit passé entre Séaton & lui.

LE CHARDON ET LA VIGNE.

FABLE.

La Vigne.

J'écoute : quelle confidence
voulez-vous donc me faire avec empressement ?

Le Chardon.

Quelle confidence ? vraiment.
Sais-tu quelle est ton imprudence,
d'avoir choisi ta résidence
autour de cet Ormeau ?

La

La Vigne.

Je ne m'en doutois pas.

Le Chardon.

Ignores-tu que de ce pas
on va le transplanter ?

La Vigne.

Je lui suis attachée
assez pour le suivre au trépas.

Le Chardon.

Lorsque tu feras arrachée
triste, rampante & desséchée,
tu te repentiras d'avoir mal profité
d'un avis.

La Vigne.

Je crains peu qu'on me fasse la guerre
sur un attachement que l'Orme a mérité,
& dût me frapper le tonnerre,
je le suivrai par-tout avec fidélité ;
l'amitié doit survivre à la postérité :
il faut tenir à l'arbre & non pas à la terre.

CLE'MENCE DE FRANÇOIS I. ROI DE FRANCE.

Les Rochelois excités à la révolte par rapport à l'imposition d'un impôt de 24. L. par muid de sel, chassent les Commis & refusent de payer. François

François I. se présente escorté par ses Lansquenets : La Ville à la vuë de son Maître rentre dans le devoir, déteste sa faute, & se soumet. Le Roi paroît à la Maison de Ville dans tout l'éclat de la Majesté Royale. L'Avocat du Peuple se prosternant aux genoux du Roi, exprimoit le repentir de la Ville, & demandoit la grace des rébelles, qu'il ne se flattoit point d'obtenir. „ Ne parlons plus „ de révolte, dit le Roi avec un visage, où se „ peignoit l'amour & la pitié, oubliez celle-ci, „ comme je l'oublie; je ne vois ici que mes Enfans, n'y voyez que votre Père. Oui, je vous „ fais grace, & je la fais pleine, entière, sans „ condition, sans restriction; vous ne l'achettez „ ni par le sacrifice d'aucun de vos Concitoyens, „ ni par la perte d'aucun de vos privilèges. Malheur à moi si mon passage dans ces lieux devenoit une époque funeste, je ne suis pas venu „ pour vous affliger, mais pour vous ramener au „ bonheur par le devoir, qui seul peut le rendre „ pur & solide. Que l'amour soit désormais le „ seul bien qui nous unisse, le seul ciment de ma „ puissance. Elle me seroit odieuse, si elle n'étoit chère à mes Peuples. Que tous vos prisonniers soient à l'instant délivrés; reprenez vos „ clefs, reprenez vos armes, vous savez désormais l'usage que vous en devez faire. Jouïssez „ en paix de vos privilèges: vous ne haïrez point „ celui qui vous les a rendus. Que cette Garde „ étrangère, qui peut encore blesser les yeux de „ mes Enfans, s'éloigne, & me laisse entre leurs „ mains. Je ne veux être gardé que par eux. „ Ce jour qui m'a rendu leur cœur, qui leur a „ fait connoître leur intérêt & mon amour, est le „ plus beau jour de ma vie: qu'il soit célébré par „ le son de toutes vos cloches, par des feux de joye, „ & sur-tout, allons rendre à Dieu, qui nous a réunis, de solemnelles actions de graces.

On

On se présente cette scène touchante, on la sent avec volupté. La Politique ordinaire étoit de faire punir quelques-uns de ces rébelles, pour contenir les autres par la terreur. La Politique tendre & sublime de François I jugea que c'étoit les cœurs & non les bras qu'il falloit enchainer. Cette action généreuse en produisit une autre qui n'est pas moins belle. Les Rochelois payent au Roi une somme de deux cent mille Livres, qui tourne au profit de la Ville par la générosité du Garde des Sceaux de Monthelon, dont le Roi avoit voulu récompenser les services par cette somme, & qui la remit aux habitans, pour fonder un hôpital, action supérieure à celle de son Maître. Ainsi nulle ombre de peine n'obscurcit la clémence du Roi, ne borna la grace des Rochelois, & Monthelon fut plus que récompensé, il s'immortalisa.

DE LA BIENFAISANCE.

On peut résister à tout hors à la bienfaisance; il n'y a pas de moyen plus sûr d'acquérir l'affection des autres que de leur donner la sienne.

DE LOUIS DE BOURBON.

„ Monseigneur, disoit un délateur à Louis de „ Bourbon, voilà un Mémoire qui vous „ instruira de plusieurs fautes, que des person„ nes pour qui vous avez trop de bontés, ont „ commises contre vous. Avez-vous aussi tenu „ régistre des services qu'elles m'ont rendus, ré„ pondit le Prince.

DE CHARLES-QUINT.

Charles-Quint passoit par une Ville où on ne l'attendoit pas; on vint lui dire qu'un homme qui

qui avoit fait des satyres contre lui, étoit dans une maison de campagne peu éloignée. „ Il eût „ été mieux, répondit-il, de l'avertir que j'étois „ ici, que de m'apprendre qu'il est là.

DE LA BIENFAISANCE.

Ce n'est pas d'argent seulement qu'ont besoin les infortunés, & il n'y a que les paresseux de bien faire, qui ne sachent faire le bien que la bourse à la main. Les consolations, les conseils, les soins, les amis, la protection, sont autant de ressources que la commisération laisse, au défaut des richesses, pour le soulagement de l'indigent. Souvent les opprimés ne le sont que parce qu'ils manquent d'organes pour faire entendre leurs plaintes. Il ne s'agit quelquefois que d'un mot qu'ils ne peuvent dire, d'une raison qu'ils ne savent point exposer, de la porte d'un Grand qu'ils ne peuvent franchir. L'intrépide appui de la vertu désintéressée suffit pour lever une infinité d'obstacles, & l'éloquence d'un homme bienfaisant peut effrayer la tyrannie au milieu de toute sa puissance.

MAGNANIMITE' DE NARSE'S.

Narsés mit le siège devant Lucques, après avoir réduit la Toscane; les assiégés étoient convenus de se rendre, si dans l'espace de 30. jours il ne leur venoit un secours assez considérable pour livrer bataille, & ils avoient donné des ôtages. Le terme étant expiré, ils refusèrent de se soumettre; on conseilloit à Narsés de s'en venger sur les ôtages; & il se contenta de faire craindre aux assiégés qu'il pouvoit le faire. Il fit amener devant la Ville, à la tête de son Armée, les ôtages chargés de chaines, les mains attachées derrière le dos, suivis de Soldats qui tenoient la hache levée. Ce triste spectacle attira

attira sur les murs tous les Habitans, qui poussoient des cris lamentables. Les Mères, les Femmes des ôtages accabloient Narsés de malédictions, elles vouloient se précipiter pour mourir avec leurs Enfans, avec leurs Epoux. Alors Narsés faisant signe de la main pour demander qu'on l'écoutât „ Vous „ méritez, s'écria t'il, de perdre ceux qui vous „ sont chers; mais il n'est pas digne de moi de les „ faire périr; je vous les rends; & donnant ordre „ à ses Soldats de tirer leurs épées: voilà, dit-il, „ sur quoi je compte plus que sur vos sermens, ni „ sur vos ôtages". En même tems il fit détacher les ôtages & les renvoya dans la Ville. Il se rendit maître de la Ville, détruisit dans une seconde bataille toute la puissance des Goths, & gouverna l'Italie pendant treize ans, sans aucun titre nouveau. Ce ne fut que Longin, successeur de Narsés, qui porta le titre d'Exarque.

DE L'HOSPITALITE'.

Elien rapporte qu'il y avoit une Loi en Lucanie qui condamnoit à l'amande ceux qui auroient refusé de loger les étrangers qui arrivoient dans leur païs après le Soleil couché. Les Romains se distinguèrent à cet égard de tous les Peuples de la Terre. On sait quels superbes auspices & quels majestueux établissemens ils consacrèrent à l'hospitalité. On sait que les plus grandes maisons Romaines tiroient leur principale gloire de ce que leurs palais étoient toujours ouverts aux étrangers.

Les Grecs observoient des cérémonies religieuses à la réception & au départ d'un étranger. Les Orientaux donnoient à leurs hôtes des marques de bienfaisance encore plus distinguées, avant le festin ils lavoient les pieds à leurs hôtes: cette pratique étoit encore en usage parmi les Juifs, & notre Seigneur

gneur reproche aux Pharisiens qui le recevoient à leur table, de l'avoir négligée.

Pour laisser à la postérité une marque de l'hospitalité qu'on avoit contractée avec quelqu'un, des Familles entières & des Villes mêmes formoient ensemble un contrat. On rompoit une pièce de monnoye, ou plus communément on scioit en deux un morceau de bois ou d'ivoire, dont chacun des contractans gardoit la moitié; c'est ce qui est appellé par les Anciens, *Tessera hospitalitatis*: On trouve encore de ces *Tessères* dans les Cabinets des curieux, où les noms des deux Amis sont écrits.

DE L'INGRATITUDE.

Il faut bien du courage & de la modération pour soutenir l'ingratitude de ceux qu'on aime; celle des autres doit nous être indifférente. Plus les ingrats nous sont chers, plus notre cœur flétri & affligé se sent entraîner à la haine & à la vengeance. La tendresse abusée & trompée perd tous ses droits; l'ingratitude la détruit sans espoir de retour. Le cœur ne revient jamais sur ses pas lors qu'on a trahi ses plus tendres vœux. Il feroit plus aisé de le ramener de l'antipathie à l'amitié.

DE TITUS.

Titus eut tant de bonheur, d'esprit ou d'adresse pour se concilier tous les cœurs, qu'avec le surnom de Vespasien il acquit sur le trône celui d'être l'amour & les délices de l'Univers: honneur d'autant plus inespéré, que simple particulier, & pendant la vie même de son Père, il s'étoit vû en butte à la haine publique & aux traits de l'envie. Etant Empereur il se souvint à souper, qu'il avoit passé toute la journée sans faire du bien, il dit ces belles paroles: Mes Amis, j'ai perdu un jour!

CONTE.

CONTE.

Il y avoit au fond de la Tartarie un Poëte fort aimable, ingénieux, rempli de graces, de talens, de génie; mais ſi peu riche, ou pour parler avec plus de juſteſſe, ſi pauvre, ſi cruellement dénué de tout, qu'il fut plus d'une fois tenté de mettre fin à ſon malheureux ſort. Soit crainte, ſoit Philoſophie, il réſiſta à cette tentation, à laquelle, il eſt vrai, les Poëtes ſuccombent rarement. Il entendit parler de magnificence d'Ogtai-Kan Prince Chinois, dont la réputation s'étendoit juſqu'aux pieds de la grande muraille. L'infortuné Delah (c'étoit le nom du Poëte) ſentit la douce eſpérance renaître dans ſon cœur; il partit & traverſa la Tartarie, déterminé à ſe jetter aux pieds du généreux Ogtai, & à lui demander au moins 500. Baliches qu'il devoit à un créancier qui le déſeſpéroit. Il arrive à la Chine, parvient à ſe montrer, quoique fort miſérablement vêtu, au bon Ogtai qui le reçut avec bonté, l'écoute avec plaiſir & lui donne ſa confiance. Delah ſçut profiter de ſa bonne fortune, & un jour qu'il alloit faire ſa cour au Prince, celui-ci ordonna à ſon ſon premier Miniſtre de donner 1000. Baliches au Poëte. „ Mille „ Baliches, s'écria le Miniſtre étonné! Votre Alteſſe n'y ſonge pas. Delah peut avoir des talens; „ mais enfin 1000. Baliches valent plus que 1000. „ Poëtes, & avec cette ſomme V. A. acheteroit „ toutes les Poëſies qui ſe font faites dans l'Empire depuis le grand Confucius. Vous êtes un „ homme bien dur, repliqua le Prince Ogtai; je „ connois mieux que vous ce que je dois & ce que „ je puis faire. Savez-vous dans quelle triſte ſituation la Fortune a jetté l'ingénieux Delah? Savez-„ vous qu'inſtruit de ma bienfaiſance il a traverſé „ un immenſe païs pour venir me trouver? Et vous „ voulez que je le renvoye uniquement avec la

„ somme qu'il me demande & qu'il doit dans sa
„ Patrie? Comment, s'il n'a pas autre chose, pour-
„ ra-t'il voyager ? Comment , sa dette payée,
„ pourra-t'il vivre avec décence, & se livrer,
„ sans craindre encore l'indigence, à l'impression de
„ son génie? Je crois Delah un très-grand hom-
„ me, repliqua le Ministre; mais ce que je sais
„ aussi, & ce que sans doute V. A. ignore, c'est
„ que le Poëte, indigne de vos bontés, a osé
„ écrire contre moi ; oui, Prince, contre moi-
„ même, une Satyre violente, & cela parce que
„ je n'étois pas d'avis que les 500. Baliches lui
„ fussent accordées ". A cette observation, Ogtai-
Kan en colère répondit d'un ton à se faire obéir:
„ Voilà précisément la raison pour laquelle j'or-
„ donne que vous commenciez par remettre à De-
„ lah les 1000. Baliches que je lui ai accordées;
„ ensuite je veux & j'entend que vous lui en
„ comptiez 1000. autres de votre propre bourse,
„ afin que quand cet honnête-homme sera dans sa
„ Patrie, il dise à ses Concitoyens, qu'il existe
„ sur la terre, au centre de la Chine, un Prince
„ juste, ami de l'humanité, des talens, & qui ne
„ permet pas à ses Ministres de limiter ses libéra-
„ lités par leurs ressentimens.

❀ ❀ ❀

On rapporte la Fable suivante comme un monument de la bienfaisance du Duc d'Orléans, & de l'amour de M. l'Abbé de Breteuil pour les Lettres & pour l'humanité.

A M. l'Abbé de Breteuil, Chancelier de S. A. S. Monseigneur le Duc d'Orléans, sur la Pension qu'il a promise de la part de ce Prince à Mlle. de la Fontaine, Petite-fille du célèbre Fabuliste.

L'OMBRE

L'OMBRE DE LA FONTAINE.

Tandis qu'au Temple de la Gloire
d'un ſtérile laurier les filles de mémoire
couronnent mon tombeau ;
de ma famille infortunée
un Prince généreux change la deſtinée :
c'eſt à toi que je dois ce triomphe nouveau,
Breteuil. Ah ! Que n'eſt-il encore en ma puiſſance
de te peindre l'excès de ma reconnoiſſance ;
mais hélas ! en entrant dans le Royaume ſombre
mon ſtile s'eſt bien affoibli,
je n'ai plus à t'offrir qu'un eſſai de mon ombre
par le ſujet ſeul annobli.

LE CONNOISSEUR ET LES REJETTONS.

FABLE.

Chéri de Pomone & de Flore
un bel arbre autrefois avoit fait bien du bruit
& par ſes fleurs, & par ſon fruit ;
mais le tems cruel qui dévore,
avec les vils objets, les plus délicieux,
détruiſit par degrés cet arbre précieux :
de foibles rejettons qui ſubſiſtent encore,
loin de ſe voir multipliés
(malgré le nom qui les décore)
paroiſſoient de langueur triſtement oubliés.
Heureuſement ſur ſon paſſage
un Philoſophe les trouva
(quel tréſor véritable échappe aux yeux du ſage)

 avec

avec soin il les conserva.
Transportés (grace à lui) dans un terrein fertile,
à l'abri du besoin & de la vanité,
ils prouvèrent bientôt que la Divinité
de ce que l'on croit inutile,
fait le bien de l'humanité.

Laissons donc à des cœurs ou de bronze, ou de marbre,
l'oubli des qualités qu'en toi nous respectons;
Breteuil, qui sait bien juger l'arbre,
devoit soigner les rejettons.

MAXIMES.

La libéralité consiste moins à donner beaucoup, qu'à donner à propos.

S'il est vrai que la pitié ou la compassion sont un retour vers nous-mêmes, qui nous met à la place des malheureux, pourquoi tirent-ils de nous si peu de soulagemens dans leur misère ?

DE LA BIENFAISANCE.

Il semble que l'homme toujours agité, & passant tour à tour du desir du bonheur à l'ennui de la satiété, la méchanceté lui doit être pardonnable, & que le malheur soit son état naturel. Mais en l'observant de près, il n'est pas possible de méconnoître en lui un sentiment doux, qui l'intéresse au sort de ses semblables, toutes les fois qu'il est tranquille sur le sien. La plûpart des hommes, lorsque les passions particulières ne les enléveront pas aux mouvemens de la Nature, céderont à une sensibilité précieuse, qui est la somme de toutes les vertus, & qui peut être celle du bonheur constant.

Ce doux ſentiment, cette tendre humanité, complément des vertus ſociales, devroit être la baſe de toute éducation publique & privée. On ne ſauroit l'inſpirer de trop bonne heure aux enfans; on devroit chercher à l'exciter en eux par des images pathétiques, & leur préſenter des ſituations attendriſſantes qui puſſent les développer. L'expérience apprend qu'on pourroit auſſi leur inſpirer tous les préjugés favorables, ſoit au bien des hommes en général, ſoit à l'avantage de la ſociété particulière dans laquelle ils vivent. Ces heureux préjugés faiſoient à Sparte autant de Héros que de Citoyens, & ils pourroient produire dans tous les hommes toutes les vertus rélatives aux ſituations dans leſquelles ils ſont placés. Mais l'éducation ne peut pas être regardée comme une affaire de préceptes; c'eſt l'exemple, l'exemple ſeul qui modifie les hommes, excepté quelques ames privilégiées, qui jugent de l'eſſence des choſes par ce qu'elles ſentent elles-mêmes, les autres ſont entraînés par l'imitation. C'eſt elle qui fait proſterner l'enfant aux pieds des autels, qui donne l'air grave au fils du Magiſtrat, & la contenance fière à celui d'un Guerrier. Ainſi la ſociété ſe trouve compoſée d'hommes modifiés les uns par les autres. Mais ici cette modification, ni même l'empire qu'a ſur les enfans la continuité d'exemples domeſtiques, ne ſont rien en comparaiſon de la modification que les enfans reçoivent des mœurs de leur tems. Chaque ſiècle a des traits marqués qui le diſtinguent d'un autre. On a dit le ſiècle de la Chevalerie; on pourroit dire de celui-ci, le ſiècle des beaux Arts, celui de la Philoſophie; & plût à Dieu qu'il en vînt un qu'on pût appeller le ſiècle de la Bienfaiſance & de l'Humanité.

Afin que la Bienfaiſance & l'Humanité deviennent un jour les vertus dominantes de nos deſcendans; il faut avoir la plus grande attention ſur l'éduca-

tion des enfans, fans distinction d'état ni de fexe. On ne peut que gémir en voyant ce fexe aimable privé des fecours qui feroient également fon bonheur & fa gloire. Les femmes doivent à des organes délicats & fenfibles, des paffions plus vives que ne font celles des hommes : mais fi l'amour propre & le goût du plaifir excitent en elles des mouvemens plus rapides, elles éprouvent auffi d'une manière plus forte le fentiment de la pitié, qui en eft la balance. Elles ont donc le germe des qualités les plus brillantes, & fi l'on joint à cet avantage les charmes de la beauté, tout annonce en elles les Reines de l'Univers. Si les femmes puifoient dans les principes qui forment leur enfance, l'eftime des qualités nobles & généreufes, fi la parure ne les embelliffoit qu'en faveur du courage ou des talens fupérieurs, on verroit l'amour concourir avec les autres paffions à faire éclore le mérite en tout genre; les femmes recueilleroient le fruit des vertus qu'elles auroient fait naître. Combien aujourd'hui, victimes d'une frivolité qui eft leur ouvrage, font punies de leurs foins par leurs fuccès.

DE L'AMOUR FILIAL.

Parmi les fentimens naturels qui font les feuls qui nous reftent, lorfque nous fommes parvenus à un âge avancé, j'ai remarqué que l'amour de notre famille eft le plus puiffant. Qu'on parle à un Vieillard de gloire ou de fortune, il n'eft point ému, mais il treffaille au doux nom de fon Fils. Son ame mourante ramaffe toutes fes forces pour rendre le dernier hommage à la Nature; elle a encore affez de refforts pour voler toute entière dans fes yeux, & y peindre le fentiment. Jugez donc fi l'amitié que nous témoignent alors nos parens n'eft pas comme une Divinité bienfaifante qui recule les limites

où doit finir notre vie. Oui, semblable à un souffle salutaire qui ranime un brasier mourant, l'amour qu'une tendre famille a pour un Vieillard, est capable de nourrir longtems dans son ame ce feu céleste, dont l'extinction est le commencement de la nuit éternelle qui attend tous les humains. Je puis te le dire, cher Lecteur, me sentant prêt à finir, l'oubli de mes proches m'annonçoit cruellement celui où je vais être dans toute la nature; si, avant de cesser d'être, je m'appercevois que j'ai cessé d'être dans leur cœur, leur ingratitude hâteroit ma mort; je descendrois rapidement dans le tombeau avec l'indignation d'une ame sensible qui n'a fait que des ingrats. Car, quelle seroit leur cruauté! lorsque la Nature affoiblie, m'annonceroit la mort, ils m'en exagéreroient ses horreurs en me témoignant l'oubli où tombent ceux qui ont subi la Loi fatale.

Heureux l'homme qui, parvenu à un âge avancé, trouve dans ses semblables, & sur-tout dans sa famille, cette estime, & cette douce amitié, qui lui faisant encore chérir sa frêle existence, jette un utile nuage sur l'abime de sa destruction prête à l'engloutir! Heureux les Enfans qui rechauffent par les flammes de l'amour filial les glaces dans lesquelles la triste vieillesse tâche d'éteindre le flambeau de la vie de leurs Pères chéris! Ils mériteroient de leur être réunis dans le sein d'Abraham.

DE GUSTAVE ADOLPHE.

Gustave Adolphe Roi de Suède avoit un procès avec un Gentilhomme nommé Siwibat au sujet de quelque domaine. La cause devant être jugée par la Cour Souveraine, le Roi se rendit à l'audience, & voulut assister au jugement. Les Magistrats ayant voulu se lever, par respect pour la personne du jeune Monarque, il ne le voulut point souffrir, leur disant qu'ils devoient se ressouvenir qu'ils

étoient le Parlement du Roi, & ignorer dans ce moment qui il étoit, pour ne consulter que leur conscience dans l'arrêt qu'ils alloient prononcer. Les Juges bien instruits par les pièces du procès prononcèrent en faveur du Gentilhomme. Le Roi ne dit rien; il demanda seulement à voir les actes du procès, & ayant reconnu qu'ils avoient bien jugé, il loua leur intégrité, & les assura que, s'ils eussent jugé autrement il leur en auroit sçu très-mauvais gré. Trait mémorable de sa Justice.

GE'NE'ROSITE' DE L'IMPE'RATRICE DE RUSSIE.

Monsieur Diderot, par des circonstances malheureuses, se trouvoit réduit à se défaire de sa Bibliothèque. Il avoit communiqué son dessein à quelques amis, qui bientôt le rendirent public. Le bruit en est parvenu jusqu'à l'Impératrice de Russie. Voici la Lettre qu'elle a fait écrire à ce sujet à un de ses Correspondans à Paris, ami particulier de M. Diderot.

A Petersbourg ce 5. Mars 1765.

La protection généreuse, Monsieur, que notre auguste Souveraine ne cesse d'accorder à tout ce qui a rapport aux Sciences, & son estime particulière pour les Savans, m'ont déterminé de lui faire un fidèle rapport des motifs, qui, suivant votre Lettre du 10. Février dernier, engagent Monsieur Diderot à se défaire de sa Bibliothèque, son cœur compatissant n'a pû voir sans émotion que ce Philosophe, si célèbre dans la République des Lettres, se trouve dans le cas de sacrifier à la tendresse paternelle l'objet de ses délices, la source de ses travaux & les compagnons de ses loisirs. Ainsi S. M. Impériale pour lui donner quelques marques de sa bienveillance & l'encourager à suivre sa carrière, a résolu de ne faire pour elle l'acquisition de cette Bibliothèque au prix de

de 15000. Liv. qu'à cette ſeule condition, que Mr. Diderot, pour ſon uſage, en ſera le dépoſitaire, juſqu'à ce qu'il plaiſe à S. M. de la faire demander. Les ordres pour le payement de 16000. Liv. ſont déja expédiés au Prince Galitzin, ſon Miniſtre à Paris. L'excédent du prix, & toutes les années autant, eſt encore une nouvelle preuve des bontés de ma Souveraine pour les ſoins & peines qu'il ſe donnera à former cette Bibliothèque. Ainſi c'eſt une affaire terminée.

Témoignez, je vous prie, à M. Diderot combien je ſuis flatté de l'occaſion d'avoir pû lui être bon à quelque choſe. Signé J. Betzky.

EPITRE A L'IMPERATRICE DE RUSSIE.

Monſieur Diderot ayant beſoin de vendre ſa Biblitobèque en 1765. l'Impèratrice la lui acheta & la lui laiſſa.

Brillante encor des fleurs de l'âge
tu ceignis le bandeau des Rois:
Le Soli-Kam te rend hommage;
la Niva, fière de ſes droits,
aime à réfléchir ton viſage;
& ſans envier l'or du Tage,
roule ſes glaçons ſous tes loix.
Tu régis cet Empire immenſe
dont la nuit couvre l'Orient,
à l'inſtant que les feux qu'il lance
le jour embraſe l'Occident,
un vaſte & merveilleux ouvrage (a),
ce lieu de deux grands Etats,

E 5 te

(a) La grande muraille.

te fait toucher à ces climats,
où, refpectable fans combats,
on eft foumis fans efclavage;
à ces rivages floriffans
habité par ce Peuple antique,
qui depuis près de cinq mille ans
dans un calme Philofophique,
échappe au ravage des tems,
fous le voile de fes Pagodes,
adore un Etre protecteur;
trafique avec nous de fes modes
& garde pour lui fon bonheur.

Mais tout ce brillant appanage,
ces titres fuperbes & vains,
& ce dangereux avantage
de gouverner quelques humains,
ne font rien aux regards du Sage.
Il vient, la balance à la main,
s'affeoir fur les marches du trône:
fes yeux fermés fur la couronne
ne fixent que le Souverain.

Le cri d'une jufte victoire
qui fe mêle aux cris des mourans,
égorgés des mains de la gloire,
pour l'affreux plaifir des tyrans:
tous pouvoir qui nuit & qui bleffe,
tout fceptre lâchement porté,
& tout laurier enfanglanté,
font vils aux yeux de la fageffe,
quand elle ofe élever fa voix,
c'eft pour ceux que le Ciel fit naître

puif-

puiſſans & juſtes à la fois:
A qui l'on permet d'être Rois,
parce qu'ils ſont dignes de l'être,
pour qui l'auguſte vérité
n'a point encor perdu ſes charmes,
qui, comme Toi, ſèche les larmes
de la plaintive humanité;
dont l'inquiète bienfaiſance
adoucit les ſecrets tourmens
de la courageuſe indigence:
des Muſes ranime les chants,
& va répandre l'abondance
dans l'azil obſcur des talens.

Combien il faut que l'on t'admire
& qu'on répète à l'Univers,
qu'une Souveraine reſpire,
dont les yeux ſont toujours ouverts
ſur l'infortune qui ſoupire;
qui prévient ſes timides vœux,
du bienfait tremble de l'inſtruire,
&, dans un tranſport généreux,
loin des bornes de ſon Empire,
cherche encor à faire des heureux.
Ainſi ce globe de lumière
qui, ſous un Ciel brillant & pur
pourſuivant ſa vaſte carrière,
roule des flots d'or & d'azur,
d'un ſeul point luit ſur tous les Mondes,
éclaire le noir Africain,
blanchit la perle au ſein des ondes,
& dans ſes cavernes profondes,
va meurir l'or du Mexicain.

Par tes foins il va donc renaître
ce Philofophe refpecté?
Et qui fut malheureux peut-être
pour trop aimer la vérité:
déformais vainqueur de l'envie
dans fon heureufe obfcurité,
il peut, fans redouter la vie,
aller à l'immortalité.
Homère, Virgile, Pyndare,
vous ne lui ferez point ravis:
une faveur fublime & rare
lui rend fes Dieux & fes amis;
fes vrais amis, les feuls fidelles
les feuls que l'on retrouve hélas!
au fein des difgraces cruelles;
les feuls qui ne foient point ingrats.
Dans le cours de fes doctes veilles,
de fes laborieufes nuits,
qui font éclore les merveilles
dont nous allons être enrichis;
d'un efprit actif & paifible
il pourfuivra fes longs travaux,
fans craindre le retour horrible
des foucis pires que les maux.
Il aura du plaifir encore
à voir, dans fon humble féjour,
peindre la clarté de l'aurore
& les premiers feux d'un beau jour.

Alors fi tu viens à paroître,
toi, fa Fille, objet de fes vœux,
des pleurs couleront de fes yeux

orgueil.

orgueilleux de t'avoir fait naître,
il oſera ſe croire heureux,
dans l'eſpoir que tu pourras l'être;
& te ſoulevant dans ſes bras,
bénira la main tutelaire,
qui par des ſecours délicats
tranquiliſe le cœur d'un Père.
Quel grand exemple pour les Rois!
Leur ſuprême magnificence
brille moins dans la récompenſe,
que dans l'équité de leur choix.

Pourſuis, Illuſtre Catherine:
tu ſens ces grandes vérités,
par qui ſont toujours cimentés
les Trônes que le Ciel deſtine
à de hautes proſpérités.
Pierre s'élève; la Ruſſie,
pour naître, attendoit ce Héros.
Sous les aîles de ſon génie,
il va féconder ce cahos;
en vain ſon ſang brûle & bouillonne,
il eſt toujours maître de ſoi;
il fait deſcendre de ſon Trône,
pour y remonter en grand Roi.
Il foule aux pieds ces vains fantômes,
qui pouvoient retarder ſes vœux,
Pierre a ſçu te créer des hommes
& tu ſauras les rendre heureux.

Borné par toi, par ſa puiſſance,
par toi, reſſerré dans ſes biens,

un corps oisif que tu retiens
dans une paisible indolence,
ne dévore plus la substance
des plus utiles Citoyens.
Déja dans une Cour polie
tout sert & prévient tes désirs,
ta voix excite l'industrie,
le goût anoblit tes plaisirs.
L'essain des Amours t'environne;
je les vois jouant près du trône,
à la palme auguste des arts
enlacer les fleurs les plus vives,
& rechauffés par tes regards,
ne point envier d'autres rives,
tu ne dois point le dédaigner
ce culte flatteur & sincère;
plus d'une femme à sçû règner;
bien peu de Reines ont sçû plaire.

Jouïs de ces faveurs des Cieux:
pour moi caché dans un nuage
permets que j'échappe à tes yeux.
Content, à l'abri de l'orage,
je ne demande rien aux Dieux;
si j'avois été malheureux,
tu n'aurois point eu mon hommage.

ACTION GE'NE'REUSE D'UN SOLDAT.

Lorsque le Fort de Cirdon en Brétagne fut pris, un Soldat Anglois fit une action de générosité qui méritoit bien son nom fut marqué dans l'Histoire. Il y avoit ordre sous peine de la vie, de

ne

ne faire quartier à aucun Efpagnol. Cet Anglois en fauva un, & fut déferé pour ce fujet au Maréchal d'Aumont; il avoua le fait, & ajoûta qu'il étoit prêt à fouffrir la mort pour qu'on accordât la vie à l'Efpagnol. Le Maréchal lui ayant demandé quel fi grand intérêt il prenoit à la confervation de cet homme? „ C'eft, dit-il, qu'en pareille ren„ contre il me fauva la vie à moi-même, & la „ reconnoiffance m'oblige de fauver la fienne au „ prix de la mienne ". Le Maréchal, charmé de cette réponfe, accorda la vie à l'un & à l'autre.

DES MENDIANS.

Nourrir les mendians, c'eft, dit-on, former des pépinières de voleurs, & tout au contraire, c'eft empêcher qu'ils ne le deviennent. Je conviens qu'il ne faut pas encourager les pauvres à fe faire mendians, mais quand une fois ils le font, il faut les nourrir, de peur qu'ils ne fe faffent voleurs. Rien n'engage tant à changer de profeffion, que de ne pouvoir vivre dans la fienne: or tous ceux qui ont une fois goûté de ce métier oifeux, prennent tellement le travail en averfion, qu'ils aiment mieux voler & fe faire pendre, que de reprendre l'ufage de leurs bras. Un liard eft bien-tôt demandé, & refufé, mais vingt liards auroient payé le foupé d'un pauvre, que vingt refus peuvent impatienter. Qui eft-ce qui voudroit jamais refufer une fi legère aumône, s'il fongeoit qu'elle peut fauver deux hommes l'un du crime & l'autre de la mort? J'ai lû quelque part que les mendians font une vermine qui s'attache aux riches. Il eft naturel que les Enfans s'attachent aux Pères. Mais ces Pères opulens & durs les méconnoiffent, & laiffent aux pauvres le foin de les nourrir.

VERS

VERS SUR LA TOLE'RANCE.

A la Religion fecrétement fidelle,
fois doux, compatiffant, fage, indulgent comme elle ;
& fans noyer autrui, fonge à gagner le port :
qui pardonne a raifon, & la colère a tort.
Dans nos jours paffagers de peines & de mifères,
enfans du même Dieu, vivons du moins en frères,
aidons-nous l'un & l'autre à porter nos fardeaux ;
nous marchons tous courbés fous le poids de nos maux ;
mille ennemis cruels affiègent notre vie,
toujours par nous maudite, & toujours fi chérie :
notre cœur égaré fans guide & fans appui,
eft brûlé de defirs, ou glacé par l'ennui.
Nul de nous n'a vécu fans connoître les larmes.
De la fociété les fecourables charmes
confolent nos douleurs au moins quelques inftans,
remède encore trop foible à des maux fi conftans.
Ah ! n'empoifonnons point la douceur qui nous refte.
Je crois voir des forçats dans un cachot funefte,
fe pouvant fecourir, l'un fur l'autre acharné,
combattre avec les fers dont ils font enchainés.

DE L'HUMANITE'.

Pourquoi dans ce nombre infini de goûts, inventé par la volupté & par la moleffe, ne s'en eft-on jamais fait un pour foulager les malheureux ? L'humanité ne vous fait-elle pas fentir le befoin de fe-

courir

courir vos semblables ? Les bons cœurs sentent l'obligation de faire du bien, plus qu'on ne sent les autres besoins de la vie. Marc-Aurèle remercioit les Dieux de ce qu'il avoit toujours fait du bien à ses amis, sans les avoir fait trop attendre. Le bonheur de la grandeur, c'est lorsque les autres trouvent leur fortune dans la nôtre. „ Je ne „ puis, disoit ce Prince, être touché d'un bon„ heur qui n'est que pour moi.

Le plaisir le plus délicat est de faire le plaisir d'autrui : mais pour cela il ne faut pas tant faire de cas des biens de la fortune. Les richesses n'ont jamais donné la vertu ; mais la vertu a souvent donné les richesses. Quel usage aussi la plûpart des Grands font-ils de leur gloire ? Ils la mettent toute en marques extérieures. Leur dignité s'appésantit & abaisse les autres : Cependant la véritable grandeur est humaine : elle se laisse approcher, elle descend même jusqu'à vous : ceux qui la possèdent sont à leur aise, & y mettent les autres. Leur élévation ne leur coûte aucune vertu, & la noblesse de leurs sentimens les y avoit comme préparés & accoutumés. Ils n'y sont point étrangers, & n'y font souffrir personne.

GE'NE'ROSITE' DU MARE'CHAL DE TURENNE.

Monsieur de Turenne étant en Allemagne avec son Armée, une Ville neutre qui apprit qu'elle alloit de son côté, eut peur qu'elle n'y laissât des marques de son passage. Elle députa vers lui, pour représenter que l'Armée ne pouvoit passer par là sans y causer une perte considérable : que s'il lui étoit possible de lui faire prendre une autre route, elle lui auroit une sensible obligation, & que pour la dédommager d'un jour ou deux de chemin

min qu'elle auroit à faire, la Ville le fupplioit de lui faire la grace d'accepter cent mille écus. „ Vo- „ tre Ville, leur dit Mr. de Turenne, me fait „ plaifir d'en ufer comme elle fait: mais je ne „ puis en confcience accepter les cent mille écus „ qu'elle m'offre, par la raifon que je n'ai jamais „ eu intention d'y paffer.

Un Gentilhomme dont la fortune ne répondoit pas à la naiffance, obligé d'aller à l'Armée par la fituation où il fe trouvoit, paffa un matin en re- vuë devant lui, fur un cheval qui ne valoit pas quatre piftoles. Mr. de Turenne l'ayant retenu à diner avec quelqu'autres, le prit en particulier, & lui dit: „ J'ai peur, Monfieur, de vous faire une „ prière incivile; mais je crois que vous avez as- „ fez de confidération pour moi, pour ne me pas „ refufer la grace dont j'ai befoin ". Le Gentil- homme lui ayant répondu avec beaucoup de fou- miffion, qu'il ne pouvoit rien lui ordonner, à quoi il ne fût prêt d'obéir. „ Je fuis vieux, reprit le „ Maréchal, & je me fens même un peu incom- „ modé: les chevaux trop vigoureux me fatiguent, „ & je vous en ai vû un, où je m'imagine que „ je ferois à mon aife. Si je ne craignois de vous „ ôter ce que vous aimez, je vous prierois de „ vouloir m'en accommoder. Plût au Ciel, Mon- „ feigneur, que j'euffe pû pénétrer votre penfée, „ reprit le Gentilhomme, je me ferois fait un „ honneur de vous l'offrir. Mais, ajoûta Mr. de „ Turenne, n'eft-ce point trop exiger de votre „ complaifance; & me promettez-vous que vous „ ne m'en voudrez point de mal "? Le Gentil- homme n'ayant répondu que par une profonde ré- vérence, fut prendre fon cheval, & le mena lui- même dans l'écurie de Mr. de Turenne, qui lui envoya un moment après un cheval d'Efpagne de cent Louis, & lui fit dire qu'il lui étoit fenfible- ment obligé. Quelle manière héroïque de donner!

ANEC-

ANECDOTE.

Le Roi Charles, étant fort jeune & faisant à pied des stations de Jubilé, trouva un pauvre sur son passage, à qui il jetta une Croix de diamans qu'il avoit devant lui, sans que personne ne s'en apperçût. Quand il fut à l'Eglise, ses Courtisans ayant pris garde qu'il n'avoit plus sa Croix, dirent qu'on avoit volé le Roi. Le pauvre qui s'étoit douté du bruit que cette action feroit, ayant suivi, dit à l'instant: „ Voilà la Croix du Roi; mais „ je ne l'ai point volée: c'est S. M. à qui j'ai de„ mandé l'aumône, qui me l'a donnée ". On demanda au Roi s'il étoit vrai. „ Oui, répondit-il, „ je n'avois point d'argent à donner à ce pauvre „ homme; & sa misère m'a fait pitié ". On ne jugea pas à propos de laisser au pauvre cette Croix, qui étoit des pierreries de la Couronne: mais il fut délibéré dans le Conseil, que de quelque manière qu'un Roi fit des dons, ils devoient être sacrés: desorte que la Croix ayant été estimée douze mille écus, on donna douze mille écus au pauvre. Quoique l'action du Roi soit belle, & qu'elle marque un Prince bienfaisant, la grandeur des sentimens de son Conseil mérite de plus dignes louanges: & l'on voit peu d'histoires, où les Ministres des Rois ayent rien fait de plus glorieux.

APOLOGUE.

Le Calife Hussin, Fils du grand Ali, étoit à table; un de ses Esclaves laissa tomber un plat de ris bouillant sur sa tête: Hussin jette sur cet Esclave un regard sévère; celui-ci tout tremblant, se prosterne devant lui, & dit ces paroles tirées du sublime Alcoran:

Le Paradis est fait pour ceux qui retiennent & domptent leur colère.

Hussin

Huſſin froidement.

Je ne ſuis point en colère.

L'Eſclave continue le verſet.

Et qui pardonnent à ceux qui les ont offenſés.

Huſſin, ſans le regarder.

Je te pardonne.

L'Eſclave continuant toujours le verſet.

Et Dieu chérit par deſſus tout, ceux qui font le bien pour le mal.

Huſſin lui tend la main avec bonté.

Eh bien, lève-toi : je te donne la liberté & quatre cens drachmes d'argent.

A ces mots l'Eſclave rendit mille actions de graces à ce vertueux Calife. „ O mon Prince, s'écria-t'il, vous imitez l'arbre chargé de feuilles „ & de fruits ; il prête ſon ombre, il donne ſon „ fruit à celui-là même dont le bras audacieux „ lance des pierres contre lui.

APOLOGUE.

Ainſi parla le jeune Souverain de la Montagne Aſtraïne, pleurant ſur les corps ſanglans des ſiens, que le fer de l'ennemi venoit de moiſſonner. „ Qu'il eſt dur, qu'il eſt horrible pour un „ Prince né ſenſible & généreux, d'avoir à ſe re- „ procher le malheur des peuples ! Ange de la „ mort, ou ceſſe de ravager mes Etats, ou tour- „ ne contre ma tête ton glaive exterminateur ! O „ Montagne

„ Montagne Aſtraïne, tu vis la gloire de mes Ancêtres : tu vis la félicité de leurs nombreux Sujets : voi nos déſaſtres, voi ma honte. Champs „ déſerts, champs incultes, nous n'avons plus de „ ſecours à eſpérer de votre ſein aride : vous qui „ faiſiez vivre mes peuples, vous allez devenir „ leur tombeau ; ô terre déchire tes flancs ſous „ mes pas : englouti-moi : épargne-moi l'horreur „ de voir la famine dévorer ceux des miens que „ n'ont pas frappé le fer & la foudre.

Comme il parloit encore, une mine d'or venoit d'être découverte dans la Montagne ; on lui en porte la nouvelle : il y vole ſur les aîles de la joie. Ce jeune Prince étoit à peine arrivé, que, du haut de la cime, une voix éclatante fit entendre ces mots, qui rétentiſſoient au loin : „ Tu plaignois „ ton peuple ſans le ſecourir ; ton cœur étoit dans „ la triſteſſe, mais ton eſprit étoit dans l'oiſiveté ; „ & tes gémiſſemens frappoient les airs d'un vain „ bruit. Des mains laborieuſes ont fouillé dans „ mon ſein, & mon ſein leur a prodigué tous „ ſes tréſors ". Homme fouille ainſi dans ton cœur. Roi fouille dans le cœur de tes Sujets. Tu en tireras des tréſors plus prétieux pour toi, que toutes les mines cachées dans les entrailles de la terre.

DE LA LIBE'RALITE'.

Un homme de qualité ne peut être aimable ſans la libéralité. L'avare a droit de déplaire. Il y a en lui un obſtacle à toutes les vertus : il n'a ni juſtice, ni humanité. Dès qu'on s'abandonne à l'avarice, on renonce à la gloire : on a dit qu'il y avoit d'illuſtres ſcélérats, mais qu'il n'y avoit pas d'illuſtres avares.

Le plaiſir le plus touchant, pour les honnêtes gens, c'eſt de faire le bien, & de ſoulager les miſérables.

Quelle différence d'avoir un peu plus d'argent, ou de le savoir perdre pour faire plaisir, & de le changer contre la réputation de bonté & de générosité ! C'est un sacrifice que vous faites à votre gloire. Prenez le fond de libéralité sur vous-même : c'est un excellent ménage, qui va à vous élever, & à faire dire du bien de vous.

Il ne faut pas s'imaginer que ce n'est que dans les grandes fortunes qu'on peut faire du bien ; tout le monde le peut dans son état, avec de l'attention sur soi & sur les autres : ayez ce sentiment dans le cœur ; vous trouverez de quoi la satisfaire : les occasions naissent sous vos yeux, & il n'y a que trop de malheureux qui vous solicitent.

La libéralité se caractérise par la manière de donner. Le libéral double le mérite du présent par le sentiment : l'avare le gâte par le regret. La libéralité n'a jamais ruïné personne. Ce n'est pas l'avarice qui élève les maisons : elles se soutiennent par la justice, par la modération, & par la bonne foi. La libéralité est un des devoirs d'une grande naissance. Quand vous faites du bien, vous ne faites que payer une dette ; mais il faut que la prudence vous règle. Les principes de la prodigalité ne sont pas honteux ; mais les suites en sont dangereuses.

DE L'HUMANITÉ.

Sachez que les premières Loix auxquelles vous devez obéir sont celles de l'humanité ; songez que vous êtes homme & que vous commandez à des hommes. Le Fils de Marc-Aurèle ayant perdu son Précepteur, les Courtisans trouvoient mauvais qu'il le pleurât. Marc-Aurèle leur dit : „ Souffrez „ que mon Fils soit homme, avant que d'être Em„ pereur.

Oubliez

Oubliez toujours ce que vous êtes, dès que l'humanité vous le demande: mais ne l'oubliez jamais, quand la vraye gloire veut que vous vous en souveniez. Enfin si vous avez de l'autorité, que ce soit uniquement pour le bonheur des autres. Approchez-les de vous, si vous êtes grand, au lieu de les abaisser: ne leur faites jamais sentir leur infériorité, & vivez avec eux comme vous voulez que vos supérieurs vivent avec vous.

L'humanité souffre de l'extrême différence que la fortune a mise d'un homme à un autre. C'est le mérite qui doit vous séparer du peuple, & non la dignité ni l'orgueil. Ne regardez les avantages de la naissance & des rangs que comme des biens que la fortune vous prête, & non comme des distinctions à votre être, & qui fassent partie de vous-même. Si votre état vous élève au dessus du peuple, songez combien vous tenez au commun des hommes par vos foiblesses, qui vous mêlent avec eux; que la Justice arrête les mouvemens de votre orgueil, qui vous en sépare.

DE LA FAUSSE GE'NE'ROSITE'.

C'est faire trop d'honneur à la générosité de certaines gens que de l'appeller véritable; on cherche l'éclat dans les services que l'on rend à ses amis. Tel en leur offrant sa vie ambitionne plus de paroître obligeant que d'obliger de bonne foi. Quand on est prêt d'obliger on sonne la trompette, on veut des témoins de son action. Mopse en plein jour a tiré l'épée pour Alcidor, si Alcidor fût tombé la nuit entre les mains des voleurs, peut-être Mopse auroit-il souffert qu'on eût maltraité son ami, car personne n'auroit vû alors qu'il avoit du courage.

DE LA BIENFAISANCE.

Il eſt pour les Rois un moyen de plus de triompher de la mort; c'eſt de mériter la gloire de vivre à jamais dans le cœur des peuples. Cette glorieuſe immortalité ne peut être que le prix de la bienfaiſance, de cette vertu qui ne cherche qu'à faire des heureux, & qui fait le malheur du Souverain, lorſqu'arrêté par de fauſſes conjonctures, il ne peut aſſez hâter la félicité publique.

HUMANITE' DES SOUVERAINS.

Jéſus eſt annoncé dans les Ecritures comme un Roi plein de douceur & d'humanité. Modèle admirable pour tous les Souverains, dont le Royaume n'étant qu'une émanation du Royaume de J. C., doit avoir les mêmes caractères. L'humanité des Souverains renferme trois vertus principales; la clémence, l'amour de la paix & la bienfaiſance.

La clémence n'eſt une vertu que lorſqu'elle ſe trouve dans un Prince d'ailleurs ferme, abſolu, & qui ſait, quand il eſt néceſſaire, s'armer d'une juſte ſévérité. Tout eſt foible, tout chancelle ſous un Chef timide & chancelant, ou pour mieux dire, les parties, les cabales, d'eſprit d'indépendance, de trahiſon & de révolte, tout prend des forces à meſure qu'elles manquent au Souverain. Une bonté déplacée ne fait que des ingrats & des rébelles. Un grand Roi ſait quels ſont les tems de pardonner & les tems de punir.

MAXIME.

C'eſt une folie bien commune, & dont perſonne ne guérit, de croire qu'on ſoit aimé ſi l'on n'aime; les Grands ont beau faire des faveurs, s'ils ne

ne donnent leurs cœurs avec elles; on ne reçoit les présens que pour les oublier.

JUSTICE.

Astiage, en Xénophon, demande à Cyrus compte de sa dernière leçon: „ C'est, dit-il, qu'en „ notre école un grand garçon ayant une petite „ saye, la donna à un de ses compagnons de plus „ petite taille, & lui ôta sa saye qui étoit plus „ grande. Notre Précepteur m'ayant fait juge de „ ce différend, je jugeai qu'il falloit laisser les „ choses en cet état, & que l'un & l'autre sem- „ bloit être mieux accommodé à ce point. Sur „ quoi il me remontra que j'avois mal fait; car „ je m'étois arrêté à considérer la bienséance; & „ il falloit premièrement avoir pourvû à la justi- „ ce, qui vouloit que nul ne fût forcé en ce qui „ lui appartenoit: & dit qu'il en fût puni.

BELLE RE'PONSE D'UN ROI DE LACE'DE'MONE.

Ce fut une réponse très-sage que celle d'un Roi de Lacédémone, à ceux qui louoient en sa présence l'extrême bonté de son Collègue Charilaus. „ Eh comment seroit-il bon, leur dit-il, s'il „ ne sait pas être terrible aux méchans?

DE LA BIENFAISANCE.

Les premiers besoins, ou du moins les plus sensibles, sont ceux d'un cœur bienfaisant, & tant que quelqu'un manque du nécessaire, quel honnête-homme a du superflu?

Les bienfaits enrichissent toujours les mains dont ils sortent, & Dieu remplit de ses trésors le cœur qui les anime.

Comme les bienfaits portent avec eux leurs récompenses, ils ne sauroient faire des ingrats; que si l'on en trouve souvent, ils ne le sont qu'à eux-mêmes plutôt qu'aux autres.

Le bienfait différé perd une partie de son prix.

La confusion où les ingrats se trouvent, sert de satisfaction à ceux qui les ont obligés.

Il est plus difficile de rendre un bienfait que de le donner, la revanche doit surpasser la faveur qu'on nous a faite.

On n'estime les bienfaits que par la grace qui les accompagne; la valeur des présens n'en fait pas seule le prix, c'est la manière de les donner.

Pour donner un bienfait dans le tems, il faut qu'il prévienne le besoin. Un plaisir fait promptement augmente son prix de moitié.

Le plaisir de bienfaire est la félicité des belles ames. Les grandes ames ne peuvent trouver leur repos que dans l'action continuelle de faire du bien.

Si nos bienfaits étoient continuels, notre félicité n'auroit point d'intervale, tout le bonheur de la vie ne consiste qu'à faire du bien.

L'hospitalité est la vertu d'une grande ame qui tient à l'Univers par les liens de l'humanité.

Il y a une dureté de complexion; il y en a une autre de complexion & d'état. L'on tire de celle-ci comme de la première de quoi s'endurcir sur la misère des autres, dirai-je même, de quoi ne pas plaindre les malheurs de sa famille. Un bon financier ne pleure ni ses amis, ni sa femme, ni ses enfans.

Il faut que le Bienfaiteur paroisse insensible au prix de ses faveurs & les confère de manière, que le devoir de la reconnoissance semble aussi foible qu'il est possible. Il faut surprendre l'amour par des stratagêmes, & non à force ouverte; que le cœur nous accorde ou refuse librement les affections, car la contrainte peut à la vérité inspirer plus de reconnoissance;

fance ; mais elle produira certainement le dégoût. Il eft impoffible d'infpirer en même tems la gratitude & l'amour. En nous efforçant d'étendre ces fentimens, nous les diminuerons ; l'ame fait banqueroute par le trop grand farde u de fes dettes.

Il ne faut jamais faire du bien par le motif de récompenfe qu'on s'en promet, cet objet mercenaire en diminuë le prix.

VERS AU SOMMEIL.

Sommeil confolateur, recours des miférables,
ferme les yeux laffés de l'afpect des coupables.
Que dis-je ? Vains fouhaits ! Tes volages faveurs
flattent bien rarement des yeux trempés de pleurs.

Au matin de nos ans quand la fimple innocence
pour aimer les mortels leur prête fes vertus,
Sommeil, loin d'implorer ton utile indolence,
je pleurois tes momens que je croyois perdus.
D'un beau jour contemplant l'aurore fans nuages,
j'ignorois que le foir feroit chargé d'orages.
Connoiffant d'un bienfait le pl. ifir délicat,
je n'aurois jamais crû qu'il fût un cœur ingrat :
croyant tous les humains les fils d'un même Père ;
jeune encor, dans chacun je croyois voir un Frère,
amant de la nature & de l'humanité,
je penfois que ces dons, ces brillans avantages,
que verfe à pleine main fa fuprême bonté,
étoient pour fes enfans de communs héritages ;
qu'à l'Orphelin errant je devois un abri,
à l'aveugle mes yeux, au foible mon appui,
au timide indigent les moiffons de mes plaines ;

 au

A la foible lueur de ta clarté mourante,
ô Nuit! à mes regards quel objet se présente?
Que vois-je! O ma Zelie, oui, ma Zelie, c'est toi,
Ariste, mon ami, dans ces lieux t'accompagne?
Ariste? O mon ami, toi ma chère compagne?
Quoi! Je me plains du sort, & vous m'aimez tous
deux?
Ah! laisse-moi, Sommeil, veiller encor un peu.

NOBLE AUDACE D'UN DERVIS.

Du tems que Thamas-Kouli-Kam exerçoit ses barbaries dans l'Indoustan, un Dervis, dans la vuë d'être immolé ou d'arrêter le cours des inhumanites exercées par ce Tyran, eut le courage de lui présenter un Placet conçu en ces termes; „ Si tu es un „ Prophète conduis-nous dans la voie du salut. Si „ tu es un Roi, rens les Peuples heureux.

DE L'HUMANITE'.

Se réjouir de la ruine de ses ennemis c'est un foible enté sur la nature humaine, qu'on doit voir avec indulgence: la vraye manière d'expier ce plaisir barbare, est d'échanger nos triomphes en actes de Bienfaisance & d'Humanité, & de témoigner notre joie en essuyant les larmes des vaincus.

CONTE.

Le Philosophe Memius surpris dans le cours de ses voyages par une nuit obscure & par l'orage, au milieu des déserts apperçut la cellule d'un Solitaire. „ Entrez, lui dit le Solitaire d'un ton „ aigre, les hommes ne méritent pas qu'on les „ oblige; mais ce seroit imiter leur ingratitude,

„ de les traiter comme ils le méritent : appro-
„ chez ; les exemples du vice peuvent quelquefois
„ nous affermir dans les vertus ". Memius voulut
favoir pourquoi cet homme qui paroiffoit fi
fage, fuyoit le genre humain : „ Ne citez pas le
„ nom d'homme, reprit le Solitaire, laiffez-moi vi-
„ vre ici, féparé du monde lâche & ingrat : je
„ ne trouverai pas des flatteurs parmi les bêtes
„ de ces forêts ; le Lion eft un ennemi généreux,
„ & le Chien eft un ami fidèle ; mais l'homme,
„ cet Etre pétri de baffeffe, eft capable d'em-
„ poifonner la coupe, & de fourire en la préfen-
„ tant. Vous avez donc bien à vous en plaindre,
„ repliqua le Philofophe ? Oui, j'ai épuifé pour
„ lui toute ma fortune, & cependant cette cou-
„ pe, ce bâton & ces racines, forment toute ma
„ récompenfe. Avez-vous cédé votre fortune, ou
„ n'avez-vous fait que la prêter ? Je l'ai donnée,
„ fans doute, car quel ferbit le mérite de prêter
„ de l'argent ? Mais ceux que vous avez obligés,
„ ont-ils reconnu le prix de ce fervice ? Oh !
„ mille fois ; ils m'accabloient fans ceffe de pro-
„ teftations de reconnoiffance & de nouvelles de-
„ mandes. Par conféquent fi vous n'avez pas prê-
„ té votre fortune, dans le deffein qu'on vous la
„ reftituât, il eft injufte de les accufer d'ingrati-
„ tude. Ils s'avouoient vos redevables ; vous n'en
„ attendiez pas davantage, & certainement ils
„ payoient chacun de vos fervices, lorfqu'ils vous
„ répétoient fouvent les témoignages de leur gra-
„ titude.

APOLOGUE.

Malheur à vous, Grands de la terre, fi vous ne fentez pas tout le prix d'un Favori qui ofe vous dire la vérité.

Le

Le Calife Naſſer, faiſant jetter de l'or dans une citerne, s'écria: „ Faſſe le Ciel que je vive aſſez „ pour la remplir "! A ces mots ſon Favori frémit d'indignation, & veut s'éloigner. Le Calife l'arrête; „ Où vas-tu, lui dit-il. Pardonnez-moi, lui „ dit le Favori, je me ſuis reſſouvenu d'avoir ac„ compagné votre Ayeul en ce même lieu; la „ citerne étoit pleine; en la voyant, il ſoupira, „ des larmes coulèrent de ſes yeux, & il dit: O „ Dieu de Mahomet, fais-moi vivre aſſez pour „ employer ces richeſſes à rendre mes Sujets heu„ reux.

DE LA PITIE.

La pitié eſt une diſpoſition convenable à des Etres auſſi foibles, & ſujets à autant de maux que nous le ſommes; vertu d'autant plus univerſelle, & d'autant plus utile à l'homme, qu'elle précède en lui l'uſage de toute réflexion; & ſi naturelle, que les bêtes mêmes en donnent quelquefois des ſignes ſenſibles. Sans parler de la tendreſſe des mères pour leurs petits & des périls qu'elles bravent pour les en garantir, on obſerve tous les jours la répugnance qu'ont les chevaux à fouler aux pieds un corps vivant: un animal ne paſſe pas ſans inquiétude auprès d'un animal mort de ſon eſpèce, & il y en a même qui leur donnent une ſorte de ſépulture: & les triſtes mugiſſemens du bétail entrant dans une boucherie, annoncent l'impreſſion qu'il reçoit de l'horrible ſpectacle qui le frappe. On voit avec plaiſir l'Auteur de la Fable des Abeilles, forcé de reconnoître l'homme pour un Etre compatiſſant & ſenſible, ſortir, dans l'exemple qu'il en donne, de ſon ſtile froid & ſubtil, pour nous offrir la pathétique image d'un homme enfermé, qui apperçoit au dehors une bête féroce, arrachant un enfant du ſein

 de

de sa mère, brisant sous sa dent meurtrière ses foibles membres, & déchirant de ses ongles les entrailles palpitantes de cet enfant. Quelle affreuse palpitation n'éprouve point ce témoin d'un événement auquel il ne prend aucun intérêt personnel? Quelle angoisse ne souffre-t'il pas à cette vüe, de ne pouvoir porter aucun secours à la mère évanouïe, ni à l'enfant expirant?

DIFFERENCE ENTRE L'AMOUR-PROPRE ET L'AMOUR DE SOI-MEME.

Il ne faut pas confondre l'amour-propre & l'amour de soi-même; deux passions très-différentes par leur nature & par leurs effets. L'amour de soi-même est un sentiment naturel, qui porte tout animal à veiller à sa propre conservation; & qui, dirigé par l'homme & par la raison, & modifié par la pitié, produit l'humanité. L'amour-propre n'est qu'un sentiment rélatif, factice & né dans la société, qui porte chaque individu à faire plus de cas de soi que de tout autre, qui inspire aux hommes tous les maux qu'ils se font mutuellement, & qui est la véritable source du malheur.

BIENFAISANCE DE HENRI IV.

Henri revenant de suivre le Duc de Parme, lorsqu'il reprit la route des Païs-Bas, fit appeller Chiverni qui avoit été Chancelier de Henri III. & lui rendit les Sceaux en présence des Princes & des principaux Officiers de l'Armée: „ Voilà, „ Mr. le Chancelier, lui dit-il, deux pistolets, „ desquels je désire que vous me serviez, & lesquels je sais que vous pouvez fort bien manier: „ vous m'avez avec eux bien fait de mal autrefois; mais je vous le pardonne, car c'étoit par le „ comman-

„ commandement & pour le service du feu Roi, „ mon Frère; servez moi de même, & je vous „ aimerai autant & mieux que lui, & croirai votre conseil, car il s'est trouvé mal de n'avoir pas „ voulu le suivre ". Alors Mr. de Chiverni ayant baisé les mains du Roi, ce Prince lui dit encore: „ Aimez moi, je vous prie, comme je vous aime, „ & croyez que je veux que nous vivions, comme si vous étiez mon Père & mon Tuteur.

AUTRE.

Quelque tems avant sa mort il disoit au Marquis de Rosny son Ministre: „ Si Dieu me fait la grace de vivre encore dix-huit mois ou deux „ ans, je veux qu'il n'y ait pas un Païsan dans „ mon Royaume qui ne mette le Dimanche une „ poule dans son pot ". Quelle bonté! Jamais Roi a-t'il mieux mérité d'être appellé le Père de son Peuple.

SUR L'INJUSTICE DES GRANDS.

Je renonce au futil appui
des Grands qu'on adore aujourd'hui,
leur pompe indigne de mes vœux
n'est qu'un simulacre frivole,
& les solides biens ne dépendent pas d'eux.
Rendez aux Grands services pour services,
vous n'obligez que des ingrats:
car telles sont leurs injustices
qu'ils sont beaucoup pour vous, s'ils ne vous
nuisent pas.

APOLOGUE.

O vous qui fiers du néant de vos grandeurs, comptez pour rien les qualités de l'ame, écoutez un des plus grands Princes de la terre. Il adresse ces paroles à son Fils:

„ Sais tu qui tu viens d'outrager? Un bienfai-
„ teur qui prenoit soin de former ton cœur &
„ ton esprit, un second Père qui donnoit la vie
„ à ton ame. Tu oses lui parler comme s'il étoit
„ ton esclave.

„ Qui peut armer ton front de tant d'audace?
„ Qui peut avoir mis dans ton sein ces sentimens
„ d'orgueil & d'ingratitude?

„ Tu connois la supériorité du génie de Klan-
„ zy sur le tien, & tu le dédaignes? Quel est
„ donc le roseau sur lequel s'appuye ta vanité?
„ Est-ce ton rang? est-ce le hazard de ta nais-
„ sance?

„ Prens la balance de l'équité, pèse d'un côté
„ tous tes titres, toutes tes grandeurs; de l'autre,
„ les vertus, les talens de Klanzy; ose dire après
„ qui l'emporte de la matière ou de l'esprit, de
„ l'ame, ou du corps.

„ Choisis de marcher sur les traces du célèbre
„ Escander, ou de prendre pour modèle l'infame
„ Néron: choisis d'être un Héros, ou un Tyran,
„ un grand homme, ou un monstre.

„ Néron commença par dédaigner son maître;
„ il finit par lui donner la mort. Escander com-
„ bla le sien de bienfaits, & quand il fut con-
„ traint de le quiter, ce fut ainsi qu'il lui parla:
„ Celui à qui je dois l'être, m'a fait descendre
„ du Ciel en terre: vous, à qui je dois la facul-
„ té de penser, vous m'avez fait remonter de la
„ terre au Ciel.

EXEMPLE

EXEMPLE DE CHARITE'.

En 1662. il y eut une longue & cruelle famine à Paris. Un soir des grands jours d'Eté, que Mr. de Salo, Conseiller au Parlement venoit de se promener, suivi seulement d'un Laquais, un homme l'aborda, lui présenta un pistolet, & lui demanda la bourse, mais en tremblant & en homme qui n'étoit pas expert dans le métier qu'il faisoit. „ Vous vous adressez mal, lui dit Mr. de „ Salo, & je ne vous ferai guère riche: je n'ai „ que trois pistoles que je vous donne fort volon„ tiers ". Il les prit, & s'en alla sans lui rien demander davantage. „ Suis adroitement cet hom„ me-là, dit Mr. de Salo à son Laquais, observe „ le mieux qu'il te sera possible où il se retirera ". Il fit ce que son Maître lui commanda, & le vit entrer chez un Boulanger, où il acheta un pain de 7. à 8. livres. A dix ou 12. maisons de là, il entra dans une allée, monta à un quatrième étage, & en arrivant chez lui, il jetta son pain au milieu de la chambre, & dit en pleurant à sa femme & à ses enfans: „ Voilà un pain qui me coûte „ cher, rassasiez-vous en, & ne me tourmentez „ plus comme vous faites, un de ces jours je se„ rai pendu, & vous en serez la cause ". Quand le Laquais sçut tout ce qu'il en vouloit savoir, il en fut rendre un compte fidèle à son Maître. Le lendemain dès cinq heures du matin, Mr. de Salo fut où son Laquais le conduisit, il monta chez l'homme qu'il cherchoit & heurte à la porte. Le malheureux la lui ouvrit lui-même, & le reconnut d'abord pour celui qu'il avoit volé le soir précédent. Il se jetta à ses pieds, & le supplia de ne pas le perdre: „ Ne faites point de bruit, lui dit „ Mr. de Salo, je ne viens point ici dans ce des„ sein-là. Vous faites un méchant métier, & pour „ peu que vous le fassiez encore, vous vous per-

 „ drez:

„ drez : je sais que vous êtes Cordonnier : tenez, „ voilà 30. pistoles que je vous donne : achetez „ du cuir, travaillez à gagner la vie à vos enfans „ & ne leur prêtez pas le mauvais exemple que „ vous avez suivi ". Qu'il y a de beautés dans toutes les circonstances d'une charité si généreusement faite !

EXEMPLE DE JUSTICE.

Zaleucus Roi des Locriens, homme juste & d'une vertu austère, fit plusieurs belles Loix, & une entre autres, par laquelle tout homme qui seroit surpris en adultère auroit les deux yeux arrachés. Le premier qu'on y surprit fut son Fils unique, jeune Prince qui avoit beaucoup de vertus, mais qui étant homme, n'étoit pas tout-à-fait exempt de vices. Le peuple dont il étoit extrêmement aimé, fit tout ce qu'il put pour persuader que le Fils du Législateur ne devoit pas être sujet à la rigueur de la Loi; mais le Père soutint au contraire qu'il étoit obligé de l'observer plus inviolablement qu'un autre; & malgré tout ce qu'on put lui alléguer, il fit arracher un œil à son Fils, & s'en arracha un des siens, pour ôter à ses Sujets tout espoir d'impunité, s'ils osoient commettre le même crime. Après cet exemple de sévérité il auroit falu être bien hardi pour enfreindre une Loi qui avoit tant coûté à celui qui l'avoit faite.

BEAU MOT DE HENRI IV.

Un Ambassadeur Turc qui vint en France sous le règne de Henri IV. dit que l'Empereur son Maître avoit toujours une Armée de quatre-cens mille hommes, & s'étonna qu'un si grand Roi en eût une si petite. „ Où règne la Justice, lui ré„ pondit ce Monarque, la force n'est guère né„ cessaire.

BELLE

BELLE ACTION DE TENDRESSE MATERNELLE.

Que de belles actions sont ensevelies dans l'oubli, qui auroient beaucoup d'éclat si elles étoient faites par des personnes plus considérables? Dans les Isles où l'on fait trafic d'Esclaves, un coquin de Maure vendit sa femme qui étoit accouchée de deux enfans depuis un mois; & des gens, que je ne trouve guère moins coquins que lui, eurent la cruauté de l'acheter. Elle fut d'abord mise à fond de calc avec d'autres Esclaves: mais comme le jour étoit fort beau, à peine le vaisseau fut-il une lieuë en mer qu'on les fit tous venir sur le tillac. Cette pauvre mère touchée de compassion pour deux enfans qui n'avoient de norriture que ses mamelles, n'y fut pas plutôt, qu'elle se jetta courageusement dans la mer, pour tâcher d'aller à la nage leur donner le secours qu'ils avoient coutume de recevoir. On tira vingt coups sur elle, mais soit qu'on ne voulût que lui faire peur pour l'obliger de revenir, soit que le Ciel favorisât une action si louable, elle ne fut point blessée, & eut assez de force pour arriver où sa tendresse la conduisit. Quelle femme de celles qu'on a mises au rang des Illustres a rien fait de plus beau, que ce que fit cette pauvre Mère, & quel bruit auroit fait cette action si c'étoit quelque Princesse qui l'eût faite?

❀ ❀ ❀

LETTRE

LETTRE DE MR. DE VOLTAIRE AU ROI DE DANEMARCK,

à l'occasion d'un présent que S. M. fit le 4. Février 1766. à l'infortunée Famille de Calas.

SIRE!

La Lettre dont V. M. m'a honoré, m'a fait répandre des larmes de tendresse & de joie. V. M. donne de bonne heure de grands exemples. Ses bienfaits pénètrent dans des païs presqu'ignorés du reste du monde. Elle se fait des sujets de tous ceux qui entendent parler de sa générosité bienfaisante. C'est dans le Nord qu'il faudra voyager pour apprendre à penser & à sentir. Si ma caducité & mes maladies me permettoient de suivre les mouvemens de mon cœur, je viendrois me jetter aux pieds de Votre Majesté. Du tems que j'avois de l'imagination, Sire, je n'aurois fait que trop de Vers pour répondre à votre charmante prose. Pardonnez aux efforts mourans d'un homme qui ne peut plus exprimer l'étendue des sentimens que vos bontés font naître en lui. Je souhaite à V. M. autant de bonheur qu'Elle aura de véritable gloire.

Pourquoi, Généreux Prince, ame tendre & sublime,
pourquoi vas-tu chercher dans nos lointains climats
des cœurs infortunés que l'injustice opprime?
C'est qu'on n'en peut trouver au sein de tes Etats.
Tes vertus ont franchi par ce bienfait auguste
les bornes des païs gouvernés de tes mains:
& par-tout où le Ciel a placé des humains,

tu

tu veux qu'on soit heureux, tu veux que l'on soit juste.
Hélas! Assez de Rois que l'Histoire a fait grands,
chez leurs tristes voisins ont, porté les alarmes,
tes bienfaits vont plus loin que n'ont été leurs armes,
ceux qui font des heureux, sont les vrais Conquérans.

PENSÉE DE LA BRUYERE.

Ne nous emportons point contre les hommes, en voyant leur dureté, leur ingratitude, leur injustice, leur fierté, l'amour d'eux-mêmes, & l'oubli des autres; ils sont faits ainsi, c'est leur nature: c'est ne pouvoir supporter que la pierre tombe, ou que le feu s'éléve.

DE L'INGRATITUDE.

Nous nous plaignons de l'ingratitude des autres lors même qu'ils pourroient nous reprocher la nôtre. J'entend Antiste qui se désespére d'avoir obligé un ingrat; si l'on faisoit parler tous ceux envers qui lui-même l'a été, pourroit-on distinguer sa voix.

ACTEMED-ULL-DOWLA.

Actemed-ull-Dowla étoit Vizir & Beau-pére de l'Empereur du Grand Mogol, ses talens & ses vertus l'avoient rendu l'Idole du Peuple. Elevé dans l'école de l'adversité, qui a formé tant de grands hommes, dans tous les genres, il avoit appris à maitriser ses passions, à prêter aux sages préceptes de la raison une oreille attentive & docile, & à jetter un regard compatissant sur la misère & les souffrances

ces des infortunés. Parvenu par son propre mérite, du sein de l'esclavage & de l'indigence, au plus haut degré d'autorité & d'opulence, il n'étoit point d'état dont il ne connut parfaitement tous les devoirs: une immense lecture, de profondes réflexions, & sur-tout un génie observateur, à qui rien n'échappoit, avoient découvert à ses yeux jusqu'aux plus secrets ressorts du monde moral & politique. Econome en tout, excepté dans les actes de bienfaisance qu'il prodiguoit, pour ainsi dire, avec une générosité dont on ne trouve guère d'exemples dans l'Histoire; s'il désiroit des richesses, ce n'étoit que pour les consacrer au soulagement des indigens. Son cœur libre de ces craintes terribles qui obsèdent quelquefois ceux-mêmes qui se dévouent au bonheur public. Actemed-ull-Dowla confioit à la sagesse de son administration la conservation de l'autorité souveraine, & ne vouloit pour soutenir l'auguste dignité de son rang, d'autres amis, ni d'autres défenseurs, que ceux de la vertu & du bien public. Personne ne connut mieux que lui ce juste tempérament entre une extrême sévérité & une extrême indulgence, qu'on peut regarder comme le chef-d'œuvre de la Législation, & le funeste écueil de tous les Législateurs. Le peuple ne voyoit en lui qu'un Père tendre & équitable; jamais l'Empire ne fut plus florissant que pendant son Ministère: en un mot, Actemed-ull-Dowla fit, pour le bonheur de la Nation, tout ce que le nature du Gouvernement despotique lui permit de faire.

DE LA BONTÉ.

Nous croyons nous élever en abaissant nos semblables: c'est ce qui nous rend médisans & envieux: la bonté rend bien plus que la malignité. Faire du bien quand on le peut, en dire de tout le monde, ne juger jamais à la rigueur; ces actes de

bonté & de générosité souvent répétés vous acquièrent enfin une grande & belle réputation. Tout le monde est intéressé à vous louer, à diminuer vos défauts, & à augmenter vos bonnes qualités.

DES LOIX PE'NALES.

Les Nations dont les mœurs sont les plus douces, ont toujours été outrées dans leurs Loix pénales. L'horreur que leur inspire le crime, leur a inspiré des moyens sanglans pour les prévenir. On a cru intimider le coupable, & rectifier ses penchans par l'atrocité des supplices. Ministres des Loix, votre prévoyance outrage l'humanité que vous voulez venger! Arbitres sacrés des hommes, soyez leurs protecteurs, & non pas leurs bourreaux. La Loi n'a droit de punir que le crime commis; elle ne doit point voir celui qu'on doit commettre. Quel est l'Homme que la Nature a dévoué pour servir d'exemple à ceux qui lui survivent?

MAXIME.

Il vaut mieux s'exposer à l'ingratitude que de manquer aux misérables.

DE LA FAUSSE GE'NE'ROSITE'.

On s'attend que l'important service qu'on va rendre à son ami, sera public, avec quelle chaleur ne s'y prête-t'on pas? Il faut être doué d'un grand désintéressement pour résister à cette tentation. Les plus désintéressés ne sauroient gagner sur eux d'épargner à quiconque a besoin d'eux, la confusion de recevoir leur libéralité.

EXTRAIT

EXTRAIT D'UNE EPITRE AUX GRANDS.

. . . . . .

Grands du Siècle, écoutez, fiers de vos avantages,
prétendez-vous par eux asservir nos hommages?
Pour vivre indépendans croyez-vous être nés?
La Naissance a des droits, mais ces droits sont bornés;
que l'équité les règle, on s'empresse à s'y rendre,
on se plait à vous voir, on aime à vous entendre;
on applaudit aux traits qui vous font respecter;
mais notre hommage est libre, il le faut mériter.
Nous avons tous le droit d'éclairer vos foiblesses:
Vos vices font nos maux, vos vertus nos richesses:
vous en devez un compte à la Patrie, au Roi,
au moindre Citoyen qui le demande, à moi.
Pourquoi Dieu vous mit-il plus près du Diadême?
Pour augmenter l'éclat de la grandeur suprême,
pour aider le Monarque à faire des heureux.
Tirez de la poussière un homme vertueux,
guidez-le par la main, jusques aux pieds du Maître,
s'il a quelques talens, faites-les lui connoître,
placez-le dans le rang dont vous étiez jaloux,
le bien qu'il y fera rejaillira sur vous.

. . . .

MORALE.

Tout homme qui a du cœur ne reçoit pas indifferemment de tout le monde, il regarde moins

moins ce qu'on lui offre, que la personne qui veut l'obliger.

L'AVARE.

FABLE.

„Malheureux que je suis! disoit un avare à son „ voisin, en se lamentant, on m'a dérobé „ cette nuit un trésor que j'avois enfoui dans „ mon jardin, & on a mis une indigne pierre „ à la place.

„ Vous n'en auriez pas fait usage, dit le voi„ sin, figurez-vous donc que la pierre est un tré„ sor, & vous n'en serez pas plus pauvre.

„ Je n'en serai pas plus pauvre, répondit l'a„ vare, non: mais un autre en sera plus riche. „ Un autre en sera plus riche! J'en mourrai de „ chagrin.

DU VRAI MERITE.

Pour un vrai mérite il ne suffit pas de posséder une vertu par un degré éminent, si l'on ne possède dans un pareil degré la vertu opposée, comme ce fameux Capitaine de la Grèce, qui avoit une valeur extrême avec une extrême bénignité. La plus-part de nos guerriers ne lui ressemblent pas entièrement: ils ne manquent pas de feu & d'ardeur, mais ils manquent souvent de sang-froid.

Alexandre le Grand pour gagner le cœur de ses Soldats alloit les voir dans leurs tentes; il s'entretenoit familièrement avec eux, il leur parloit de choses proportionnées à leur génie; de leurs combats, des rencontres périlleuses où ils s'étoient trouvés, des blessures qu'ils avoient reçues. Cet air de bonté le faisoit aimer tendrement

ment de tous ses Soldats, & dans les occasions ils sacrifioient tout pour sa fortune. Plus on est grand, moins on risque à s'abaisser pour se proportionner en quelque manière aux gens à qui on a à faire.

DURETE' ENVERS LES PAUVRES.

On a une extrême dureté envers les pauvres, & pour ceux qui sont dans l'indigence: on voit tous les jours des gens qui perdent au jeu des sommes immenses refuser une pièce d'argent à un pauvre pour lui racheter la vie.

APOLOGUE.

Un Général Européen, revenant de l'Amérique rapportoit à un Roi prodigue du sang de ses Sujets, le discours qu'un Chef des Sauvages lui avoit tenu.

„ Ton eau de vie est bonne, fournis-nous en „ toujours de pareille, nous combattrons pour „ toi; nous mourrons même, s'il le faut, avec „ joie; la seule grace que nous te demandons, „ si nous venons à mourir, c'est que tu fasses „ mettre sur nos corps un peu d'herbes pour les „ garantir des mouches.

Le Roi.

„ Voilà des Sauvages bien simples! La vie cependant „ est quelque chose. Comment peuvent- „ ils la donner à si vil prix?

Le Général.

„ Vous les trouvez simples! Que pensez-vous „ donc de vos Sujets qui renoncent à leurs fem-

„ mes,

„ mes, à leurs enfans, à leurs amis, à tout ce
„ qu'ils ont de cher enfin, & qui vont aux ex-
„ trémités de la terre sacrifier leur vie pour agran-
„ dir vos Etats, de quelque roche inaccessible,
„ ou de quelque plaine inhabitable ?

Le Roi.

„ Mes Sujets sont faits pour m'obéir.

Le Général.

„ Oui, Sire, ils doivent marcher au moindre
„ signe de votre volonté : mais souvenez-vous
„ que Dieu vous ordonne d'être avare du sang
„ des hommes. La première vertu d'un Sujet,
„ c'est l'obéissance à son Roi : La première vertu
„ d'un Roi, est de faire le bonheur de son peu-
„ ple & l'humanité.

DES BIENFAITS.

Les bienfaits tombent entre les mains des gens sans reconnoissance. On s'imagine qu'il y alloit de la gloire du bienfaiteur d'obliger, que l'intérêt étoit le ressort de ses bons offices, ce jugement passant pour véritable, donne un légitime prétexte à l'ingratitude. Les derniers bienfaits effacent le souvenir des premiers.

PENSÉE DE M. DE LA BRUYERE.

Si un Grand a quelque degré de bonheur sur les autres hommes, je ne devine pas lequel, si ce n'est peut-être de se trouver souvent dans le pouvoir & dans l'occasion de faire plaisir ; & si elle nait cette conjoncture, il semble qu'il doive s'en servir ; si c'est en faveur d'un homme de bien, il doit

doit appréhender qu'elle ne lui échappe ; mais quand c'est une chose juste, il doit prévenir la solicitation & n'être vû que pour être remercié ; & si elle est facile, il ne doit même la lui faire valoir : s'il la lui refuse, je les plains tous deux.

DE LA BONTÉ.

La bonté n'est point une qualité arbitraire, que nous puissions prendre ou quiter quand bon nous semble. Elle est l'humanité même, c'est-à-dire notre être, puisque nous sommes créés pour aimer Dieu & le prochain, & pour exercer la misericorde. La bonté est de toutes les Religions & de tous les lieux, parce qu'elle est le caractère distinctif de tous les hommes. Aussi un acte de bonté plait-il nécessairement à tous les Peuples de quelque secte qu'on les suppose.

CLÉMENCE DE THÉODOSE.

Pacat dans le Panégyrique de Théodose s'exprime ainsi. C'est au sujet du Tyran Maxime, qui ayant été pris & mené devant Théodose, auroit obtenu peut-être sa grace si on ne l'auroit fait mourir presque malgré l'Empereur.

„ C'est une chose avantageuse, dit le Panégyriste, de ce que vous ne pouvez pas tout ; vos „ Sujets vous rangent même malgré vous. On „ l'ôte devant vos yeux, ajoûte-t'il, & on le „ traine au supplice. Je vois, Grand Prince, que „ vous détournez le visage, & que vous avez „ peine à entendre la rélation de la mort du Tyran. Soyez en sureté, j'aurai égard à votre „ clémence ; vous n'entendrez point ce que vous „ n'avez pas voulu voir.

Cette pensée est délicate, & marque bien la clémence de Théodose.

DES

DES GRANDS.

Dans un homme élevé en rang on veut des vertus plus que communes, tout doit répondre à la hauteur du rang qu'il occupe. Un courage médiocre est en lui taxé de lâcheté, une générosité ordinaire ne lui méritera point la gloire de cœur bienfaisant.

LE BIENFAIT DOIT ETRE SECRET.

Les meilleures actions s'altèrent & s'affoiblissent par la manière dont on les fait, & laissent même douter des intentions. Celui qui protège ou qui louë la vertu pour la vertu, qui corrige ou qui blâme le vice à cause du vice, agit simplement, naturellement, sans aucun tour, sans nulle singularité, sans faste, sans affectation: il n'use point de réponses graves & sententieuses, encore moins de traits piquans & satyriques: ce n'est jamais une scène qu'il jouë pour le public, c'est un bon exemple qu'il donne, & un devoir dont il s'aquite: il ne fournit rien aux visites des femmes, ni aux cabinets, ni aux nouvellistes: il ne donne point à un homme agréable la matière d'un joli Conte. Le bien qu'il vient de faire, est un peu moins sçu à la vérité; mais il fait ce bien, que voudroit-il davantage?

APOLOGUE.

Peu de tems avant sa mort, un vieux Monarque disoit à ses trois Enfans: Vous avez lû par mon ordre, les histoires des plus grands Princes de la terre: auquel donnez-vous la préférence?

Le plus jeune des trois Princes.

Je ne connois de véritable Héros, qu'Efcander Rouny: tout ce qu'il dit, tout ce qu'il fait, porte un caractère de fublimité, qui tranfporte, qui enivre l'ame, & qui fait aimer jufqu'à fes défauts.

L'ainé des trois Princes.

Tout grand Capitaine que fut Efcander Rouny, il dut beaucoup à la fortune; il n'en eft pas ainfi de Gingis dont les conquêtes ont été plus étenduës que les fiennes. Je ne fais ce que je dois le plus admirer dans Gingis, de fa valeur ou de fa politique. Il ne fe contente pas d'être un grand Conquérant, il fut encore un grand Roi, & même un grand Législateur.

Le vieux Monarque s'adreffant au fecond de fes Enfans, lui dit: & vous, mon Fils, quel eft votre fentiment?

Le fecond Prince.

Puifque vous m'ordonnez de la dire, je ne puis admirer ni eftimer des Souverains qui mettent leur gloire à fe faire un plus grand nombre d'efclaves que les autres, & qui, pour y parvenir, fe plaifent à faire couler le fang de plufieurs milliers d'hommes.

Que j'aime bien mieux le fage Ibrahim, qui, poffédant au fuprême degré toutes les qualités d'un habile guerrier, & qui, reconnu par tous les Potentats de l'Afie pour leur Souverain Seigneur, fut plus flatté de faire le bonheur de fes Sujets, que d'agrandir fes Etats! Ses tréfors étoient ouverts pour foulager les befoins des malheureux, & non pour fournir au luxe des hommes puiffans en crédit & en richeffes. Lui-même parcourant toutes les villes

villes de ſon Empire, y verſoit la roſée de la richeſſe : il favoriſoit tous les arts qui ſont tous bons en eux-mêmes, & les honneurs qu'il accordoit aux véritables talens, faiſoient rechercher aux Artiſtes la véritable gloire.

Heureux par l'amour de ſes ſujets, il ne fut pas moins heureux par ſes enfans. Il donna la naiſſance à 36 Princes, qui ſe diſtinguèrent dans les armes, dans les ſciences & dans la vertu. Il eut 40. Filles, qui toutes furent mariée, non à des Souverains, mais à des hommes célèbres par leur ſageſſe.

Ce fut dans le ſein de cette vertueuſe famille qu'après avoir fourni une carrière longue & fortunée, ce Prince adoré rendit ſes derniers ſoupirs. Il n'eut pas la gloire de mourir ſur un champ de bataille, mais il eut celle d'être pleuré de tous ſes Sujets, & d'être regretté de tous les Rois & de tous les Peuples de la terre, chez leſquels le bruit de ſon nom s'étoit répandu.

Le vieux Monarque verſant des larmes de tendreſſe.

Viens, ô le bien aimé de mon ame! Viens dans mes bras, que je te preſſe contre mon ſein: tu mérites d'être Père, & d'être Roi. Je voulois me choiſir dans ma famille, un ſucceſſeur digne de porter ma couronne, je l'ai trouvé celui que mon cœur ſouhaite: Le voici. Bientôt je payerai à la Nature le tribut que je lui dois. Règne à ma place, ô mon Fils! Mon Peuple va vivre heureux. Tu vas vivre adoré, & moi je vais mourir tranquile.

LA COLOMBE ET LE NID DE PINÇON.

FABLE.

Pour autrui de l'urbanité,
pour ſon Roi de l'amour, pour ſoi de la gayté,
voilà des dons que j'idolâtre.
Mais ce n'eſt point aſſez : ſur ce vaſte théatre
où tour à tour nous naiſſons, nous mourons,
je veux que l'on joigne à ces dons
la pitié pour autrui, quand le deſtin l'accable.
Ecoutez les Héros que fait parler la Fable;
plus éloquens entre eux qu'ils ne ſont dans mes vers,
plus ſages que leurs Rois, Tyrans de l'Univers,
qu'ils apprennent à l'homme à chérir ſon ſemblable.

Une Colombe en voyageant,
du nid infortuné d'un Pinçon indigent
fit, dit-on, la rencontre heureuſe;
heureuſe pour un cœur noble & compatiſſant.
Or la Colombe eſt tendre & partant généreuſe.
Pour ces gens auſſi-tôt ſe prenant d'amitié,
elle approche, elle voit la faim qui les aſſiège.
La Mère avoit péri depuis peu dans un piège;
le Père étoit eſtropié;
les petits ſe mouroient: ce nid faiſoit pitié.
La Colombe en pleura. C'eût été grand dommage
que le ſort ne l'eût pas conduite en ce lieu-là!
La mort, un peu plus tard, dévoroit tout cela:
le Ciel a béni ſon voyage.
De ces pauvres enfans la voilà qui prend ſoin,
les échauffant, leur donnant la pâture,

exprès

exprès pour eux, l'allant chercher au loin.
Quand ſon cœur eût été guidé par la Nature,
la Nature n'eût pas fait mieux.
Elle y voloit au lever de l'aurore
repaiſſant les petits dès qu'ils ouvroient les yeux,
le ſoir elle y voloit encore;
puis le nid bien repu recevoit ſes adieux.
Le tems vint (Hélas ! tout s'oublie)
que le Père guérit, les petits voletans
purent aller chercher leur vie.
Notre Colombe arrive aux beaux jours de printems:
les ingrats auſſi-tôt prennent la clef des champs,
tous quitèrent le nid, tous fuirent devant elle.
Quelqu'un lui dit: „ Ne vous chagrinez pas:
(ce fut, je penſe, l'Hirondelle)
„ Il eſt beau, croyez-moi, de faire des ingrats.

BEAU TRAIT DE L'AMOUR FILIAL.

L'amour, le reſpect, la reconnoiſſance & la ſoumiſſion pour les Parens, ſont les premiers ſentimens qu'on inſpire aux jeunes gens au Japon.

Une femme étoit reſtée veuve avec trois garçons, & ne ſubſiſtoit que de leur travail. Comme ils ne pouvoient gagner aſſez pour entretenir toute la famille, ils prirent une étrange réſolution, dans la ſeule vuë de mettre leur Mère à ſon aiſe. On avoit publié depuis peu, que quiconque livreroit un voleur à la Juſtice, recevroit une ſomme conſidérable. Ils convinrent entre eux qu'un des trois paſſeroit pour voleur, & que les deux autres le meneroient au Juge. Ils tirèrent au ſort, qui tomba ſur le plus jeune. Ses Frères le lièrent & le conduiſirent comme un criminel. Le Magiſtrat l'interroge; il répond qu'il a volé; on le met en priſon, & ceux qui l'ont

livré reçoivent la ſomme promiſe. Leur cœur s'attendriſſant alors ſur le danger d'une victime ſi chère, ils trouvent le moyen d'entrer dans la priſon, & ne ſe croyant vûs de perſonne, ils s'abandonnent à toute leur tendreſſe. Un Officier que le hazard rendit témoin de leurs embraſſemens & de leurs larmes, fut extrémement ſurpris de ce ſpectacle. Il fait ſuivre les deux délateurs avec ordre d'éclairer un fait auſſi ſingulier. On lui rapporte que les deux jeunes gens étoient entrés dans une maiſon, & qu'on leur avoit entendu faire le récit de leur avanture à une femme qui étoit leur Mère; qu'à cette nouvelle, elle avoit jetté des cris lamentables, & qu'elle avoit ordonné à ſes Enfans de rapporter la ſomme qu'ils avoient reçuë, en proteſtant qu'elle aimoit mieux mourir de faim, que de prolonger ſes jours aux dépens de ceux de ſon Fils: le Juge informe, en conçoit autant de pitié que d'admiration. Il fait venir ſon priſonnier; il recommence les interrogations, & le trouvant ferme à ſe reconnoître coupable, il lui déclare enfin qu'il n'ignore rien. Après avoir tout éclairci, il l'embraſſe tendrement, il ſe hâte d'aller faire ſon rapport à l'Empereur, & le Monarque charmé d'une action ſi héroïque, voulut voir les trois Frères, les combla de careſſes, aſſigna au plus jeune 1500. écus de penſion, & 900. à chacun des autres.

DE LA CHARITE'.

La Charité, dit un ancien Auteur, eſt une vertu qui réſide dans le cœur, & non pas dans les mains. Les dons & les aumônes ſont les marques & non pas l'eſſence de cette vertu; on peut prodiguer de grandes ſommes ſans être charitable, & l'on peut avoir cette excellente qualité, ſans être en état de la produire au dehors. La charité conſiſte dans une bienveillance habituelle, qui eſt dans le fond de l'ame,

l'ame, & qui nous dispose à faire du bien aux hommes, & sur-tout à ceux, qui en ont besoin; ce pauvre dont le cœur est embelli par cette excellente disposition, doit s'attendre à la récompense d'une vertu si utile au genre humain, aussi bien que celui, qui dans ces dispositions fonde un Collège ou un Hôpital.

DE LA PAUVRETE'.

La pauvreté rétrécit l'ame, & ôte le courage. Un infortuné, condamné au soin de pourvoir à la pressante nécessité de conserver sa vie, ne fait usage de ses lumières que pour sentir plus fortement son état: il ne tourne toutes ses pensées que vers les moyens qui peuvent l'améliorer; & quand il est sans espérances, il se laisse abbatre, & devient bientôt incapable de tout travail, qui exige de la liberté & de la force dans l'esprit.

Un Poëte l'a dit: „ Ce qu'il y a de plus dur dans „ la pauvreté, c'est qu'elle est un avilissement, un „ deshonneur, un ridicule même.

Nil habet infelix paupertas durius in se,
quàm quod ridiculos homines facit. JUVENAL.

De là tant de pauvres moins affligés de l'être, que honteux d'être connus pour tels. On exhortoit un de ces pauvres à déclarer son état à des personnes qui pouvoient le secourir: „ Attendez encore un „ peu, répondit-il, le sentiment de ma misère, „ quand elle sera extrême, étouffera, ou du moins „ surmontera en moi celui de la honte; & dans „ les autres le sentiment de la pitié surmontera peut-„ être celui du mépris qu'excite naturellement la „ pauvreté connuë. Aujourd'hui je n'ai ni le cou-„ rage de demander, ni l'espérance d'obtenir. Le „ mépris est dur & avare, la pitié seule est secou-„ rable.

DE LA TOLE'RANCE.

La tolérance n'eft autre chofe que la charité même, avec cette différence, que les devoirs de cette dernière font plus étendus. Tout homme qui pratique la Charité Chrétienne, eft néceffairement tolérant; car qu'eft-ce que la Charité, fi ce n'eft l'amour des hommes, l'indulgence & la tolérance.

Je ne connois qu'un vrai bien fur la terre, c'eft le plaifir de faire des heureux.

DES VERTUS SOCIALES.

Heureux le mortel pourvû des vertus fociales! Il eft toujours content de lui-même, il porte la paix & le plaifir dans tous les cœurs, on chérit & & l'on recherche fon commerce, parce qu'il ne bleffe l'amour-propre de perfonne, & par ce moyen, il s'acquiert l'eftime & l'amour de tous les hommes. Les méchans même s'empreffent de jouïr de fa fociété & ne peuvent lui refufer leur eftime; car plus nous fommes vicieux, & plus nous aimons la vertu dans les autres. En effet, pourquoi n'aimerions-nous pas l'indulgence? Elle eft toute difpofée à pardonner nos fautes. L'humilité ne nous difpute rien, elle cède à toutes nos prétentions. La Juftice défend nos droits, & nous rend ce qui nous appartient. La libéralité donne, elle ne fauroit donc déplaire à un avare. La tempérance refpecte notre honneur; elle n'en veut point à nos plaifirs. L'humilité, la bienveillance, la modeftie, la fincérité ne font que du bien. La pratique de ces vertus ne peut qu'être utile à ceux qui font attaqués des vices qui font leurs oppofés.

DE

DE LA LIBE'RALITE'.

Tous ceux qui ont du bien, font en état de donner: mais tout ceux qui font en état de donner ne favent pas la manière de le faire. C'eft un fecret réfervé pour les belles ames qui confidèrent à qui, quand & comment il faut donner. Au lieu qu'il y en a beaucoup qui avec leurs préfens défobligent par la manière dont ils les font, & en perdent le mérite par la mauvaife grace dont ils les accompagnent. Les gens qui affectent d'être généreux ne donnent jamais qu'avec affectation: au lieu que la vraye libéralité eft toujours la même, foit qu'elle foit fans témoins, ou qu'elle paroiffe à la vuë de tout le monde. Il y en a d'autres qui fe voyant comme forcés par quelques confidérations de revétir le caractère de libéral, le font de fi mauvaife grace, que leurs bienfaits font moins un foulagement qu'un furcroît d'affliction. La vraye libéralité eft toujours accompagnée de circonftances propres à la rendre parfaite. Il n'y a qu'une fincère générofité qui fache affaifonner fes bienfaits de tout ce qui peut les rendre précieux. Enfin:

Dat bene, dat multum, qui dat cum munere vultum.

APOLOGUE.

Mon Fils, difoit au nouveau Sultan la Baffa, au lieu de faire repouffer avec dureté, par vos Janiffaires, le peuple qui vient en foule fur votre paffage, au lieu de faire chaffer à la porte de la Mofquée les malheureux qui vous tendent les mains, vous devriez vous reffouvenir que vous êtes monté fur le Trône pour les fecourir & non pour les mortifier, pour commander à vos peuples, & non pour les méprifer: mais favez-vous que vous êtes homme; profitons du moment où nous pouvons faire

du bien à nos semblables, leur tour viendra peut-être. Le dernier d'entre eux peut nous être de la plus grande utilité. Savez-vous que vous devez la couronne à un aveugle ?

Un de vos Ayeux étoit devenu paralytique dans un château voisin de la Capitale, un de ses Sujets qui s'étoit révolté contre lui, venoit pour l'y assiéger. Sur le bruit qui s'en répandit, la consternation étoit dans le château; on ne songeoit qu'à se soustraire à la fureur du rébelle; les Serviteurs même les plus attachés au Sultan, prenoient la fuite. Votre Ayeul se trouva seul, les ennemis s'avançoient à grands pas: il n'attendoit plus que la mort, ou, ce qui est pire encore, l'esclavage. En ce moment vint un aveugle, qui lui dit: „ Seigneur, nous allons périr l'un & l'autre si nous ne „ nous sauvons mutuellement. Je vais vous mettre „ sur mes épaules, & vous guiderez mes pas vers „ le souterrain, qui conduit à la Capitale; vous „ verrez pour moi, je marcherai pour vous ". A ces mots l'aveugle porta le Sultan paralytique, & celui-ci indique à l'aveugle les endroits par lesquels il faut passer; ils arrivent ainsi au souterrain, & du souterrain à la Capitale, où les affaires du Sultan prirent un tour si favorable, qu'il dissipa les rébelles & fit punir leur Chef.

GÉNÉROSITÉ DE POMPÉE.

Il n'y a rien de plus digne des Princes que la générosité, comme ils sont au dessus du reste des hommes, il faut que tout soit grand dans leurs personnes, & proportionné à la majesté qui les environne. Un mérite commun, & qui suffiroit à des personnes vulgaires, ne suffit pas à ceux qui commandent aux autres; parce que tout le monde les regarde, & qu'ils donnent l'exemple au peuple, ils sont obligés de garder toutes les bienséances avec

avec une extrême févérité, & il vaudroit mieux tout perdre, que de rien faire qui foit indigne de leur caractère. Le jeune Pompée doit leur fervir en cela de modèle : Pendant qu'il difputoit de l'Empire avec Augufte & Marc-Antoine, ils firent entre eux une efpèce de trève, & comme ils la firent de bonne foi, ils fe donnoient des repas tour à tour. Un jour qu'Augufte & Antoine mangeoient dans la Galère de Pompée, un de fes Capitaines le tire à l'écart, & lui dit que s'il veut le laiffer faire, il fera bientôt le Maître du Monde, voilà un coup de partie, ajoûta-t'il, la Fortune vous favorife, fi vous le voulez, vous n'avez plus d'ennemis dans un quart d'heure, & je fais périr ces deux hommes que le deftin vous a abandonnés. Pompée n'y voulut point confentir; ils font venus fur ma bonne foi, dit-il à fon Capitaine, & j'aime mieux garder ma parole, que de commander à tout l'Univers.

LE MOUTON ET LE PORC.

FABLE.

Les Moutons élurent un Roi.
Oui, vraiment, les Moutons; je ne vois pas pourquoi
cette race auroit moins de talens que la nôtre
pour monter fur un trône, & dire *Nous voulons.*
Ce Roi fut jufte au moins; & pour en perdre un autre
n'expofa pas les jours de cent mille Moutons.

Décrire qu'il dicta de sages ordonnances,
qu'il réforma les loix, qu'il régla les finances,
je n'ai pas prétendu lui donner tant d'esprit:
mais il aima son Peuple, & cet amour suffit.
Il avoit des voisins jaloux de sa puissance,
le Porc sur-tout Monarque ambitieux,
qui chaque jour lui faisoit quelqu'offense.
Même l'on dit que dans maint & maint lieux
malgré les égards dûs au trône
il répandoit sur sa personne
mille brocards injurieux.

Le pacifique Roi de la gente moutonnière
à venger cette injure excité par les siens,
leur dit un jour: „ Je sais qu'il ne m'épargne guère
„ & que je suis l'objet de tous ses entretiens.

„ Il m'offense, je lui pardonne.
„ Si d'un seul des sujets soumis à ma couronne,
„ il osoit attaquer ou les biens, ou les jours,
„ alors je punirois son insolence extrême;
„ de Mars alors j'employerois le secours;
„ mais irai-je à de vains discours
„ immoler un Peuple que j'aime?

Tel fut, ou peu s'en faut, le propos du Mouton.
Si j'étois Roi, je penserois de même:
Lecteur, n'aurois-je pas raison?

RÉFLEXION.

Nommer un Roi Père du Peuple est moins faire son éloge, que l'appeller par son nom, ou faire sa définition.

DE LA BIENFAISANCE.

Il n'y a rien dans la nature humaine qui approche plus de la Divinité que la disposition de faire du bien à ses semblables : car n'est-ce pas imiter l'exemple de la Divine Providence, qui à chaque instant nous accorde de nouveaux bienfaits, & qui, en donnant aux riches le pouvoir de faire du bien, les rend seulement les dépositaires de ses graces ? Mais cependant, comme il y a un si grand objet de compassion dans le monde, & que l'ame la plus généreuse ne sauroit, à l'exemple de Dieu, faire du bien à tous, quelles obligations les personnes distinguées des autres, ne doivent-elles pas avoir à ceux qui les distinguent ainsi ! Cette réflexion bien pesée, contribuera toujours à faire recevoir les bienfaits avec la reconnoissance duë au bienfaiteur.

IMAGE D'UN BON PRINCE.

Quand vous voyez quelquefois un nombreux troupeau, qui répandu sur une colline vers le déclin d'un beau jour paît tranquillement le thim & le serpolet, ou qui broute dans une prairie une herbe menuë & tendre qui a échappé à la faulx du moissonneur, le Berger soigneux & attentif est debout auprès de ses brebis, il les suit, il les conduit, il les change de pâturage ; si elles se dispersent, il les rassemble ; si un loup avide paroît, il lâche son chien, qui le met en fuite, il les nourrit, il les défend ; l'aurore le trouve déja en pleine campagne, d'où il ne se retire qu'avec le Soleil ; quels soins ! Quelle vigilance ! Quelle servitude ! Quelle condition vous paroît la plus délicieuse & la plus libre, ou du Berger, ou des brebis ? Le troupeau est-il fait pour le Berger, ou le Berger pour le trou-

troupeau ? Image naïve des Peuples & du Prince qui les gouverne, s'il eſt bon Prince.

RE'FLEXION.

Quelle heureuſe place que celle qui fournit dans tous les inſtans l'occaſion à un homme de faire du bien à tant de milliers d'hommes ! Quel dangereux poſte que celui qui expoſe à tout moment un homme à nuire à un millier d'hommes !

DE LA CLE'MENCE DANS LES SOUVERAINS.

La clémence d'un Souverain étant le plus bel ornement de la couronne, il doit le faire briller par-tout où il s'agit du ſoulagement du Peuple, & de celui des malheureux.

Regia, crede mihi, laus eſt ſuccurere lapſis.

C'eſt par elle qu'il s'attire la bénédiction du Ciel, & l'applaudiſſement des hommes : & comme la Juſtice ſe plaint rarement de la Clémence, ainſi le Prince doit adoucir la rigueur de la première par la douceur de la ſeconde : car très-ſouvent on obſerve que

Summum jus, ſumma injuria.

Et ainſi il doit bien penſer avant que de punir perſonne.

Sit piger ad pœnas Princeps, ad præmia velox ;
& doleat quoties cogitur eſſe ferox.

Marc-Antoine trouva beaucoup de plaiſir à la lecture de l'Epitaphe d'un certain Roi de Cypre, qui dit :

dit : „ Je n'ai jamais puni perſonne, qu'après lui
„ avoir pardonné quatre fois, m'étant ſouvent re-
„ penti d'avoir puni ; mais jamais d'avoir fait
„ grace.

Outre qu'il eſt certain que les hommes ſe laiſſent plutôt gagner par la faveur que par la force & les cruautés.

Marc-Aurèle avoit pour déviſe :

Regni clementia cuſtos.

Et Probus fit graver ces mots ſur ſa monnoye :

Clementia Auguſti, Virtus Cæſaris.

Le Souverain eſt le Lieutenant de Dieu dans ſes Etats, & par conſéquent il doit ſe conformer le plus qu'il eſt poſſible à la méthode de régner du Roi des Rois, qui eſt la ſuprême bonté & la clémence infinie. Ainſi il me paroît qu'un Monarque doit ſur-tout tâcher d'acquérir la réputation de Prince clément : car c'eſt là le vrai moyen de ſe faire chérir de ſes Sujets, aimer de ſes contemporains, admirer de l'avenir, & de briller un jour dans l'Hiſtoire comme les délices du genre humain. Toutes les Hiſtoires ſont pleines de règnes heureux de tels Princes, & celui de l'incomparable Léopold I. le vérifie. Cet illuſtre Empereur par ſa bonté & ſa clémence a été non ſeulement l'objet de l'adoration de ſes Sujets : mais auſſi celui de toute la Chrétienté, & même de l'eſtime de tous ſes ennemis. Auſſi Dieu a-t'il viſiblement témoigné que ſes douces maximes de gouvernement lui étoient agréables en accordant à ce pieux Prince tant de triomphes & de victoires contre tous ſes puiſſans ennemis, & pour l'avoir diverſes fois préſervé des embuches qu'on avoit dreſſées contre ſa ſacrée perſonne. Enfin on peut dire avec raiſon que

bonté & clémence font l'héritage dans la très-augufte Maifon d'Autriche: Ainfi il ne doit pas paroitre étrange fi l'Hiftoire ne parle d'aucune autre qui ait fleuri tant de fiècles de fuite ni confervé fi longtems le Diadême Impérial. Il eft même remarquable que Dieu l'ait voulu agrandir à un tel point, par des voyes les plus douces & les plus conformes au génie de cette Famille Impériale, en la béniffant par des mariages les plus confidérables de l'Europe: ce qui a donné lieu à la belle penfée fuivante:

Fortes bella gerant, tu felix Auftria nube,
nam qua Mars aliis, dat tibi regna Venus.

L'on voit par là que Dieu bénit les Princes qui avec douceur & avec clémence règnent fur leur Peuple & adouciffent par là le fâcheux & trifte fort d'être né Sujet: au lieu que les Tyrans ont ordinairement une fin malheureufe & digne de leur conduite.

Ad generum Cereris fine cade & fanguine pauci
defcendunt Reges & ficca morte Tyranni.

Quand Dieu même permet quelquefois par des raifons qui nous font inconnuës que les Tyrans échappent dans ce monde la punition duë à leur Tyrannie, il extermine pourtant & leur puiffance & leur race en la perfonne de leurs propres enfans. C'eft ce que le paffé ainfi que le préfent nous confirme. Enfin faifons des vœux pour les bons Princes, & laiffons à Dieu la punition des méchans. C'eft le moyen de vivre en repos.

LEÇON

LEÇON DE MENTOR A' TE'LE'MAQUE.

Heureux, disoit Mentor, le Peuple qui est conduit par un sage Roi! Il est dans l'abondance, il vit heureux. C'est ainsi, ô Télémaque, que vous devez règner, & faire la joie de vos Peuples. Si jamais les Dieux vous font posséder le Royaume de votre Père, aimez vos Peuples comme vos enfans; goûtez le plaisir d'être aimé d'eux, & faites qu'ils ne puissent jamais sentir la paix & la joie, sans se ressouvenir que c'est un bon Roi qui leur a fait ce riche présent. Les Rois qui ne songent qu'à se faire craindre & qu'à abatre leurs Sujets pour les rendre plus soumis, sont les fleaux du genre humain, ils sont craints comme ils le veulent être; mais ils sont haïs, détestés, & ils ont encore plus à craindre de leurs Sujets, que leurs Sujets n'ont à craindre d'eux.

BIENFAISANCE DE L'EMPEREUR THE'ODOSE.

Les Historiens de l'Empereur Théodose remarquent, qu'il se sentoit obligé à ceux qui lui fournissoient des occasions de leur rendre des bons offices; il avoit une secrette joie quand il pouvoit trouver quelque nouveau moyen d'obliger ceux qui avoient recours à sa clémence.

DES MALHEUREUX.

Les malheureux sont tournés en ridicules. Tout le monde, comme moi, en fait la raison. On n'estime que ceux qui peuvent servir. On appelle mérite l'adresse à se pousser, on nomme crime l'infortune.

DE LA BIENFAISANCE.

Un certain Juif ayant été dénoncé auprès de ſon Souverain, pour être un homme très-opulent, fut appellé un jour de la part du Prince, avec ordre de lui apporter un fidèle détail de tout ſon bien. Le Circoncis obéit, & ſe préſentant devant le Prince, lui remit un papier qui contenoit la valeur d'environ cinquante mille écus, diſant que c'étoit là tout ſon bien. Le Prince parut ſurpris de ſi peu de choſe en comparaiſon des immenſes richeſſes dont la voix publique lui attribuoit la poſſeſſion. Le Prince le ſupçonnant de mauvaiſe foi, lui fit une ſévère reprimande d'avoir eu l'effronterie de préſenter à ſon Souverain un mémoire ſi manifeſtement faux; ajoûtant, en colère, que le refus qu'il faiſoit de donner une déclaration préciſe de ſes biens, faiſoit aſſez connoître les moyens honnêtes dont il s'étoit ſervi pour les amaſſer. A quoi l'Hébreu répondit, que n'ayant employé qu'une pareille ſomme en aumônes pendant ſa vie, il ne croyoit rien poſſéder davantage: mais que pour cette ſomme elle étoit en lieu de ſureté, hors du pouvoir de la fortune & du Souverain; qui à ſa fantaiſie pouvoit diſpoſer du reſte.

TITUS CONSTANTINUS AVOIT POUR DE'VISE:

Stips pauperum Theſaurus divitum.

Si un ſeul verre d'eau donné au nom de Dieu, doit être récompenſé, que ne doit pas attendre celui qui a le moyen de combler les pauvres de bienfaits? Qu'il ſera un jour agréable de ſe voir rendre bon témoignage par ces miſérables, & quelle puiſſante recommandation ne ſera-ce pas alors que

celle

celle des pauvres ! Leur *Dieu vous le rende*, eſt une Lettre de change tirée ſur le ſouverain diſtributeur des graces, laquelle ne retourne jamais proteſtée.

DE LA VRAYE GRANDEUR.

Elle a pour baſe avec la haute naiſſance, un naturel heureux, qu'une belle éducation a cultivé, que l'étude a enrichi, que la vertu nourrit; ſon inclination bienfaiſante la rend chère à tout le monde; & ſon attention à ne déplaire à perſonne, fait qu'on la reſpecte ſans jalouſie. Elle ſe communique ſans s'altérer; elle ſe courbe ſans rien perdre de ſes graces. Elle dédommage ceux qui lui ſont inférieurs de tout ce qu'ils lui rendent, par ſon attention à adoucir leurs peines, à les ſoulager dans leurs beſoins, à les protéger dans l'occaſion. Elle n'employe ſon autorité qu'à faire règner les vertus qui uniſſent les hommes, protégeant le mérite, proſcrivant le vice. Elle ne veut point qu'on ſe dégrade pour l'honorer, & ſe ſoutient d'elle-même. Qu'elle eſt rare cette grandeur! Mais combien n'eſt-elle pas encore plus reſpectable pour cela même qu'elle eſt rare?

ODE

Sur les avantages que procurent à la France la protection accordée à l'agriculture, la liberté de commercer en grains, & les exporter.

Qu'ailleurs le burin de l'Hiſtoire
immortaliſe la mémoire
de ces ambitieux Tyrans,

que,

que, pour épouvanter la terre,
le Ciel arma dans sa colère,
de l'audace des Conquérans.

Que des brigands de la Mysie
forment, en dépeuplant l'Asie,
les vastes Etats du Sultan;
je ne vois depuis son Hégire,
dans le centre de son Empire,
que l'ardent foyer d'un volcan.

Louis déteste l'héroïsme
qui du monstrueux despotisme
assouvit l'inhumanité;
son Sceptre écarte l'indigence,
ses mains répandent l'abondance,
au sein de la stérilité.

L'Edit qui brise les barrières
du Commerce de nos frontières,
de sillons couvrira le roc,
fertilisera nos campagnes
& la cime de nos montagnes
gémira bientôt sous le soc.

Quand Rome détruisit Carthage,
bien mieux que l'or, le labourage
aux bras vainqueurs prêtoit des nerfs,
quand l'Empire ouvert aux Tartares,
fut démembré par ces barbares,
nos laboureurs furent leurs serfs.

Des François Protecteur & Père,
Louis, loin du feu de la guerre,
forme des hommes courageux.
La Bienfaisance est sur le trône,
Socrate porte la couronne;
il règne pour nous rendre heureux.

EXEMPLE DE L'AMOUR FILIAL.

Un Païsan d'un Village près d'Egra en Bohème, poursuivi par ses créanciers, étoit obligé sous peine de prison, de payer en vingt-quatre heures, 24. florins. Pénétré de l'embaras de cet infortuné, réduit à la dernière misère, son Fils, Soldat dans le Régiment de Staremberg, l'avertit qu'un de ses camarades se propose de déserter le soir même, & il lui conseille de le dénoncer, pour obtenir la gratification qu'on a coutme d'accorder au délateur & qui est précisèment de vingt-quatre florins. Le Père, homme naturellement droit & honnête, rejette d'abord avec une sorte d'indignation, un moyen aussi odieux de se dérober à la poursuite de la Justice: cependant l'horreur de son sort vient se reproduire à ses yeux sous les plus noires couleurs; la voix du malheur étouffe celle de la probité: L'infortuné Païsan souscrit enfin, en rougissant, & les yeux baignés de larmes, à cette proposition qu'il avoit envisagée, au premier aspect, comme le comble de la perfidie & de la noirceur. Qu'il en coûte à la vertu malheureuse de se trahir elle-même! Dès que la nuit fut venuë, le Fils courut se poster dans le lieu où le prétendu déserteur devoit se trouver; il fut arrêté comme tel, & conduit à son Régiment: Tandis que le Païsan reçoit d'une main tremblante, les vingt-quatre florins, son Fils est condamné, à son insçû, à passer par les baguettes: celui-ci soutient avec fermeté les cinq premiers

premiers tours ; mais, au fixième, la vigueur du fupplice arrache à fon innocence un cri involontaire ; tout eft découvert. L'Impératrice Reine, informée de ce bel acte de générofité, qui mérite une place diftinguée dans l'Hiftoire de la piété filiale, a accordé au Soldat le grade de Lieutenant, & une penfion de 100. florins au Père.

PENSE'E DE LA BRUYE'RE.

Ariftarque fe tranfporte dans le place avec un Hérault & un Trompette, celui-ci commence, toute la multitude accourt & fe raffemble. Ecoutez, Peuple, dit le Hérault, foyez attentifs, filence, filence ; Ariftarque que vous voyez préfent, doit faire demain une bonne action. Je dirai plus fimplement & fans figure, quelqu'un fait bien, veut-il faire mieux ? Que je ne fache pas qu'*il fait* bien, ou que je ne le foupçonne pas du moins de me l'avoir appris.

BEL EXEMPLE D'AMOUR FILIAL.

Elle n'eft pourtant pas tout-à-fait corrompuë, l'Efpèce humaine, comme bien des gens le prétendent. Elle conferve encore quelques idées de vertus ; elle jette de tems en tems quelque lueur de générofité ; ce qui prouve, à notre grande fatisfaction, que la cangrène du vice n'a pas gagné toutes fes parties. Ce qu'il y a de fâcheux, c'eft que, comme ce ne font que précifément les extrémités qui font encore faines, il y a beaucoup à craindre que les progrès de la perverfité qui ont déja porté la putrefaction dans toute l'étenduë de la race humaine, ne ravage auffi ces extrémités-là. Cette merveilleufe ftatuë dont il eft parlé dans les Livres facrés, & qui avoit la téte d'or, le cœur & la poitrine d'argent, le corps de bronze, & les pieds

pieds d'argile, n'étoit certainement point l'emblême de l'humanité, telle qu'elle eſt dans ce ſiècle; car ſi quelqu'un vouloit encore la repréſenter ſous une forme emblématique, il faudroit, pour ne point s'écarter de la vérité, lui donner, au contraire de l'ancienne ſtatuë, une tête de plomb, un corps d'argile, & des pieds d'or. Cette idée peut-être un peu cynique, n'en eſt cependant pas moins exacte: & en effet, quelle eſt aujourd'hui la portion d'humanité, la plus eſſentielle dans le gouvernement? C'eſt le peuple, quoi qu'on en diſe; c'eſt par lui que tout ſe fait, c'eſt par lui que tout exiſte. Quel eſt encore l'ordre des Citoyens, le plus recommandable par la modération, la vertu, le déſintéreſſement, la grandeur d'ame, la fidélité conjugale, la piété filiale, la tendreſſe fraternelle? &c. C'eſt encore le peuple: en voici un trait mémorable.

Le tirage de la Milice eſt en France l'épouvantail des Laboureurs, comme celui des Artiſans, dont la principale richeſſe conſiſte dans le foible produit du travail de leurs enfans. A Troyes, comme ailleurs, le dernier tirage de la Milice (en 1767.) répandit la conſternation ſur la plûpart des Artiſans; mais la plus déſolée de ces familles fut celle de Cuny, pauvres Cordonniers, qui ont bien de la peine, quoiqu'ils ſoient quatre frères, à gagner leur ſubſiſtance, & à fournir à celle de Jeanne Gauvin, leur Mère, veuve depuis deux ans. De ces quatre frères pourtant, trois furent obligés de ſe préſenter au tirage de la Milice, le quatrième étant trop jeune pour aller groſſir la foule de nos Héros involontaires. Avant le tirage, le ſecond des Cuny repréſenta, les yeux baignés de larmes, au Commiſſaire, le malheureux état de Jeanne Gauvin leur Mère, la douleur mortelle qu'elle reſſentiroit, & l'affreuſe indigence à laquelle il

étoit fûr qu'elle feroit expofée, fi malheureufement fon Fils ainé tomboit à la Milice : les pleurs de ce jeune homme touchèrent le Commiffaire ; mais la déclaration du Roi ne lui permettant pas d'avoir égard à de femblables repréfentations, les trois frères tirèrent, & ce fut précifément à cet ainé, qu'il leur importoit tant de conferver, que le fort fut contraire. Le fecond fe livrant alors au plus vif défefpoir, fit rétentir la fale de fes gémiffemens ; fes cris & fes regrets émurent fi vivement le Commiffaire, qu'il lui permit de prendre le billet de fon ainé & d'être Milicien en fa place. A cette propofition, le jeune homme pâlit, & redoublant de cris & de gémiffemens, il répondit, qu'il aimeroit mieux mourir mille fois que d'aller à la Milice. Jean Jaques Cuny, troifième frère, écoutoit, paroiffoit tranquille, & même indifférent : „ & vous, lui demanda le Commiffaire, quel parti „ prenez-vous ? J'attends, répondit-il froidement, que ce criard ait ceffé de vous étourdir. Le fecond des frères s'appaife : Jean Jaques Cuny s'avance, & du plus grand fang-froid fe fait infcrire à la place de fon ainé, prend la coquarde, & court rapidement chez fa Mère, la félicite de n'avoir pas perdu fon Fils ainé, lui cache même le fervice généreux qu'il vient de lui rendre, & va tranquillement reprendre à la boutique fon travail ordinaire.

Mr. Grofely digne fpectateur d'une pareille fcène, fe hâta d'en faire part à Mr. le Comte d'Argental, Miniftre plénipotentiaire de S. A. R. l'Infant Duc de Parme, & le pria de vouloir demander pour ce jeune homme à Mr. le Duc de Choifeul, une récompenfe proportionnée à ce bel acte de vertu & de défintéreffement. Mr. le Comte d'Argental, jufte appréciateur des hommes & des chofes, parla avec beaucoup d'intérêt de cette action, fi intéreffante par elle-même, dans le Salon de

Marly

Marly où la Cour étoit. Ce trait fut applaudi; les Seigneurs & les Dames s'empressèrent chacun de contribuer à la récompense que méritoit le vertueux J. J. Cuny. Cette petite collecte produisit 1032. Liv. que Mr. d'Argental a fait passer à Troyes. Par les soins & les solicitations de Mr. de Grosely, le Corps municipal de Troyes s'est chargé de 960. Liv. de cette somme, au moyen de laquelle l'Hôtel de Ville constituë au bon J. J. Cuny une rente annuelle & perpétuelle de 50. Liv. lui remettant les 72. Liv. restantes pour ses besoins les plus urgents.

DE L'ESCLAVAGE.

C'est la force, sans doute, & l'inhumanité qui, dans des tems de barbarie, ont introduit sur la terre les horreurs de l'Esclavage. Que cette institution cruelle se soit perpétuée chez les Peuples sauvages, nous n'en sommes point étonnés: continuellement en guerre les uns contre les autres, & ne connoissant d'autres loix que celle du plus fort, il est tout naturel qu'ils se fassent mutuellement tout le mal qu'ils peuvent se faire, & qu'ils se traitent les uns les autres avec toute la férocité qui les caractérise. Que dans ces monstrueux gouvernemens où la volonté d'un seul est la suprême loi, & où la fortune, l'honneur & la vie des Sujets dépend des caprices de Tyrans qui les gouvernent, des Nations entières languissent abbatuës sous le fer de la servitude; c'est une suite nécessaire de la constitution de ces affreux gouvernemens. Mais qu'en Europe, en France, où le mot seul d'esclavage révolte les ames honnêtes, & pénètre les cœurs d'indignation, on regarde pourtant comme une des sources des richesses nationales le produit du travail forcé des malheureux Esclaves qui fécondent nos Colonies; c'est, suivant nous, une contradiction fort singulière, très-bizarre. On ne cesse de dire,

dire, on ne cesse d'écrire que tous les hommes sont frères, & qu'enfans d'une même famille, ils devroient être tous unis par les liens d'une concorde fraternelle : c'est pourtant dans ces lieux mêmes où l'on a soin de publier ces préceptes si respectables, que l'on forge contre la liberté des Nègres, qu'on destine à la culture de nos Plantations d'Amérique, les chaînes du plus dur esclavage. Nous frémissons d'horreur, quand nous lisons dans Homère, avec quelle tranquille barbarie Achille choisit les captifs qu'il égorgea lui-même autour du bucher de Patrocle ; & nous entendons dire sans émotion, avec quelle inhumanité nos riches Concitoyens d'Amérique mutilent, déchirent & poignardent les Nègres fugitifs, ou qu'ils trouvent trop indociles. Nos cœurs compatissans frémissent aux récits, presque toujours outrés, des châtimens que les habitans de Maroc, de Tunis & d'Alger exercent sur les Européens qu'ils ont réduits à l'esclavage ; & les supplices bien plus réels, bien plus affreux qu'on fait souffrir aux Nègres dans nos Colonies nous touchent peu, ou, pour mieux dire, ne nous intéressent pas, ne font sur nous aucune impression. Du moins les Peuples de l'Antiquité regardoient les Esclaves comme des hommes, & de nos jours, les Peuples Orientaux, tout barbares qu'ils sont à leur égard, ne leur refusent pas ce nom : mais nous qui sommes incontestablement plus éclairés que les Anciens, & plus doux, plus polis, que les Nations Orientales, nous refusons l'humanité aux Nègres, sans doute enfin de nous justifier à nous-mêmes la manière toute inhumaine avec laquelle nous les traitons.

ODE.

O D E.

LA GRANDEUR DE L'HOMME.

Quand Dieu du haut du Ciel a promené ſa vuë
ſur ces Mondes divers ſemés dans l'étenduë,
ſur ces nombreux Soleils brillans de ſa ſplendeur,
il arrête ſes yeux ſur ce Globe où nous ſommes ;
il contemple les hommes,
& dans notre ame enfin va chercher ſa grandeur.

❀ ❀ ❀

Apprends de lui, Mortel, à reſpecter ton être.
Cet orgueil généreux n'offenſe point ton Maître :
ſentir ta dignité, c'eſt bénir ſes faveurs.
Tu dois ce juſte hommage à ſa bonté ſuprême ;
c'eſt l'oubli de toi-même
qui du ſein des forfaits fit naître tes malheurs.

❀ ❀ ❀

Mon ame ſe tranſporte aux premiers jours du monde,
eſt-ce là cette terre aujourd'hui ſi féconde ?
Qu'ai-je vû ?.... Des déſerts, des rochers, des forêts.
La faim demande au Chêne une vile pâture,
une caverne obſcure
du Roi de l'Univers eſt le premier Palais.

❀ ❀ ❀

Tout naît, tout s'embellit ſous ta main fortunée ;
ces déſerts ne ſont plus, & la terre étonnée

voit ſon fertile ſein ombragé de moiſſons.
Sous ces vaſtes ramparts quel pouvoir invincible
dans un calme paiſible
des humains réunis endort les paſſions ?

❋ ❋ ❋

Le Commerce t'appelle au bout de l'hémiſphère,
l'Océan ſous tes pas abaiſſe ſa barrière ;
l'aiman fidèle au Nord te conduit ſur ſes eaux :
tu ſais l'art d'enchaîner l'Aquilon dans tes voiles,
tu lis ſur ces étoiles
la route que le Ciel preſcrit à tes vaiſſeaux.

❋ ❋ ❋

Séparés par les mers deux Continens s'uniſſent,
l'un de l'autre étonné, l'un de l'autre ils jouïſſent,
tu forces la Nature à trahir ſes ſecrets :
de la terre au ſoleil tu marques la diſtance,
& des feux qu'il te lance,
ce priſme audacieux a diviſé les traits.

❋ ❋ ❋

Tes yeux ont meſuré ce Ciel qui te couronne ;
ta main pèſe les airs qu'un long tube empriſonne ;
la foudre menaçante obéit à tes loix.
Un charme impérieux, une force inconnuë
arrache de la nuë
le tonnerre indigné de deſcendre à ta voix.

❋ ❋ ❋

O prodige plus grand, ô vertu que j'adore,
c'eſt par toi que nos cœurs s'ennobliſſent encore.

Quoi

Quoi ma voix chante l'homme, & j'ai pû t'oublier,
je célèbre avant toi... Pardonne, beauté pure,
pardonne cette injure,
inſpire-moi des ſons dignes de l'expier.

❀ ❀ ❀

Mes vœux ſont entendus: ta main m'ouvre ton Temple.
Je tombe à vos genoux, Héros que je contemple,
Pères, Epoux, Amis, Citoyens vertueux.
Votre exemple, vos noms, ornemens de l'Hiſtoire
conſacrés par la gloire,
élèvent juſqu'à vous les mortels généreux.

❀ ❀ ❀

Là, tranquille au milieu d'une foule abbatuë,
tu me fais, ô Socrate, envier la ciguë.
Là, c'eſt ce fier Romain plus grand que ſon vainqueur,
ce Caton, ſans courroux, déchirant ſa bleſſure;
ſon ame libre & pure
s'enfuit loin des Tyrans au ſein de ſon Auteur.

❀ ❀ ❀

Quelle femme deſcend ſous cette voute obſcure?
Son Père dans les fers languit ſans nourriture.
Elle approche, ô tendreſſe, amour ingénieux!
De ſon lait... Se peut-il? Oui, de ſon propre Père
elle devient la Mère;
la Nature trompée applaudit à tous deux.

❀ ❀ ❀

Une autre femme, hélas! près d'un lit de trifteffe,
pleure un fils expirant, feul fruit de fa vieilleffe,
il lègue à fon ami le droit de la nourrir :
l'ami tombe à fes pieds, & fier de fon partage
bénit fon héritage
& rend graces à la main qui vient de l'enrichir.

❀ ❀ ❀

Et, fi je célébrois, d'une voix éloquente,
la vertu couronnée & la vertu mourante,
& du monde attendri les bienfaiteurs fameux,
& Titus qu'à genoux tout un peuple environne
pleurant aux pieds du Trône
le jour qu'il a perdu fans faire des heureux.

❀ ❀ ❀

Oui, j'ofe le penfer, ces Mortels magnanimes
font honorés, grand Dieu, de tes regards fublimes,
tu ne négliges pas leurs illuftres deftins.
Tu daignes t'applaudir d'avoir formé leur être,
& ta bonté peut-être
pardonne en leur faveur au refte des humains.

DE LA BIENFAISANCE DANS UN SOUVERAIN.

De toutes les vertus il n'en eft point qui ait plus de charmes que la bienfaifance. Heureux qui peut en liberté fe livrer à ce doux penchant! Encore faut-il le modérer, & s'il n'eft pas éclairé, s'il n'eft

n'eſt réglé par la Juſtice, il dégénère inſenſiblement en un vice tout oppoſé.

Dans un Souverain, le plus doux exercice du pouvoir ſuprême, c'eſt de diſpenſer à ſon gré les diſtinctions & les graces. Le penchant qui l'y porte a d'autant plus d'attraits, qu'il reſſemble à la bienfaiſance, & le meilleur Prince ſeroit trompé, s'il ne ſe tenoit en garde contre la ſéduction. Il ne voit que ce qui l'approche, lui répète ſans ceſſe, que la grandeur réſide dans ſa Cour, que ſa Majeſté tire tout ſon éclat du faſte qui l'environne, & qu'il ne jouït de ſes droits & du plus beau de ſes privilèges, que par des graces qu'il répand, & qu'on appelle ſes bienfaits. . . Ses bienfaits! Juſte Ciel! La ſubſtance du Peuple! La dépouille de l'Indigent. . . . Voilà ce qu'on lui diſſimule. L'adulation, la complaiſance, l'illuſion l'environnent; l'aſſiduité, l'habitude le gagnent même à ſon inſçu; il ne voit point les larmes, il n'entend point les cris du pauvre qui gémit de ſa magnificence; il voit la joie, il entend les vœux des Courtiſans, qui le béniſſent; il s'accoutume à croire qu'elle eſt une vertu; & ſans remonter à la ſource des richeſſes dont il eſt prodigue, il les répand comme ſon bien. Ah! s'il ſavoit ce qu'il lui en coûte, & combien de malheureux il fait pour un petit nombre d'ingrats! . . . Il le ſaura, s'il a jamais un véritable ami: il apprendra que la bienfaiſance conſiſte moins à répandre qu'à ménager; que tout ce qu'il donne à la faveur, il le dérobe au mérite, & qu'elle eſt la ſource des plus grands maux dont un Etat ſoit affligé.

MAXIMES.

C'eſt une erreur de s'imaginer qu'il y ait autant d'ingrats qu'on le dit; il faudroit pour cela

que le nombre des bienfaiteurs ne fût pas si petit qu'il est.

Il en est des bienfaits comme des dez, il faut les jetter à tout hazard.

Une ame belle & généreuse reçoit en donnant; & un ingrat dérobe en recevant.

Les hommes accoutumés au sang, ne bravent les remords qu'en étouffant la voix de la Nature; ils deviennent par degré cruels, insensibles; ils se jouent de la vie des autres, & la punition d'avoir pû manquer d'humanité, est de la perdre tout-à-fait.

LE SOLITAIRE ET LE ROI.

APOLOGUE.

Un Roi de Perse étoit venu trouver un Solitaire célèbre; il lui demandoit des conseils pour maintenir la paix dans l'intérieur de ses Etats. Le Solitaire lui fit cette réponse:

„ Dieu dit, après avoir créé l'Univers, Ange „ de la lumière, monte sur ton char étincelant, „ prens dans tes mains le flambeau du jour, & „ parcours avec rapidité, les vastes plaines des „ airs; tous les globes habités, en tournant sur „ leur axe, jouïront paisiblement de tes rayons „ bienfaisans.

„ Roi de la terre, vous êtes pour nous ce que „ le Soleil est pour la Terre; si vous voulez que „ vos Peuples goûtent les douceurs d'un repos la„ borieux & durable, armez-vous du glaive de la „ Justice, & qu'il soit toujours en mouvement „ dans vos mains.

DE CYRUS.

Cyrus a signalé tous les momens de sa vie par sa munificence: ses Officiers, ses Soldats, ses Peuples,

Peuples, ſes Priſonniers, les Villes opprimées par la tyrannie, étoient ſans ceſſe l'objet de ſes bienfaits. Jamais ſes conquêtes ne faiſoient des malheureux. Quelque nombreuſes que fuſſent ſes armées, les Païs par où elles paſſoient, n'en étoient point déſolés; les Lettres n'en étoient pas moins cultivées; le Laboureur menoit ſa charruë, & faiſoit ſes moiſſons avec autant de tranquilité que dans la plus profonde paix. Les villes qui lui ouvroient leurs portes étoient traitées avec la même humanité que les campagnes; le Soldat y entroit ſans faire la moindre violence, & y vivoit avec autant de frugalité & d'ordre que chez lui: on n'entendoit parler ni de vol, ni de pillage, ni de viol, ni de meurtre: ces crimes euſſent été irrémiſſibles. Loin de ruïner d'auſſi beaux Païs, Cyrus les regardoit comme un domaine acquis autant par ſa généroſité que par ſa juſtice, que par le bonheur de ſes armes.

D'ARIOBARZANE.

Ariobarzane, Roi de Cappadoce, arrive au Camp de Pompée. Ce Général, étant ſur ſon tribunal, le Roi apperçoit ſon Fils placé auprès du bureau d'un Greffier. Ce tendre Père, affligé de le voir dans une place ſi peu convenable, va lui ceindre le Diadéme, & l'exhorte à prendre la ſienne. Le Fils répand un torrent de larmes, laiſſe tomber le Diadéme, & ne veut point le prendre, quelques inſtances qui lui en ſoient faites. Ainſi, par une généroſité incroyable, celui qui quitoit une couronne étoit plein de joie, & celui à qui il la mettoit ſur la tête, étoit plongé dans la triſteſſe. Quel combat! Qui pourroit n'en être pas attendri! Pompée confirma la volonté du Père, & ordonna au Fils d'obéir.

DE PLINE.

Pline ne se refusa jamais à la douce joie d'une bonne action. Des marchands avoient acheté ses vendanges dans l'espérance d'y gagner; ils se trompèrent, & il leur fit à tous des remises. Une Dame Romaine, qu'il avoit dotée, étoit sur le point de renoncer à la succession de son Père, dans la crainte que ses biens ne suffissent pas à rembourser les sommes duës à Pline. Ce bon Citoyen lui écrivit de ne pas faire cet affront à la mémoire de son Père; & pour la mieux déterminer, il lui envoya une quitance générale.

DU ROI ROBERT.

Aux obséques du Roi Robert, le peuple crioit en larmes: „ Nous avons perdu un Roi qui nous „ gouvernoit en paix: nous étions en sureté nous, „ & nos biens, & nous ne craignions personne ". Que de pareils éloges d'un Prince bienfaisant sont au dessus de ces discours fastueux, où l'Orateur entasse mots sur mots pour étonner nos oreilles & nous inspirer des regrets qui n'ont point leur source dans nos cœurs! Cette scène attendrissante s'est renouvellée à la mort de St. Louis, de Charles V, de Louis XII, d'Henri IV. &c.

ODE
A LA VE'RITE'.

Descends de la sphère éternelle,
ô Vérité! Soutiens ma voix,
descends, viens vanger ma querelle,
réclame tes augustes droits.
Le pervers t'outrage & t'abhorre,

le

le ſage trop ſouvent t'ignore,
& l'obſcur amas des mortels
même, en t'implorant par foibleſſe
n'oſe enviſager la Déeſſe,
dont il embraſſe les Autels.

❀ ❀ ❀

Faut-il que loin de notre vuë
ton trône éclatant ſoit placé?
Ah! que du moins perçant la nuë
un rayon vers nous ſoit lancé.
Vois ce Soleil dans ſa carrière,
ſon intariſſable lumière
dans nos yeux entre avec douceur.
Que ne peux-tu, vive influence,
en imitant ſa bienfaiſance
pénétrer ainſi notre cœur.

❀ ❀ ❀

L'Univers heureux & paiſible
ne connoîtroit aucun fleau,
Thémis, pour être incorruptible
n'auroit pas beſoin de bandeau,
& le fanatiſme barbare,
ô Dieu! cet enfant du Ténare,
qui ſe dit le vengeur des Cieux,
enchainé par ta main puiſſante,
au fond de ſa priſon brûlante,
étoufferoit ſes cris affreux.

✗ ✗ ✗

Le menſonge, la perfidie,
loin des Cours eût fui pour jamais;
du Sage la voix plus hardie
eût dit aux Rois dans leurs Palais:
„ Oui, je vous dois l'obéiſſance,
„ je m'arme pour votre défenſe;
„ mais quand je combats pour mes Rois,
„ on me doit des jours ſans alarmes,
„ & le droit d'eſſuyer mes larmes,
„ eſt le plus noble de vos droits.

✗ ✗ ✗

Rougiſſez de votre génie,
vous politiques impoſteurs,
complices de la Tyrannie
dont vous conſacrez les fureurs.
J'entends votre voix mercenaire,
crier aux Maîtres de la terre,
„ vos Sujets ſont formés pour vous:
„ aucun devoir ne vous engage:
„ ramper, gémir, eſt leur partage,
„ heureux de vivre à vos genoux.

✗ ✗ ✗

Qu'un Courtiſan noirci de crimes
habile dans l'art de ramper
empoiſonne de ſes maximes
le Monarque qu'il veut tromper:
il entrevoit ſa récompenſe,
il va dévorer la ſubſtance

de

de tout un peuple gémiſſant.
Je hais un flatteur exécrable;
je plains un Tyran mépriſable,
& je me tais en frémiſſant.

✕ ✕ ✕

Mais vous dont la voix libre & ſage,
au mortel doit la vérité,
avez-vous cru lui rendre hommage,
en trahiſſant l'humanité ?
Ne peſez plus ma deſtinée;
pourquoi d'une main forcenée,
me jetter ſous un joug d'airain?
Et pourquoi d'un ſceptre paiſible,
formez-vous un glaive terrible,
prêt à ſe plonger dans mon ſein?

✕ ✕ ✕

Fuis loin de moi, Mortel profane,
qui par le menſonge inſpiré,
a de Clio, qui te condamne,
avili le burin ſacré:
je te l'arrache avec colère,
je veux que ſur l'airain ſévère
il grave ta honte à jamais.
Tu briſes la digue impuiſſante
que d'un Dieu la main bienfaiſante
oppoſoit aux heureux forfaits.

✕ ✕ ✕

O douleur! Un Tyran féroce
dans le ſang ſe ſera plongé;

il rend en paix ſon ame atroce,
& l'Univers n'eſt pas vengé!
Si dans nos cœurs il pouvoit lire,
le mépris, l'horreur qu'il inſpire! . . .
mais d'encens il meurt enivré.
Ah! que l'Hiſtoire inexorable
flétriſſe au moins ce nom coupable,
immortel pour être abhorré.

✕ ✕ ✕

Vérité, confond l'artifice,
punis les Tyrans, leurs flatteurs,
& toi, poſtérité propice,
diſpenſe avec choix tes faveurs.
N'offre au reſpect de tous les âges
que les vrais Héros, les vrais ſages,
& que ta prudente équité
n'ouvre le Temple de mémoire
qu'à ceux qui marchent vers la gloire
ſur le pas de la Vérité.

HUMANITE'.

Philippe Auguſte commença en 1204. la conquête de la Normandie, par le ſiège de Château-Gaillard, Forteresſe alors réputée imprenable, & s'en rendit maître par ſurpriſe. Roger-Lacy, qui y commandoit pour le Roi d'Angleterre, voyant qu'il ne pouvoit réſiſter aux troupes du Roi, ſortit à la tête de 200. hommes, reſte d'une garniſon nombreuſe, réſolu de périr les armes à la main. Le Roi de France voulut, contre l'avis de pluſieurs Seigneurs qui opinoient à ce qu'on exterminât cette troupe, qu'on épargnât ces braves gens. Il les traita avec beau-

beaucoup d'humanité, & témoigna au Commandant toute l'eſtime que lui inſpiroit la belle défenſe qu'il avoit faite.

DE L'INGRATITUDE.

Il eſt aiſé de comprendre combien le nombre des ingrats eſt petit, lorſqu'on réfléchit ſur la rareté des gens qui aiment à faire du bien aux autres. Cependant comme il s'en trouve des uns & des autres, il me ſemble que quand on aime à faire du bien à quelqu'un, on peut facilement ſe mettre à l'abri de l'ingratitude, en ne ſe propoſant pour récompenſe de ſes bienfaits que le ſeul contentement qu'une belle ame goûte ordinairement à pouvoir ſoulager les malheureux en dépit de la fortune qui les perſécute, & de ne faire aucun fond ſur leur reconnoiſſance: car c'eſt le propre d'un grand cœur, de mettre à ſes pieds les bienfairs dont on comble les autres, comme il eſt d'un honnête-homme de garder dans ſon cœur ceux qu'il reçoit. Un bel eſprit a bien dit: „ Celui qui ne fait du „ bien qu'en vuë de reconnoiſſance, fait de la gé„ nérofité, qui eſt une auſſi belle vertu, un des „ plus infames commerces du monde ". Un homme véritablement généreux ne reproche jamais à l'ingrat ſon bienfait: mais il le mépriſe comme un monſtre de la Nature. L'ingrat me ſemble un abrégé de toutes les baſſeſſes, & la plus indigne des créatures. Les anciens Romains en ont eu une ſi grande horreur, que la dernière injure qu'ils pouvoient dire à un coquin, étoit de l'appeller ingrat. Il eſt certain qu'il n'y a pas de crime qui répugne plus à la Nature que l'ingratitude. L'Italien, pour bien l'exprimer, dit en proverbe:

Levata la ſete, ſi voltano le ſpalle al fonte.

AUX

AUX ROIS.

Heureux le Peuple qu'un sage Roi conduit ! Mais encore plus heureux le Roi qui fait le bonheur de tant de Peuples, & qui trouve le sien dans sa vertu ; il est plus que craint, car il est aimé ; non seulement on lui obéit, mais encore on aime à lui obéir. Il est le Roi de tous les cœurs ; chacun, bien loin de vouloir s'en défaire, craint de le perdre, & donneroit sa vie pour lui.

DE LA GE'NE'ROSITE'.

Tous les hommes ont naturellement des principes de générosité. Pour peu qu'on s'applique à démêler le fond du cœur humain, on y trouve je ne sais quoi qui nous reproche incessamment de certaines bassesses qui ne nous sont point naturelles. Il est mille gens qui sont obligeans par artifice, & qui seroient bienfaisans s'ils laissoient agir leur bon naturel : on remarque en eux de tems en tems de secrets retours, & des mouvemens de tendresse, qui vont fouiller jusqu'au fond de leur cœur pour y réveiller de certains mouvemens de générosité qui sont naturels à tout le monde.

RE'FLEXIONS.

La sensibilité se trouve rarement dans le cœur des Grands. La joie continuelle, où ils vivent, naturalise chez eux une dureté barbare pour les malheureux.

Les Grands perdent pour les autres tout sentiment d'humanité, parce qu'ils épuisent en leur faveur toute leur tendresse ; ils regardent souffrir le reste des hommes avec autant d'indifférence que s'ils étoient d'une nature inférieure à la leur.

Vous hommes élevés, qui êtes les Dieux de la terre,

terre, les Pères des Peuples, la même loi qui nous ordonne, de vous respecter, vous oblige de nous chérir.

Rien ne nous engage plus puissamment, que l'honnêteté d'un grand Seigneur. Charmés de son accueil, nous voudrions avoir un trésor de gloire à lui offrir, pour le dédommager de celle dont il se dépouille en notre faveur.

DE LA BIENFAISANCE.

Une belle ame n'est sensible à rien plus qu'au plaisir de soulager les malheureux : au lieu qu'une ame basse & rampante se sent blessée du bienfait qu'un autre reçoit. La noble ambition qui porte la première à se faire autant de sujets qu'il y a de gens persécutés de la fortune, ne sauroit qu'être agréable à Dieu : mais l'envie dont la dernière est rongée à la vuë du bien qui arrive aux autres, est proprement le vice du Démon.

DE LA RECONNOISSANCE.

Rien n'est si juste que la reconnoissance. Un cœur généreux ne perd pas une seule occasion de payer un bienfait qu'il a reçu, & plûtôt qu'il s'en aquite, plus il montre qu'il a mérité le plaisir qu'on lui a fait.

HYMNE A LA BIENFAISANCE.

Fille du Ciel, ô Bienfaisance!
la plus aimable des Vertus,
sans en excepter l'innocence,
ô toi que l'on ne connoît plus;

puisse

puiſſe l'hymne que je t'adreſſe,
rechauffer encor tes amans,
des Rois réveiller la moleſſe,
& la langueur des Courtiſans.

✕ ✕ ✕

Repoſe-toi ſur mon azile!
Ennoblis mon obſcurité
par l'heureux deſir d'être utile,
ſi le pouvoir m'en eſt ôté.
Que dis-je? Au ſein de la miſère,
un être plein de ta chaleur,
trouve toujours du bien à faire,
tu mets tes tréſors dans ſon cœur.

✕ ✕ ✕

Oui, périſſent les ames dures
les cœurs incapables d'aimer!
les amis ingrats & parjures,
que ta voix n'a pû déſarmer!
Périſſent... mes cris s'évaporent...
Ah! Ces mortels ſi rigoureux,
douce Bienfaiſance, ils t'ignorent,
ils ne ſont que trop malheureux.

✕ ✕ ✕

Viens, enivre-moi de tes charmes,
ô ſentiment conſolateur....
tu mêles du plaiſir aux larmes
& de l'attrait à la douleur.

Par

Par toi, ſans tumulte, on ſommeille;
par toi, le réveil eſt ſerein;
le bien que l'on a fait la veille,
fait le bonheur du lendemain.

DE L'ADVERSITÉ.

„ Il n'eſt rien à préſent que ce que j'ai donné, diſoit Marc-Aurèle pour ſe conſoler du changement de la fortune. Les avantages de la généroſité ſont ignorés dans les tems heureux, on ſe croit bien appuyé dans la faveur, on néglige de ſe faire des amis, mais que l'on eſt rigoureuſement puni de ſon avarice aux approches de l'adverſité; tout ſecours eſt néceſſaire, perſonne ne s'offre à les donner. Ceux ſur qui on a répandu mille graces, ſont à peine touchés de la ruïne de leur bienfaiteur: que doit-on attendre de ceux qu'on a mépriſés, ou même deſſervis?

RÉFLEXION.

Les gens en place reprochent ſouvent aux malheureux leur pareſſe, leurs mœurs errantes & vagabondes. Mais, s'il étoit permis à ces malheureux, que l'on outrage, de répondre librement, ſans doute ils diroient: O Grands, qui nous reprochez une vie oiſive, quels ſont les ſoins qui „ vous occupent dans votre opulence? Les ſoucis „ de l'ambition, les mouvemens des paſſions, „ & les raffinemens de la volupté. Nous conſentons qu'on nous appelle des ſerviteurs inutiles; mais n'êtes-vous pas vous-mêmes des ſerviteurs infidèles.

MAXIME.

Celui-là peut prendre qui goûte un plaifir auffi délicat à recevoir, que fon ami en fent à lui donner.

QUESTION.

Les malheurs d'autrui font-ils un motif de confolation pour les malheureux ?

Il n'eft pas néceffaire de penfer pour réfoudre cette queftion; on n'a befoin que de fentir pour être convaincu, que non feulement les maux des autres n'adouciffent point ceux auxquels l'infortune nous livre, mais qu'ils ne fervent au contraire qu'à aigrir la douleur que nous éprouvons déja.

Quel eft le fentiment qui nous porte à partager les malheurs de nos femblables ? La fenfibilité. Les malheureux, comment, en partageant les peines des autres, pourroient-ils diminuer la leur ? Rend-on fon fardeau plus leger, en fe chargeant d'un nouveau poids ? Cœurs vertueux & fenfibles qui êtes fi fouvent plongés dans la plus vive trifteffe, vous eft-il jamais arrivé de recevoir quelque confolation des larmes de la douleur ? Une Amante abufée, qui pleure fur l'infidélité d'un perfide, une Mère défefpérée de la mort d'un fils tendrement aimé, un ami fenfible, qui gémit fur la perte de fon ami, ont-ils été pour vous un fpectacle capable d'adoucir vos peines ? Le fentiment de la douleur ne peut être calmé que par celui du plaifir, & quel eft l'homme affez méchant, quelque malheureux qu'il foit, pour goûter une fecrète joïe, à l'afpect de ceux qui font auffi à plaindre que lui ? S'il étoit poffible que l'infortune des autres émouffât l'aiguillon de nos malheurs, il faudroit cacher cette vérité affreufe qui dégraderoit l'humanité, il le faudroit pour

pour qu'un homme dévoré de chagrins pût nous intéresser; car s'il étoit prouvé qu'il désire le malheur de la Nature entière, qui voudroit être le consolateur & le bienfaiteur d'un pareil monstre? La cabanne d'un indigent seroit la retraite d'un scélérat; les humbles toits de la misère couvriroient les plus horribles complots, & tout malheureux seroit un être détestable qu'il faudroit bannir de la société: le bonheur est le cri de nos cœurs, c'est le vœu de la Nature, & celui qui n'appercevroit le sien que dans les maux qu'il pourroit faire, seroit bientôt le fléau des humains. N'avilissons point notre être par des systêmes odieux; n'empoisonnons point la Nature; ne nous créons pas des vices nouveaux; suivons l'impulsion de nos cœurs. Heureux ou malheureux, la mesure de la sensibilité qui est en nous est celle de l'intérêt que nous prenons aux événemens de la vie, qui nous sont rélatifs, ou qui regardent les autres. Les personnes que l'infortune a habitués à la douleur, sont plus exercés à sentir, & conséquemment plus capables de commisération: d'où je conclus que les maux des autres doivent augmenter ceux des malheureux (*). En se pénétrant d'une douleur qui leur est étrangère, celle qui leur est propre, ne doit-elle pas prendre une consistance nouvelle? C'est un feu déja allumé, dont le nouveau tison augmente la flamme. Je suis persuadé qu'un homme qui souffre, n'en apperçoit pas un autre dans un état pareil au sien, sans ressentir à la fois & ses maux & ceux de son semblable. Pourquoi faut-il que le nombre des malheureux soit si grand? Que ne puis-je goûter au moins la douce satisfaction de souffrir seul? Pour qu'il ne tint pas ce langage, il faudroit qu'il y eût une portion de malheurs déterminée qui circulât parmi les hommes. Elle s'affoibliroit en se partageant

(*) Puisqu'ils sont plus sensibles ils doivent les ressentir plus vivement.

geant, & il feroit alors naturel de défirer que ce partage fe multipliât à l'infini, pour voir diminuer d'autant la portion qui l'accableroit. Il eft démontré que les hommes ne font point méchans gratuitement, & qu'importe, en effet, au miférable, qui n'a pas de quoi fubfifter, que mille autres meurent de faim, puifque cela ne rend pas fon état meilleur. Les malheureux peuvent fe confoler enfemble, parce que leurs ames communément ont des rapports entre elles qui les attachent l'un à l'autre; mais ces rapports font indépendans de leur mauvaife fortune; les véritables font ceux de la vertu, & certainement les ames honnêtes ne fe font jamais fait un aliment agréable de la douleur des autres. L'opinion contraire détruiroit en nous tout fentiment de bienfaifance, & briferoit les liens de la fociété, liens facrés, qui font la félicité d'un feul, le bonheur de plufieurs, & que les malheureux ont un intérêt fenfible à refpecter. C'eft pour eux que j'ai écrit: puiffe mon fyftême recevoir les applaudiffemens de ceux à qui leur fortune permet de faire du bien aux hommes. Puiffent-ils être perfuadés que le furplus des riches eft le patrimoine des pauvres, & que le plus bel acte de l'humanité eft fans doute de les fecourir, en ménageant leur délicateffe.

D'ALEXANDRE.

C'eft moins l'ambition & l'efprit de conquête qui a fait donner à Alexandre le nom de Grand, que fa générofité, & fa clémence, & fes autres vertus. Mais comme la plûpart de ces dernières l'abandonnèrent fur la fin de fa vie, il auroit auffi alors mérité de perdre le nom qu'elles lui avoient acquis.

DES

DES BIENFAITS.

Ne vous piquez pas de ſervir beaucoup de gens, empreſſez-vous de bien adreſſer vos bienfaits, c'eſt de toutes les règles de la générosité la plus honorable à ſuivre.

BIENFAISANCE.

Nous ne pouvons approcher de plus près du grand modèle de perfection qui nous eſt propoſé, qu'en nous appliquant de tout notre pouvoir à faire du bien à nos ſemblables. C'eſt par là que nous pouvons, en quelque façon, reſſembler à Dieu, lequel ſans diſtinction de bons & de mauvais, fait lever ſon Soleil ſur tous les hommes. Si le ſort des grands & des riches eſt digne d'envie, ce ne ſauroit être que parce qu'il les met en état de ſoutenir les foibles, & de relever ceux qui ſont accablés ſous le poids de l'infortune. Lorſque la bonne volonté ſe trouve jointe au pouvoir, c'eſt, à mon avis, la grace la plus précieuſe que l'homme puiſſe recevoir du Ciel; la première même eſt toujours une grande vertu quand elle ſe trouve ſeule.

RE'FLEXION.

Les Bienfaits ne ſont agréables qu'autant qu'on croit les pouvoir payer, dès qu'ils vont trop loin, la haine prend la place de la reconnoiſſance.

QUESTION.

En quoi conſiſte l'autorité d'un Roi?

Il peut tout ſur ſes Peuples, mais les Loix peuvent tout ſur lui. Il a une puiſſance abſoluë pour

pour faire le bien, & les mains liées dès qu'il veut faire le mal. Les Loix lui confient les Peuples comme le plus précieux de tous les dépôts, à condition qu'il fera le Père de ses Sujets. Elles veulent qu'un seul homme serve, par sa sagesse & par sa modération, à la félicité de tant d'hommes & non pas que tant d'hommes servent par leur misère & par leur lâche servitude à flatter l'orgueil & la molesse d'un seul homme. Le Roi ne doit rien avoir au dessus des autres, excepté ce qui est nécessaire, ou pour le soulager dans ses pénibles fonctions, ou pour imprimer au Peuple le respect de celui qui doit soutenir ses Loix.

D'ailleurs le Roi doit être sobre, plus ennemi de la molesse, plus exempt de faste & de hauteur qu'aucun autre. Il ne doit point avoir plus de richesses & de plaisirs, mais plus de sagesse, de vertus & de gloire que les autres hommes. Il doit être au dehors le défenseur de la Patrie, en commandant les armées; & au dedans le Juge des Peuples pour les rendre bons, sages & heureux. Ce n'est point pour lui-même que les Dieux l'ont fait Roi, il ne l'est que pour être l'homme des Peuples. C'est au Peuple qu'il doit tout son tems, tous ses soins, toute son affection, & il n'est digne de la Royauté qu'autant qu'il s'oublie lui-même pour se sacrifier au bien de son Peuple.

EXEMPLE HE'ROÏQUE D'AMITIE'.

Le zèle & les doux transports de l'amitié ont été admirés des Peuples les plus anciens, & même les plus barbares. En voici un exemple de l'Histoire des Scythes. Dandamis, Scythe, étoit grand ami d'Amizoque, son compatriote. Il n'y avoit que quatre jours qu'ils s'étoient jurés une amitié éternelle, & qu'ils avoient bû du sang l'un de

l'autre, pour confirmation de leur alliance, lorsque les Sarmates entrèrent en Scythie avec 30000. hommes à pied & 10000. chevaux. On s'étoit campé fur l'une & l'autre rive du Tanaïs pour empêcher le paffage; mais ils enlevèrent d'abord tout ce qui étoit au delà, à la réferve de ceux qui fe fauvèrent de bonne heure en deça du fleuve. Sur cette entrefaite, Dandamis, voyant fon ami prifonnier qui imploroit fon affiftance, paffe l'eau à la nage pour l'aller fecourir. Mais il ne fut pas plûtôt à l'autre bord, qu'il fut enveloppé par les ennemis, & fur le point de périr. Il s'écria qu'il venoit pour racheter un prifonnier: à ces mots, ils s'arrêtèrent tout court, & le menèrent au Général, qui lui demanda d'abord, quelle rançon il vouloit donner: „ Moi-même, dit-il, puifqu'on „ m'a prit tout mon équipage, & que les Scythes „ n'ont point d'autres biens ". C'eft trop, répondit le Barbare, nous nous contenterons d'une partie; & là-deffus il lui fit arracher les yeux, & le renvoya avec fon ami, plus joyeux de cette conquête, qu'affligé de la perte de fa vuë. Sa préfence rendit le courage aux Scythes, qui crurent n'avoir rien perdu en confervant un fi grand tréfor. Cela étonna même les ennemis, lorfqu'ils vinrent à confidérer à quelles gens ils avoient à faire, de façon qu'ils fe retirèrent la nuit en tumulte, après avoir brulé les chariots qu'ils avoient pris, & laiffé une partie du butin. Cependant, Amizoque ne voulut point conferver la lumière que fon ami avoit perdu pour l'amour de lui; & l'on vit ces deux illuftres aveugles, nourris aux dépens du public, qui révéroit leur vertu.

DISCOURS

DISCOURS
D'UN NE'GRE A UN EUROPE'EN.

Qui te ramène encor ſur ces bords malheureux ?
tes pareils à la fin devenus généreux,
feroient-ils fatigués de chercher des victimes ?
Et pour mettre en ce jour des bornes à ces crimes,
l'avide Européen cédant à la pitié,
nous vient-il par ta bouche offrir ſon amitié ?
Non, tu reviens encore, oubliant qui nous ſommes,
avilir ton ſemblable & marchander des hommes.
Eh quoi ! ne ſais-tu donc qu'enchaîner l'Univers ?
Tu pourrois l'éclairer ! . . Pour lui donner des fers,
Barbare Européen, réponds, quel eſt ton titre ?
J'atteſte la Nature, & la prens pour arbitre :
Viens : La recuſes-tu ? C'eſt à ſon tribunal,
(où malgré ſon orgueil, l'homme à l'homme eſt égal)
que t'appelle à grands cris l'humanité plaintive :
viens te juſtifier aux yeux de ta captive,
d'avoir oſé braver ſes reſpectables loix :
Si tu peux en avoir, parle, expoſe tes droits ;
défends-les, ou plûtôt laiſſe-moi les confondre.
Vas, je n'ignore pas qu'habile à me répondre,
& mettant à profit tes talens ſéducteurs,
tu ſauras te parer des plus belles couleurs,
oppoſer à ma voix ton adroite éloquence,
ſous des ſophiſmes vains cacher ta violence,
& même, en l'outrageant, nommer l'humanité ;

mais

mais tremble, j'ai pour moi l'auguste vérité.
A quitter tes foyers qui pouvoit te contraindre?
L'Européen des Cieux a-t il donc à se plaindre?
Réponds-moi, Non, sans doute, & ces Dieux bienfaisans,
ingrat, t'ont prodigué leurs plus riches présens.
Quel desir insensé, quelle aveugle manie
t'arrachant aux douceurs d'une heureuse patrie,
& repoussant les bras de tes tendres enfans,
t'a fait braver des mers les gouffres menaçans,
obstacle fait pour toi, barrière redoutable
qu'autrefois la Nature & sage & respectable,
prévoyant les desseins des perfides mortels,
posa pour arrêter tes complots criminels!
C'en est fait, tu franchis cette immense carrière,
déja s'offre à tes yeux un nouvel hémisphère,
Au mépris de la mort, à travers les dangers,
que viens-tu donc chercher sur ces bords étrangers?
Le sage Américain que ton orgueil méprise,
foule aux pieds les trésors dont ton ame est éprise;
emporte-les, barbare, & si ce n'est assez
de ces brillans métaux l'un sur l'autre entassés,
si c'est peu d'assouvir ton infame avarice,
achève tes exploits, consomme l'injustice,
& répandant chez lui la terreur & l'effroi,
à ce Peuple éperdu donne encore la loi.
Mais rien ne t'assouvit & ta jalouse rage
de ces biens usurpés craint encor le partage.
C'est alors que suivant le cours de tes fureurs...
(Non, ma voix se refuse à ce comble d'horreurs)
dans le sein désarmé d'un Peuple doux, timide,

ta criminelle main plonge un fer homicide.
En vain ces malheureux embraſſent tes genoux,
implorant ta pitié; tout tombe ſous tes coups.
La mort, l'affreuſe mort vole ſur ce rivage,
anime ta fureur & preſſe ton courage.
Tu reſtes ſeul enfin, & ton bras eſt laſſé;
abreuve-toi du ſang que ta main a verſé,
ſur ces membres ſanglans repoſe-toi, barbare,
ce trône eſt fait pour toi, ta cruauté le pare;
jouïs de ta victoire, & du moins quelque tems
promène tes regards ſur ces corps palpitans,
dans ces champs où ton bras exerce ſa furie,
viens entendre une voix qui s'élève & te crie:
„ Tu te flattes en vain, ſi tu crois déſormais
„ jouïr impunément du prix de tes forfaits:
„ farouche Européen, le ſang de ces victimes
„ armera contre toi les Dieux vengeurs des crimes;
„ mais s'ils ont dans leurs mains des foudres impuiſſans,
„ puiſſent, à leur défaut, les remords dévorans
„ préparer à ton cœur d'éternelles tortures?
„ Que dis-je? C'eſt trop peu, puiſſent tes mains impures
„ s'armer contre toi-même, & déchirant ton flanc
„ ſe fouiller à leur tour de leur odieux ſang. . .
Mais que vois-je? Déja des Nations rivales
viennent te diſputer ces richeſſes fatales:
tous mes vœux ſont remplis, & nos cruels Tyrans
eux-mêmes, ſous le fer, dans la flamme expirans,

recon-

reconnoiſſent enfin les vengeances céleſtes.
Voilà donc ces exploits à toi-même funeſtes?
Voilà les fruits amers de ton avidité!
Quoi? Cet or vaudroit-il le prix qu'il t'a coûté?
Quoi? Ces champs ravagés & baignés de tes larmes,
à tes yeux éblouïs conſervent tous leurs charmes?

Tu vas les cultiver ſans doute, & déſormais
à l'Univers troublé tu vas rendre la paix;
non, non, tu lui juras une éternelle guerre,
& les Dieux t'ont formé pour déſoler la terre:
Oui, je ne vois chez toi qu'un peuple de bourreaux,
chaque jour, chaque inſtant, voit des crimes nouveaux;
aux poignards dans les mains ſuccèdent des entraves,
& ces vaſtes déſerts ſe repeuplent d'eſclaves.
Dieux! Quels infortunés dociles à ta voix...
Que vois-je? C'eſt ſur vous qu'on fait tomber ce choix,
ô mes chers Citoyens! On vous charge de chaînes.
Barbares, arrêtez vos fureurs inhumaines.
Par nos triſtes ſanglots, par nos larmes, nos cris.
Quoi! Vos féroces cœurs ne ſont point attendris!
Ces époux éplorés, ces mères ſuppliantes
vers vous en vain, cruels, tendent leurs mains tremblantes...
Ils emportent leur proie & déja leurs vaiſſeaux

loin des bords Africains fendent le ſein des eaux.
Mais toi, de leurs complots Miniſtre trop fidèle,
apprends-moi donc enfin par quelle erreur cruelle
tes pareils s'arrogeant ſur nous ce droit affreux,
ainſi qu'un vil troupeau nous chaſſent devant eux.
Ce Peuple ſe croit-il en ſon erreur extrême
le Roi des Nations & ſon Juge ſuprême?
Ou bien de quelqu'injure a-t'il à ſe venger?
par l'Africain jamais ſe vit-il outrager?
Avons-nous quelquefois, répandant les allarmes,
porté dans tes foyers la terreur de nos armes?
Non, non, de tels forfaits ſont réſervés pour toi,
toi ſeul du genre humain eſt l'horreur & l'effroi;
mais ſi de nous enfin tu reçus quelqu'outrage,
viens, viens nous en punir, montre-nous ton courage;
oſe nous attaquer. Par de lâches moyens
ne ſois plus redoutable à mes Concitoyens.
Tu le connois ce Peuple entreprenant, avide,
qui par l'impunité devenu moins timide,
ainſi que tes tréſors ravit ta liberté,
& juſque dans tes mers vient braver ta fierté.
Dis-moi, lorſque ſa main aux chaînes te prépare,
n'eſt-il pas vrai qu'alors tu le nommes barbare?
Ce ſont, ſi je t'en crois, des Tyrans odieux.
De quoi vous plaignez-vous, ſi plus forts ou plus braves,
ces Peuples ſans pitié vous amènent eſclaves?
Ils ont ſur vous des droits, les droits de la valeur;
mais vous Européens, vous dont le lâche cœur
ne ſait que de nos Rois acheter des victimes,

vous,

vous, croyez-vous fur nous des droits plus légitimes?
Ou plûtôt en fignant cet infame traité
en auriez-vous acquis fur notre liberté?
Quoi? ces Rois que le Ciel créa pour nous défendre,
auroient auffi reçu le pouvoir de nous vendre?
Non, je ne puis le croire, & j'entends dans mon cœur
une voix qui s'oppofe à cette affreufe erreur.
Ambitieux Tyrans, fouffrez que je l'écoute;
vos droits me font connus, & (je le crois fans doute)
l'homme par-tout né libre a pû dire à fes Rois:
„ Enchaîne mes penchans fous le fceptre des loix;
„ oui, je confens, efclave heureux & volontaire,
„ de fubir pour toujours un joug peut-être auftère,
„ qui, par tous à la fois également porté,
„ la terreur des méchans en foit la fureté.
„ Mais qu'aveugle, rampant, jamais il ait pû dire,
„ viens exerce fur moi le plus injufte empire:
„ je t'abandonne tout, règle mes fentimens,
„ fais taire de mon cœur les fecrets monumens,
„ j'étoufferai pour toi les cris de la Nature,
„ la lâche trahifon, le meurtre, le parjure,
„ rien ne peut m'effrayer, je faurai tout trahir,
„ ordonne-moi le crime, & je cours obéir:
„ C'eft peu, difpofe encor au gré de ton envie,
„ Defpote impérieux, de mes biens, de ma vie,

„ je remets en tes mains tous mes droits les plus chers,
„ & libre, je confens à recevoir des fers.
„ De ce contrat heureux mes fermens font le gage.
Que l'homme ait pû tenir un femblable langage,
le croirois-tu, Tyran, & ton orgueil trompé
s'abufe-t'il encore fur un droit ufurpé ?
Apprends que malgré toi, dans le fond de notre ame
la Nature a fes droits, les fent & les réclame.
Oui, fans doute tu peus comprimer ce reffort,
lève la main, barbare, il prendra fon effor.
Que dis-je? c'eft en vain qu'ici ma voix t'accufe,
& notre cruauté peut te fervir d'excufe;
nous-mêmes dans tes fers nous courons nous jetter.
Mais toi de nos fureurs devrois-tu profiter?
Je t'entends; un motif plus noble, plus fublime,
dans ce trafic honteux & te guide & t'anime.
Pardonne, Européen, fi j'ai pû t'offenfer:
oui, j'oubliois ce Dieu que tu viens m'annoncer.
Vas donc, fais le connoître à ce Peuple fauvage.
Africain trop heureux, bénis ton efclavage,
l'Européen zélé vient réformer ton cœur,
& guidé par un Dieu, t'arracher à l'erreur.
Ne lui reproche pas fes rigueurs inhumaines.
Vas, c'eft pour t'éclairer qu'il t'accable de chaines.
O Dieux! par nos bourreaux nous ferions éclairés!
C'eft ainfi qu'abufant des noms les plus facrés
tu fais de tes deffeins colorer l'injuftice!
Etranger, c'en eft trop, dépouille l'artifice,
déja la vérité t'a dicté fon arrêt.

Ecoute-

Ecoute-la, cruel, ton Dieu c'eſt l'intérêt,
c'eſt lui qui te guida vers ces plages lointaines,
c'eſt lui qui te ramène aux rives Africaines ;
c'eſt lui qui deſtructeur de cent Peuples divers,
par tes indignes mains ravage l'Univers.)
Mais enfin, s'il eſt vrai, qu'un zèle pur t'enflamme,
ſans nous donner des fers viens épurer nos ames ;
montre-nous ces devoirs & ſi chers, & ſi ſaints,
qui doivent en tous lieux réunir les humains.
Peins-nous l'Etre ſuprême à qui tu rends hommage ;
tu pourras dans nos cœurs en imprimer l'image,
& porter juſqu'à lui nos vœux & nos tributs.
Dis-nous que des mortels il eſt le tendre Père,
& qu'il veille en tout tems ſur la Nature entière.
S'il vous parloit ainſi, banniſſant les ſoupçons,
ô mes chers Citoyens, écoutez ſes leçons !
Et vous Européens, plus éclairés, plus ſages,
loin de favoriſer de coupables uſages,
ſur nos cœurs corrompus régnez par vos bienfaits,
& faites-nous rougir de nos propres forfaits.

SENTENCES DE PLINE.

Liberalitatem jucundiorem gratus, clariorem ingratus facit.

La reconnoiſſance rend la libéralité plus agréable, l'ingratitude la rend plus éclatante.

Princeps poteſt odio eſſe nonnullis etiamſi ipſe non oderit ; amari, niſi ipſe amet, non poteſt.

Un Prince peut être haï de quelqu'un ſans qu'il haïſſe lui-même ; il ne peut être aimé, ſans qu'il aime.

ANECDOTE.

Jamais cœur ne fut plus franc, plus généreux, plus humain que celui de Robert Roi d'Angleterre. Ayant été bleſſé d'une flèche empoiſonnée, les Médecins lui déclarèrent qu'il ne pouvoit guérir qu'en faiſant promptement ſucer ſa bleſſure : „ Mourons donc, dit-il, je ne ſerai jamais aſſez cruel „ & aſſez injuſte pour ſouffrir que quelqu'un s'ex„ poſe à mourir pour moi ". La Princeſſe Sibyle, ſa femme, prit le tems de ſon ſommeil, ſuça ſa playe, & perdit la vie en la ſauvant à ſon mari.

REFLEXIONS.

Qu'un honnête-homme qui a fait aux autres tout le bien qu'il a pû, vienne à tomber dans l'infortune, combien s'en trouvera-t'il parmi ceux qu'il a comblé de bienfaits, qui ne croyent avoir de bonnes raiſons pour ſe diſpenſer des devoirs de la reconnoiſſance?

La charité de notre ſiècle eſt trop pareſſeuſe & trop vaine pour bien remplir les devoirs qui lui ſont impoſés. Le pauvre honteux eſt donc réduit à mourir de faim & de miſère ; celui qui a l'aſſurance de demander ſe voit bruſquement rebuté. Quelle reſſource reſte-t'il donc pour ſe procurer quelque ſoulagement?

DE LA BIENFAISANCE.

Il n'eſt point de vertu qui ſoit étrangère à un Gentilhomme; mais parmi les vertus il y en a qui lui conviennent particulièrement. De ce nombre eſt le penchant à obliger. Les intérêts de la ſociété ſont en commun. Tous les hommes concourent au bonheur les uns des autres. Tous ſe doivent des ſecours mutuels. Mon ſemblable a des droits

droits acquis sur mon cœur. Mais un homme bien né doit principalement se faire distinguer par sa bienfaisance. Or on ne connoît nos sentimens qu'à nos paroles & à nos actions. L'œil de l'homme ne peut percer jusqu'au fond de notre ame. Les vertus cachées sont presque toujours des vertus inutiles. Ainsi une personne portée naturellement à faire plaisir, ne peut manifester au dehors cette disposition intérieure, que par ce qu'elle fait & par ce qu'elle dit. Nos actions & nos discours font connoître le principe qui nous fait agir & parler. Ce sont ces deux motifs qui déterminent les hommes à porter un bon jugement de nous-mêmes. Voulez-vous vous assurer le titre d'homme bienfaisant? Soyez attentif d'obliger dans les plus petites choses. Ne négligez pas même, les petits soins, les attentions fines, elles font violence aux cœurs & nous les attache invinciblement: c'est dans ce manège délicat que consiste la politesse raffinée; saisissez avec avidité toutes les occasions à exercer votre bienfaisance. Reproduisez souvent, s'il est possible, multipliez avec adresse, celles que le hazard vous fournira. Mettez tout à profit. Telle est l'opinion reçuë: une personne attentive à nous plaire dans les choses de la moindre conséquence, seroit également disposée à nous être utile dans les circonstances les plus importantes de la vie. Penser autrement, ce seroit choquer à la fois les principes de la raison, & de la charité.

HUMANITE'.

On pourroit prévenir une bonne partie des misères qui accompagnent cette vie, si on y employoit les offices mutuels de la compassion, de la bienveillance & sur-tout de l'humanité. Il n'y a rien qui mérite plus d'être encouragé, soit dans nous-mêmes ou dans les autres, que cette disposition

d'esprit que nous appellons ordinairement un bon naturel.

RE'FLEXION SUR L'HOMME AIMABLE.

Le titre d'homme aimable n'est pas si facile d'obtenir que l'on se l'imagine. C'est à tort, Lisimond, que vous prétendez le mériter. Nous vous rendons la justice de dire, que vous avez reçu en partage tous les talens extérieurs; nous ne pouvons vous refuser de l'esprit, du bon sens, de la légéreté, du goût, de la délicatesse. On aime à être de votre avis, lorsque vous avez parlé. La douceur & la persuasion sont assises sur vos lèvres. Vous dites de jolies choses, & les dites poliment. Vous connoissez la bonne compagnie. Vous en avez le ton & les manières: jamais on vous a reproché un geste déplacé. Les Graces semblent elles-mêmes diriger vos mouvemens & régler le son de votre voix. Vous savez vous abaisser devant le peuple, & vous tenez, avec dignité, votre rang parmi les Grands du monde. Votre politesse, votre probité, votre justice ne se sont jamais démenties. Enfin vous badinez agréablement, on applaudit à vos saillies ingénieuses. On vous louë, on vous recherche, on vous aime à la folie dites-vous. Je veux en convenir; mais, Lisimond, vous êtes encore loin du caractère que vous affectez. Votre voisin a réclamé votre protection, il ne l'a point obtenuë. Votre ami languissoit dans la misère, il n'a reçu de vous aucun secours. Nous ignorons si vous êtes sensible au plaisir d'obliger vos semblables. Nous ne vous connoissons point ce doux penchant à rendre service, qui caractérise une ame bien née. Joignez aux qualités brillantes qui ornent votre personne, les qualités du cœur; des sentimens généreux & compatissans, & nous vous accorderons avec joie le titre que vous vous arrogez.

CRUAUTE'.

CRUAUTE'.

L'Histoire des Scélérats intéresse toujours par elle-même, autant qu'elle remplit d'indignation & d'horreur. Voici quelques traits de la vie d'un Monstre qui n'a eu dans tous les tems, & presque dans tous les païs, que trop d'imitateurs.

Antandre, frère d'Agathocle, Tyran de Sicile, pendant que celui-ci, l'an 310. avant l'Ere Chrétienne, faisoit la guerre en Afrique, Antandre fut assiégé dans Syracuse par les Carthaginois, ayant à leur tête Amilcar. Cet Officier voyant la Ville réduite à la dernière extrémité, menaçoit de l'emporter d'assaut. Il envoyoit pourtant, avant toute chose, une ambassade à Antandre, par laquelle il lui fit dire secrétement, qu'il lui promettoit, aussi-bien qu'à tous les siens, une pleine sureté, s'il consentoit à lui livrer Syracuse. Antandre, ayant fait assembler son Conseil sur une pareille proposition, après beaucoup de raisons alléguées pour & contre, opina lui-même à se rendre, comme étant de son naturel peu courageux & d'un caractère différent en tout de celui de son frère. Mais Erymon d'Etolie, qu'Agathocle avoit laissé auprès de lui pour Conseil, fut d'un avis contraire, & invita toute l'assemblée à une défense vigoureuse, du moins jusqu'à ce qu'on soit pleinement instruit de la vérité de la nouvelle qu'on lui débitoit. Amilcar bientôt informé des résultats de cette délibération, fit avancer toutes ses machines pour abattre les murailles. Ce fut cependant sans succès. Il se vit même obligé bientôt après de s'éloigner de Syracuse. Environ quatre ans après, Agathocle sur la nouvelle qu'il eut de la mort de son fils, que les Soldats, qu'il avoit abandonné lâchement en Afrique, tuèrent par dépit, prit en haine tous ceux qui étoient restés dans le païs. Pour s'en venger, il envoya quelques-uns

de ſes amis dans Syracuſe auprès d'Antandre. Ils lui portèrent l'ordre de faire égorger, ſans aucune exception, tous les parens des gens de guerre qu'Agathocle avoit employés à l'expédition de Carthage, & qu'il avoit laiſſés dans ce païs-là. Antandre exécuta cet ordre avec beaucoup d'exactitude, & donna le ſpectacle d'un carnage affreux : car non ſeulement il fit périr les enfans, les frères & les pères même des abſens, mais encore leurs grands-pères, s'ils ſubſiſtoient encore, gens arrivés à la dernière vieilleſſe, & auxquels à peine reſtoit-il encore de la connoiſſance & du ſentiment. On n'oublia pas non plus les enfans à la mamelle, qu'on arrachoit des bras de leurs nourrices, & qui, heureuſement pour eux, n'éprouvoient point l'horreur du ſpectacle dont ils étoient l'objet eux-mêmes. On comprit dans ce carnage toutes les femmes qui tenoient aux gens de guerre, reſtés dans la Libye, par quelque parenté, ou par quelque alliance, en un mot, tous ceux dont la perte pouvoit leur laiſſer quelque regret. Comme on menoit au bord de la mer tous ceux qu'on vouloit égorger, on n'entendoit ſur tout le chemin que des cris & des lamentations pitoyables, tant de la part de ceux qui y alloient recevoir le coup de la mort, que de ceux qui prenoient part à leur infortune, & qui en étoient auſſi affligés qu'eux-mêmes. Mais ce qui n'étoit pas moins douloureux pour ce grand nombre d'aſſiſtans, il n'y avoit pas un ami qui oſoit rendre le moindre devoir funèbre à aucun de ces corps étendus ſur le rivage, de peur que par cet office, il ne ſe déclarât parent du mort, & ne fût auſſi compris dans la ſentence portée par le Tyran. Le maſſacre s'étendit à un ſi grand nombre de perſonnes, que les eaux de la mer parurent teintes de ſang à une grande diſtance du rivage, & qu'elle porta au loin des indices d'une cruauté ſi monſtrueuſe.

Il

Il eſt affligeant de voir que pour un trait d'humanité, de douceur, de bienfaiſance, l'Hiſtoire en offre par milliards de cruauté, d'horreur & de férocité.

DE GERMANICUS.

Belle, heureuſe, charmante conduite que celle de Germanicus! Il alloit viſiter les bleſſés, ſe faiſoit montrer leurs playes, leur donnoit à chacun les louanges que méritoient leurs exploits, piquoit les uns d'honneurs, & les autres d'intérêt; enfin ſoit par la douceur de la parole, ou par le ſoin qu'il prenoit d'eux, il ſe les rendoit tous entièrement dévoués & prêts à le ſervir dans les dangers. Il y a peu d'Officiers de guerre qui ſe reconnoiſſent dans ce portrait.

DE LA RECONNOISSANCE ENVERS LE PRINCE.

Le manque de reconnoiſſance envers les particuliers eſt ingratitude, à l'égard des Princes, c'eſt trahiſon; c'eſt révolte, s'il y avoit des termes plus noirs je les employerois.

Quelque diſtance qu'il y ait d'un Roi à un Sujet, quelque difficile qu'il ſemble à celui-ci d'égaler par ſa reconnoiſſance les bienfaits d'un Roi puiſſant, il arrive néanmoins plus ſouvent que le Prince ſe trouve vaincu par les ſervices du Sujet, que le Sujet par les bienfaits du Prince. Si on n'eſtime bienfait que ce qui a le poids & la couleur de l'or, Alexandre étoit en droit de dire que jamais on ne l'avoit pû vaincre de ce côté-là; ſi d'autre part on balance & toutes les richeſſes du monde, & un bon conſeil, ou une action de prudence, qui ne verra qu'en cela Parménion pouvoit vaincre Alexandre.

Les hommes vertueux peuvent rendre aux Princes des ſervices que la plus magnifique reconnoiſſance ne paye qu'à demi. Une libéralité que fait un Grand corrompt celui qui la reçoit, le bon conſeil qu'on donne à ce Grand, lui attire des bonheurs, le rend ſage, & par conſéquent, mérite plus.

L'éducation qu'on donne aux Princes, la vertu qu'on leur inſpire, ſont des biens trop au deſſus de la reconnoiſſance. Autant qu'il leur eſt aiſé de récompenſer l'adreſſe d'un habile Peintre, l'invention d'un Architecte, autant leur eſt-il impoſſible de s'acquiter envers ce Miniſtre zélé, ce ſage Gouverneur, ce Conſeiller fidèle. Alexandre pleura la mort d'Ariſtote avec des larmes plus amères que la perte de Philippe. Sénèque n'a-t'il pas fait plus de bien à Néron, que cet Empereur n'étoit capable d'en faire au Peuple Romain ?

VERS

ADRESSE'S AU ROI DE DANEMARCK.

Autrefois lorſqu'un Roi ſortoit de ſes Etats,
c'étoit pour annoncer les horreurs des combats,
le deuil enveloppoit la terre,
ſur ſon paſſage il répandoit l'effroi,
& les plaiſirs fuyans l'appareil de la guerre,
s'écrioient en tremblant: Cachons-nous, c'eſt un Roi.
De la gloire & du tems connoiſſant mieux l'emploi,
un jeune Souverain, Conquérant pacifique,
excite, en voyageant, l'allégreſſe publique,
les plaiſirs renaiſſans ſe rangent ſous ſa loi;
ils careſſent ſes pas, ils s'y preſſent, s'y placent.
La juſtice & la paix s'embraſſent,
& diſent doucement: Montrons-nous, c'eſt un Roi.
Il élève ſon rang par le plaiſir de plaire.

Les

Les arts, dès qu'il paroît, ouvrent leur ſanctuaire.
Au ſuprême pouvoir lorſqu'on eſt parvenu,
on néglige ſouvent de ſavoir qui nous ſommes.
Un Roi qui cherche à connoître les hommes
eſt digne d'en être connu.
S'il daigne tempérer l'éclat de ſa couronne,
il ſemble en augmenter les droits:
on attire les cœurs quand rien ne les étonne.
La douceur d'être aimé pour leur propre perſonne,
eſt le premier beſoin qui preſſe les bons Rois.
La bienfaiſance alors fait déviner le Maître,
& l'exemple en eſt ſous nos yeux :
c'eſt un aſtre naiſſant qui commence à paroître,
& qui donne aux moyens de rendre un Peuple heureux
l'âge où l'on ne connoît que le plaiſir de l'être.
Quand Fénélon offroit à nos regards
Minerve conduiſant, inſpirant Télémaque,
lui faiſant obſerver les mœurs, les loix, les arts,
en tirer ſon profit pour le bonheur d'Itaque,
d'un règne ſage & doux ſe propoſer un plan,
aimer l'agriculture & la Philoſophie,
on croyoit ce Livre un Roman,
& c'étoit une Prophétie.
Vous nous faites jouïr de ſa réalité,
Sire, vous vous placez au Temple de mémoire :
mais quand votre préſence aſſure votre gloire;
nos rayons s'étendront ſur votre Majeſté.
Les lettres ont le privilège
de faire avec la Royauté
commerce d'immortalité,
& vous flattez le Roi qui les protège ;
comme lui vous aimez la paix,
com-

comme lui d'un cœur tendre employant le langage,
pour vos enfans vous comptez vos ſujets,
vous imitez ce Prince auguſte & ſage,
qui croit que des exploits ſont moins que des bienfaits,
& que le ſentiment eſt le plus doux hommage.
Charmer un Peuple eſt mieux que de l'avoir ſoumis.
Tous vos triomphes ſont des fêtes :
Vous emportez nos cœurs, vous les avez conquis;
nous ne vous prierons point de rendre vos conquêtes.

DE LA BIENFAISANCE.

Les belles actions & les bonnes œuvres ſont à l'ame ce que la nourriture eſt au corps, & les bienfaits qu'on répand ſur les autres pendant cette vie, ſont des gages certains de ceux dont Dieu a promis de combler dans le Ciel la bienfaiſance & la charité. Ces aimables vertus ne demeurent pas ſans récompenſe même dès ce monde; elles nous attirent l'admiration, le reſpect, l'amour de nos contemporains, & aſſurent à notre mémoire les mêmes honneurs de la part de la poſtérité. Je me ſouviens d'avoir lû quelque part une Epitaphe qui vient à ce ſujet:

Ce que j'ai dépenſé, je l'ai perdu,
ce que j'ai poſſédé, je le laiſſe à d'autres:
mais ce que j'ai donné, eſt encore à moi.

Il eſt conſtant que l'utilité qu'on retire des dépenſes qu'on fait, n'eſt guère plus de durée que la ſatisfaction qu'on ſe procure, & celle-ci eſt aſſurément bien courte. La mort fait paſſer en des mains étrangères les biens qu'on a poſſédés pendant

ſa vie; mais les largeſſes qu'on a faites à ceux qui étoient dans le beſoin ſont un tréſor dont Dieu même s'eſt chargé d'être le dépoſitaire, & qu'il a promis de rendre au centuple. Les intérêts que nous en retirons dans ce monde ſont les vœux & les prières de ceux que nous avons obligés, & de la part de Dieu nous avons à recevoir pour récompenſe une vie éternellement heureuſe. Il n'eſt point de bonheur au-deſſus de celui d'une perſonne qui ſe trouve en état de ſuivre l'inclination qui le porte à faire du bien. Heureux le Peuple dont le Souverain eſt perſuadé, que

l'ombra d'un Principe deve eſſere la liberalità.

DE LA BONTE'.

Celui-là eſt bon qui fait du bien aux autres; s'il ſouffre pour le bien qu'il fait, il eſt très-bon: s'il ſouffre de celui à qui il a fait ce bien, il a une ſi grande bonté, qu'elle ne peut être augmentée que dans le cas où ſes ſouffrances viendroient à croître, ſa vertu ne ſauroit aller plus loin, elle eſt héroïque, elle eſt parfaite.

Ce caractère ne convient ſans doute qu'à très-peu de perſonnes; mais il me ſemble qu'on pourroit l'appliquer avec aſſez de fondement à tout homme vertueux ſemblable à Socrate, que les Athéniens firent mourir, quoiqu'il eût employé la meilleure partie de ſa vie à leur faire du bien.

DES DEVOIRS DE LA VIE CIVILE.

Le premier devoir de la vie civile eſt de ſonger aux autres, ceux qui ne vivent que pour eux tombent dans le mépris & dans l'abandon. Quand vous voudrez trop exiger des autres, on vous refuſera tout, amitié, ſentimens, ſervices. La vie civile

vile eſt un commerce d'offices mutuels : le plus honnête y met davantage : en ſongeant au bonheur des autres, vous aſſurez le vôtre ; c'eſt habileté de penſer ainſi.

DES DURETE'S DES PE'RES ENVERS LEURS ENFANS.

De toutes les duretés que les hommes ont les uns pour les autres, il n'y en a pas qu'on puiſſe moins excuſer que celle des Pères & des Mères envers leurs enfans. Une humeur obſtinée, inflexible, & qui ne pardonne jamais, eſt odieuſe en toute occaſion, mais ici elle répugne à la Nature. L'amour, la tendreſſe & la compaſſion qui s'élèvent dans nos cœurs pour ceux qui dépendent de nous, entretiennent la vie de tout le monde animé. L'Etre ſuprême par excellence & la bonté infinie de ſa nature, étant ſa miſéricorde ſur tous ſes ouvragés ; &, parce que ſes créatures n'ont pas cette bienveillance volontaire, envers celles qui ſont commiſes à leurs ſoins, & qui ſe trouvent ſous leur protection, il leur a donné un inſtinct qui leur ſert de bonté naturelle.

Entre une infinité d'argumens, qu'on pourroit alléguer contre un procédé ſi déraiſonnable, je n'en choiſirai qu'un ſeul. Dans la prière dominicale nous demandons à Dieu, qu'il nous traite de la même manière dont nous en uſons envers les autres, & qu'il nous pardonne comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offenſés. Le cas dont il s'agit eſt tout juſte ce point en queſtion, puiſque la rélation entre un enfant & ſon Père, approche le plus de celle qui eſt entre une créature & ſon Créateur. Quelque griève que ſoit la faute d'un enfant envers ſon Père, ſi celui-ci eſt inexorable à ſon égard, comment peut-il s'adreſſer au ſouverain Maître de l'Univers, lui donner le tendre nom de Père,
&

& le ſupplier de lui accorder un pardon qu'il refuſe lui-même ?

DE LA CRUAUTÉ.

On peut diſtinguer deux eſpèces de cruautés ; l'une de ces fleaux du genre humain, qui prennent un ſingulier deſir à le tyranniſer ; l'autre, de ces cœurs inſenſibles, qui, ſans être la cauſe directe des malheurs d'autrui, les contemplent d'un œil ſec & tranquille, & ne penſent point à les adoucir. Auroit-on jamais pû croire, ſi les faſtes de l'Hiſtoire de tous les ſiècles n'en étoient une preuve convaincante, qu'il y eût des hommes aſſez féroces pour ſe faire un délice de la peine de leurs ſemblables, pour aimer à les tourmenter, à multiplier leurs ſupplices, à en inventer de nouveaux ; quelquefois même ſans être excités, à tant de fureurs, par aucune vuë d'intérêt ni de vengeance ? Il y a plus, combien de monſtres de cruauté ne ſe ſont pas mis en peine de chercher à couvrir du moindre prétexte les barbaries qu'ils exerçoient ! Mahomet fut cruel par un motif d'ambition, & par la néceſſité où il ſe trouvoit rélativement à ſes vuës, de détruire promptement les obſtacles qui pouvoient les traverſer. Sous quel voile ſpécieux, dans quelle vuë paiſible, Phalaris fit-il brûler vif dans le ventre d'un taureau d'airain, celui qui l'avoit fabriqué ? Si c'eſt un fait inconteſtable, que Néron fut l'incendiaire de la ville de Rome, quelle excuſe, ou quelle raiſon de ſa fureur pouvoit-il alléguer ? L'envie d'être moins grand, moins puiſſant ? Nos Provinces méridionales ſe ſouviennent encore des cruautés gratuites d'une foule de petits Seigneurs qui s'érigeoient en Deſpotes ; mais un ſage Miniſtre en a délivré la France.

DE LA GÉNÉROSITÉ.

C'eſt ruſticité que de donner de mauvaiſe grace : le plus fort & le plus pénible eſt de donner, que coûte-t'il d'y ajoûter un ſourire?

Il faut avouer néanmoins qu'il s'eſt trouvé des hommes qui refuſoient plus honnêtement que d'autres ne ſavoient donner, qu'on a dit de quelques-uns, qu'ils ſe faſoient ſi longtems prier, qu'ils donnoient ſi ſèchement, & chargeoient une grace qu'on leur arrachoit, de conditions ſi déſagréables, qu'une plus grande grace étoit d'obtenir d'eux d'être diſpenſé de rien recevoir.

PORTRAIT D'UN HOMME VERTUEUX.

Le ſage Ariſte avoit obtenu la plus flatteuſe récompenſe de la vertu, l'eſtime publique, & la confiance de ſes amis. S'il tiroit quelque avantage d'une opinion ſi favorable, c'étoit la faculté de faire ſans ceſſe de bonnes actions. Semblable à un Héros qui, ſortant du Cirque, partageroit à des infortunés le prix de ſes travaux & de ſon triomphe, qu'il augmenteroit encore par un ſi noble uſage. Ariſte n'appliquoit point à ſon intérêt perſonnel, pas même à ſon amour-propre, la conſidération dont il jouïſſoit à la Cour comme à la Ville. Lorſqu'il ſolicitoit des graces, il étoit ſûr de les obtenir, parce qu'il n'abuſoit jamais de ſon crédit, & que ſa ſageſſe modéroit toujours ſa bienfaiſance ; mais s'il demandoit avec circonſpection, il ſervoit avec zèle, & la mauvaiſe honte d'un refus n'arrêtoit jamais une demande qu'il croyoit juſte. Cependant de tous les ſervices qu'il rendoit à ſes amis, de tous les biens qu'il répandoit ſur ſes concitoyens, ceux qu'il tiroit de ſes propres moyens, flattoient le plus ſon cœur, & jamais les ſecours étrangers n'étoient employés, lorſqu'il pouvoit en procurer lui-même ;

il se plaisoit, sur-tout, à prévenir par ses conseils ce fleau de la société, qui sépare les plus chers amis, qui divise les plus nombreuses familles, dont le remède même est un poison lent qui attaque toutes les facultés, qui détruit toutes les ressources, & qu'il n'est pas tant de réparer lorsqu'on en a fait usage une fois. Ariste déteftoit donc l'affreuse chicane, & prenoit soin d'éloigner de ses amis tout ce que l'on nomme procédures: il calmoit les animosités, accordoit les différens, concilioit les intérêts, aussi étoit-il l'arbitre de tous ses amis; il étoit infatigable dans ses soins, comme inépuisable dans ses bienfaisances; tant de belles qualités lui avoient mérité la confiance générale de tout le monde.

PENSE'ES DE LA BRUYE'RE.

Les hommes ne s'attachent pas assez à faire plaisir. Il semble que l'on n'entre dans un emploi que pour pouvoir obliger, & n'en rien faire. La chose la plus prompte & qui se présente d'abord, c'est le refus; & l'on n'accorde que par réflexion.

On reproche un plaisir à qui le reçoit, on le refuse à qui le demande, on ne l'accorde qu'à qui promet. Si nous nous plaignons de l'ingratitude de ceux à qui nous donnons des marques de générosité, ils auroient bien plus de sujet de se plaindre de la dureté de nos reproches, de la tiédeur de nos services, de notre peu de désintéressement.

EXEMPLE DE JUSTICE D'UN EMPEREUR DE LA CHINE.

L'Empereur Kang-Hi prenoit tant d'intérêt au bonheur public, qu'il voyageoit souvent incognito dans les Provinces les plus reculées de la Capitale, afin

afin de s'assurer du bon ordre. Dans une de ses visites, il apperçut un vieillard qui pleuroit amèrement, il quita son cortège, & lui demanda la cause de ses larmes : „ Je n'avois qu'un fils, répondit le „ vieillard, qui faisoit toute ma joie & le soutien „ de ma famille ; un Mandarin Tartare me l'a enlevé, je suis désormais privé de toute assistance „ humaine : car pauvre & vieux comme je suis, „ quel moyen d'obliger le Gouverneur de me rendre Justice ? Il y a moins de difficulté que vous „ ne pensez, repliqua l'Empereur, montez derrière moi, & me servez de guide à la maison du „ ravisseur ". Le vieillard monta. Le Mandarin fut convaincu de violence, & condamné sur le champ de perdre la tête. L'exécution faite, l'Empereur dit au vieillard, „ pour réparation, je vous donne l'emploi du coupable qui vient d'être puni ; „ conduisez-vous avec plus de modération que „ lui, & que son exemple vous apprenne à ne „ rien faire qui puisse vous mettre, à votre tour, „ dans le cas de servir d'exemple.

CINQ STROPHES
SUR LA FONDATION DES EMPIRES,
ADRESSÉES AU ROI DE DANEMARCK.

Rois, des Dieux bienfaisans vous êtes les images.
Le respect des mortels, leur culte, leurs hommages
sont le prix du bonheur que vous leur redevez.
Liez à vos Sujets d'une chaine immortelle
l'amour à votre zèle
redemande les dons que vous en recevez.

Ainsi

✻ ✻ ✻

Ainſi fidèle aux loix qui lui furent preſcrites,
quand Neptune content de ſes vaſtes limites,
s'enrichit des tributs de cent fleuves divers:
De la fécondité ces tributs ſont la ſource,
& les vents dans leur courſe
les reportent au ſein de l'aride Univers.

✻ ✻ ✻

O Rois, craignez l'eſſor d'une valeur ſub-
lime,
pour ſe faire adorer un Prince magnanime
doit chérir, doit montrer de plus douces vertus;
malheur aux inſenſés dont l'ivreſſe préfère
la ſplendeur paſſagère
des lauriers d'Alexandre aux autels de Titus.

✻ ✻ ✻

Pourſuis, Prince, pourſuis; règne par la clé-
mence:
comble par ta bonté cet intervalle immenſe
que la naiſſance a mis entre le pauvre & toi.
Un brigand peut cueillir les palmes de la guerre,
mais ſoulager la terre
& conquérir les cœurs, c'eſt être vraiment Roi.

❋ ❋ ❋

Oui, grand Prince, ton ame élevée & ſenſible
des merveilles d'un règne éclatant & paiſible
laiſſera dans les cœurs un tendre ſouvenir.

Aſſis

Aſſis avec Louis au Temple de mémoire,
tes vertus dans l'Hiſtoire
deviendront le flambeau des ſiècles à venir.

CONTE MORAL.

Un jeune Roi ſe livroit à la diſſipation & à tous les plaiſirs que lui préparoient ſes infames Courtiſans, qui fondent leurs eſpérances ſur les foibleſſes de leur Maître. Un jour qu'il chantoit, dans un feſtin, ces paroles: „ J'ai joui des momens paſſés, je jouïs des momens qui paſſent, & je vois „ l'avenir ſans inquiétude". Un pauvre aſſis ſous la fenêtre de la ſalle du feſtin, entendit le Roi, & lui cria: „ Si tu ès ſans inquiétude ſur ton ſort, „ n'en as tu jamais ſur le nôtre"? Le Roi fut frappé de ce diſcours, il s'approcha de la fenêtre, regarda quelque tems le pauvre avec attention, & ſans lui parler, lui fit donner une ſomme conſidérable, & ſortit de la ſalle du feſtin. Il fit des réflexions ſur ſa vie paſſée, elle avoit été oppoſée à tous ſes devoirs; il eut honte de lui-même; il prit en main les rênes du Gouvernement, qu'il avoit juſqu'alors abandonné à ſes Favoris: on le vit travailler aſſiduement, & dans peu il rétablit l'ordre & le bonheur dans l'Empire. On lui faiſoit ſouvent des plaintes de la licence & du déſordre dans lequel vivoit le pauvre qu'il avoit enrichi. Enfin il le vit un jour à la porte du Palais, il étoit couvert de lambeaux, & il revenoit redemander l'aumône. Le Roi le montrant à un de ſes Sages de la Cour, car il aimoit les Sages depuis qu'il avoit de la vertu: „ Vois, lui dit-il, les effets „ de la bonté; tu m'as vû combler cet homme de „ richeſſes, voilà le fruit de mes bienfaits; ils ont „ corrompu le pauvre, ils ont été pour lui une „ ſource de nouveaux vices, & d'une nouvelle „ miſère.

„ misère. Celà est vrai, lui répondit le Sage, „ parce que tu as donné à la pauvreté ce que „ tu ne devois donner qu'au travail.

CONTE MORAL.

Un fameux Négociant de Babylone étoit mort aux Indes, il avoit fait ses héritiers ses deux fils par portions égales, après avoir marié leur sœur; & il laissoit un présent de trente mille pièces d'or à celui de ses deux fils qui seroit jugé l'aimer davantage. L'aîné lui bâtit un tombeau: le second augmenta d'une partie de son héritage la dot de sa sœur. Chacun disoit, c'est l'aîné qui aime le mieux son Père: le cadet aime mieux sa sœur. C'est à l'aîné qu'appartiennent les 30000. pièces.

Le Juge les fit venir tous deux l'un après l'autre. Il dit à l'aîné: „ Votre Père n'est point mort, „ il est guéri de sa dernière maladie; il revient à „ Babylone. Dieu soit loué, répondit le jeune „ homme, mais voilà un tombeau qui m'a coûté „ bien cher". Il dit ensuite la même chose au cadet. „ Dieu soit loué, répondit il, je vais rendre à mon Père tout ce que j'ai; mais je voudrois „ qu'il laissât à ma sœur ce que je lui ai donné. „ Vous ne rendrez rien, dit le Juge, & vous aurez les 30000. pièces, c'est vous qui aimez le „ mieux votre Père.

FAIRE LE BIEN POUR LE MAL.

Le précepte qui oblige de faire du bien à ceux qui vous font du mal, est entièrement aboli par la pratique, & il n'y a que les belles ames qui puissent gagner cela sur elles. Je crois qu'il n'y a rien de plus généreux, & de plus difficile; c'est le dernier effort de la vertu d'obliger les gens qui vous ont désobligé & qui implorent votre secours

dans le besoin. J'avouë que ce seroit une chose fort louable d'oublier le mal qu'ils vous ont fait, d'étouffer tous vos ressentimens, & de les traiter comme s'ils étoient de vos amis. Les petits esprits ne sont nullement capables d'une action si héroïque.

MAXIME.

Obliger un ami de qui on n'attend rien, c'est un bienfait gratuit, servir un ami de qui on espère une reconnoissance exacte, c'est une bonne volonté mercenaire.

DE L'INGRATITUDE.

Cet homme qui a fait la fortune de plusieurs, qui a fait la vôtre, n'a pû soutenir la sienne, ni assurer, avant sa mort, celle de sa femme & de ses enfans: ils vivent cachés & malheureux. Quelque bien instruit que vous soyez de la misère de leur condition, vous ne pensez pas à l'adoucir, vous ne le pouvez pas en effet, vous tenez table, vous bâtissez; mais vous conservez par reconnoissance le portrait de votre bienfaiteur, qui a passé à la vérité, du cabinet à l'anti-chambre. Quels égards! Il pouvoit aller au garde-meuble.

ON DOIT ESTIMER LE LABOUREUR.

Simplifier les impôts, ce seroit le réduire, & puis, si le peuple est trop à son aise, il sera, dit-on, paresseux, arrogant, rébelle, intraitable.

Quel moyen de dégoûter le peuple du travail, que de lui en assurer les fruits? Quel moyen de le rendre intraitable & rébelle, que de le rendre plus heureux? On craint qu'il ne soit arrogant? Je sais bien qu'on veut qu'il tremble comme l'esclave

fous les verges. Mais devant qui doit-il trembler, s'il eft fans crime & fans reproche? Sous quel pouvoir doit-il fléchir, fi ce n'eft fous celui des Loix & du Souverain légitime? Quel Empire fera jamais plus fûr de fon obéiffance que celui qui par les bienfaits, la reconnoiffance & l'amour, s'eft acquis tous les droits de l'amour paternel? Je connois le peuple, il n'eft point tel qu'on le peint. Ce qui l'exerce & le rebute, c'eft la mifère & la fouffrance; ce qui l'aigrit & le révolte, c'eft le défefpoir d'acquérir fans ceffe, & de ne pofféder jamais. Voilà le vrai, & on le fait bien; mais on le diffimule: on s'eft fait un fyftême qu'on tâche d'autorifer. Ce fyftême des Grands eft, que le genre humain ne vit que pour un petit nombre d'hommes, & que le monde eft fait pour eux. Cet orgueil n'eft que joué, il n'a jamais été fincère. Il n'y a pas un homme de bon fens, quelqu'élevé qu'il foit, qui, fe comparant en fecret avec le peuple qui le nourrit, qui le défend, qui le protège, ne foit humble au dedans de lui-même; car il fent bien qu'il eft foible, dépendant & néceffiteux. Sa hauteur n'eft qu'un perfonnage qu'il a pris pour en impofer; mais le mal eft qu'il en impofe & parvient à perfuader. Que le Souverain jette les yeux fur la fociété primitive: il la verra divifée en trois claffes; l'une à tirer du fein de la terre les chofes néceffaires à la vie, l'autre à donner à fes productions la forme & les qualités rélatives à leur ufage, & la troifième à la régie & à la défenfe du bien commun. Il n'y a dans cette inftitution perfonne d'oifif, d'inutile: le cercle des fecours mutuels eft rempli: Chacun, felon fes facultés, y contribuë affiduëment: force, induftrie, intelligence, lumières, talens & vertus, tout fert, tout paye le tribut; & c'eft à cet ordre fi fimple, fi naturel, fi régulier, que fe réduit l'économie d'un Gouvernement équitable.

Vous voyez bien qu'il seroit insensé que l'une de ces classes méprisât ses compagnons, qu'elles sont toutes également utiles, également dépendantes; & qu'en supposant même qu'il y eût quelque avantage, il seroit pour le Laboureur; car si le premier besoin est de vivre, l'art qui nourrit les hommes est le premier des arts. Mais comme il est facile & sûr, qu'il n'expose point l'homme, & n'exige de lui que les facultés les plus communes; il est bon que des arts utiles, des vertus, des qualités plus rares, soient aussi plus encouragées. Ainsi les arts des premiers besoins ne seront pas les plus considérés, & ils ne prétendent pas l'être. Mais autant il seroit superflu de leur attribuer des préférences vaines, autant il est injuste & inhumain d'y attacher un dur mépris.

Que le Souverain se garde bien de ce mépris stupide; qu'il ménage cette partie de l'humanité si utile & si dédaignée. Il est juste que le peuple travaille pour les classes qui le secondent, & qu'il contribuë avec elles au maintien du pouvoir qui fait leur sureté: c'est à la terre à nourrir les hommes. Mais les premiers qu'elle doit nourrir, sont ceux qui la rendent fertile; & l'on n'a droit d'exiger d'eux que l'excédnat de leurs besoins. S'ils n'obtenoient par le travail le plus rude & le plus constant, qu'une existence malheureuse, ce ne feroit plus, dans l'Etat, des associés, mais des esclaves: leur condition leur deviendroit odieuse & intolérable; ils y renonceroient, ils changeroient de classes, ou cesseroient de reproduire, & de perpétuer la leur.

Il faut si peu de choses, dit-on, à cette espèce d'hommes endurcis à la peine, leur ambition ne va pas au delà des premiers besoins de la vie; qu'ils ayent du pain, ils sont contens. Voilà le langage de la Cour, voilà ce qu'on dit sans cesse, pour engager le Prince à dépouiller ses Peuples, à les accabler

accabler sans remords. Oui, je conviens qu'ils n'ont pas les besoins insensés du luxe. Mais plus leur vie est frugale & modeste, plus on les reconnoit sobres & patiens; plus on est sûr, quand ils se plaignent, qu'ils se plaignent avec raison. Dans le langage de la Cour, manquer du nécessaire, c'est n'avoir pas de quoi nourrir vingt chevaux inutiles, vingt valets fainéans: dans le langage du Laboureur, c'est n'avoir pas de quoi nourrir son père accablé de vieillesse, ses enfans, dont les foibles mains ne peuvent pas les aider encore, & sa femme enceinte ou nourrice d'un nouveau Sujet de l'Etat; c'est n'avoir pas de quoi faire à la terre les avances qu'elle demande, de quoi soutenir une année de grêle ou de stérilité, de quoi se procurer à soi-même & aux siens, dans la vieillesse ou dans la maladie, les soulagemens, les secours dont la nature a besoin. Or je demande, si cette première destination des produits de l'agriculture n'est pas sainte & inviolable, plus que ne devroit être le trésor de Janus?

Il est vrai qu'il y a des tems de calamité, où l'on ne peut se dispenser d'y porter atteinte: mais il faut pour cela, que toutes les ressources du superflu soient épuisées, & qu'il n'y ait plus d'autres moyens de sauver un Peuple, que de le ruiner: ce qui accable la classe laborieuse & souffrante d'un Etat, c'est le fardeau que rejette sur elle la classe oisive & jouïssante. Ceux qui par leurs richesses participent le plus aux avantages de la société, sont ceux qui contribuent le moins aux frais de la régie & de la défense. Il semble que l'inutilité soit un privilège pour eux. Obtenez que cet abus cesse; qu'on distribuë, selon les forces & les facultés de chacun, le poids des dépenses publiques; ce poids sera leger pour tous.

VERS AU DUC D'ORLÉANS POUR UN BIENFAIT SIGNALÉ QUE L'AUTEUR EN AVOIT REÇU.

Juvenal fit des Vers à la causticité,
Horace en fit à l'indigence,
notre Chaulieu par indolence,
& Saint-Aulaire par gaité.
Que d'autres dans leur folle ivresse
consacrent à Phœbus leurs travaux & leurs jours,
pour moi dans l'ardeur qui me presse
du chimérique Dieu qu'on adore au Permesse
je n'invoquerai point d'inutiles secours.
Prince, l'honneur & l'amour de la France,
si j'osois célébrer ce cœur né généreux
& cette héroïque vaillance
qui nous rappelle en toi le sang de tes Ayeux,
& cette auguste bienfaisance,
qui te porte à sécher les pleurs des malheureux,
la vérité, l'estime & la reconnoissance
auroient seules reçu mon encens & mes vœux.

CONTE

CONTE MORAL.

Une fille fort riche avoit fait une promesse de mariage à deux Mages, & après avoir reçu quelques mois des instructions de l'un & de l'autre, elle se trouva grosse: ils vouloient tous les deux l'épouser: „ Je prendrai pour mon mari, dit-elle, „ celui des deux qui m'a mis en état de donner „ un citoyen à l'Empire. C'est moi qui ai fait cette „ bonne œuvre, dit l'un. C'est moi qui ai eu cet „ avantage, dit l'autre. Eh bien, répondit-elle, je „ reconnois pour Père de l'enfant celui des deux „ qui pourra lui donner la meilleure éducation. " Elle accouche d'un fils. Chacun des Mages veut l'élever: la cause est portée devant le Juge. Il fait venir les deux Mages. „ Qu'enseigneras-tu à ton „ pupille? dit-il au premier. „ Je lui apprendrai, „ dit le Docteur, les huit parties d'Oraison, la „ Dialectique, l'Astrologie, la Démonomanie, ce „ que c'est que la substance & l'accident, l'abstrait „ & le concret &c. &c. Moi, dit le second, je „ tâcherai de le rendre juste, bienfaisant, humain, „ généreux & digne d'avoir des amis." Le Juge prononça: „ Que tu sois Père ou non, tu épou- „ seras sa mère.

PENSÉE DE LA BRUYÈRE.

Hommes en place, Ministres, Favoris, me permettrez-vous de le dire, ne vous reposez point sur vos descendans pour le soin de votre mémoire, & pour la durée de votre nom: Les titres passent, la faveur s'évanouït, les dignités se perdent, les richesses se dissipent, & le mérite dégénère. Vous avez des enfans, il est vrai, dignes de vous, j'ajoûte même capables de soutenir votre fortune; mais qui peut vous en promettre autant de vos petits-fils? Ne m'en croyez pas, regardez cette uni-

que fois de certains hommes que vous ne regardez jamais, que vous dédaignez : ils ont des Ayeuls à qui, tout grands que vous êtes, vous ne faites que succéder. Ayez de la vertu & de l'humanité, & si vous me dites, qu'aurons nous de plus ? Je vous répondrai, de l'humanité & de la vertu : Maîtres alors de l'avenir, & indépendans d'une postérité vous êtes surs de durer autant que la Monarchie ; & dans le tems que l'on montrera les ruïnes de vos Châteaux, & peut-être la seule place où ils étoient construits, l'idée de vos louables actions sera encore fraiche dans l'esprit des peuples, ils considéreront avidement vos portraits & vos médailles, ils diront : cet homme dont vous regardez la peinture a parlé à son Maître avec force & avec liberté, & a plus craint de lui nuire que de lui déplaire ; il lui a permis d'être bon & bienfaisant.

DES DOMESTIQUES.

L'humanité me conjure de parler ici en faveur d'autres nous-mêmes, que nous rebutons, & que nous traitons avec tant de hauteur & de mépris que si nous étions nés pour être leurs tyrans. Comment, depuis que ce monde existe, n'avons-nous pas des Ecrivains assez compatissans & assez généreux pour revendiquer les droits de la Nature même, en plaidant la cause de cette multitude de Domestiques, qui ne sont souvent à nos gages que parce que leurs Pères furent plus vertueux & plus hommes de bien que les nôtres ? Nous avons plusieurs livres en faveur des animaux, qu'on ne pouvoit maltraiter chez les Romains sans passer pour cruels, & nous n'avons point d'ouvrages où l'on fasse voir l'injustice criante d'un Maître qui tourmente ses serviteurs. On les croit d'une autre espèce, & loin de penser que nous avons tous Dieu pour Père, que nous espérons la même récompense, &

que

que sans quelques circonstances, peut-être deshonorantes, nous serions à leur place, on leur parle comme à des chiens, on les expose à toutes les injures du tems, on ne leur donne aucun repos ni jour ni nuit, on les oblige enfin de vivre en esclaves.

BELLES PAROLES D'ULYSSE A SON FILS.

Quand Ulysse partit pour la guerre de Troye il prit son fils Télémaque sur ses genoux, & l'embrassa, & dit ces paroles : „ O mon Fils, „ que les Dieux me préservent de te voir jamais „ manquer à tes devoirs, que plutôt le ciseau de la „ Parque tranche le fil de tes jours lorsqu'il est à „ peine formé, de même que le moissonneur tranche „ de la faux une tendre fleur qui commence à éclor- „ re ; que mes ennemis te puissent écraser aux yeux „ de ta Mère & aux miens, si tu dois un jour te „ corrompre, & abandonner la vertu. O mes amis, „ continua-t'il, je vous laisse ce fils qui m'est si „ cher, ayez soin de son enfance ; si vous m'aimez, „ éloignez de lui la pernicieuse flatterie, enseignez „ lui à se vaincre ; qu'il soit comme un jeune ar- „ brisseau encore tendre, qu'on plie pour le redres- „ ser. Sur-tout n'oubliez rien pour le rendre juste, „ sincère, fidèle, humain & bienfaisant.

DE L'EMPEREUR JUSTINIEN.

Quel règne plus laborieux & plus prospère en apparence que celui de Justinien ? Trente ans de guerre & de victoires dans les trois parties du Monde, toutes les pertes que l'Empire avoit faites depuis un siècle, réparées par des succès, le Peuple du Nord & du Couchant repoussé au delà des Alpes & du Danube ; les Rois vaincus & menés en triomphe ; les ravages de la peste, des incursions, des tremblemens de terre comme effacés de l'Univers

par une main bienfaisante ; des forteresses & des temples sans nombre, les uns élevés de nouveau, les autres rétablis avec plus de splendeur : quoi de plus imposant & de plus magnifique ? — Et voir après cela dans sa vieillesse, son Empire accablé, pancher vers sa ruïne, sans que ses mains victorieuses ayent jamais pû le rafermir : — voilà le terme de ses travaux & tous les fruits de ses longues veilles. Apprenons donc à plaindre le sort des Souverains ; à les juger avec indulgence, & ne haïssons pas ceux qui nous gouvernent, pour le mal qui leur est échappé, ou pour le bien qu'ils n'ont pas fait.

ELOGE
DE MAXIMILIEN EMANUEL ELECTEUR DE BAVIERE.

Sous quels traits respectables & chers à l'humanité l'Abbé de Saint Réal a peint le caractère sage & ferme de Maximilien Emanuel Electeur de Bavière ? Que des Sujets qui vivent sous de tels Souverains sont heureux !

Il se trouve un Prince de 26. ans d'une bravoure approchant de la témérité ; & cependant il n'est ni brutal, ni malin, ni intéressé, ni impie, qui n'est sûr que l'épée à la main, qui reconnoît plus librement le mérite des autres que le sien propre. Qui semble ne se réserver que l'espérance, & qui respecte sa Religion avec la même fidélité qu'il l'a défendue. Il ne s'est jamais moqué que des flatteurs. Il ne s'étudie point en particulier pour briller devant ses Courtisans. Il ne cherche point à en imposer par des manières insinuantes. Il n'abuse pas de la foiblesse du commun des hommes pour les caresses des Grands, en repaissant ceux qui l'approchent de vaines espérances ou de promesses conçuës en termes ambigus. Loin de vouloir être le

seul

ſeul riche de ſes Etats, les dépenſes inévitables au genre de vie qu'il mène, l'ont réduit à en être preſque le ſeul pauvre. Loin de fournir du plus pur ſang de ſes Peuples à ſes fantaiſies & à ſes plaiſirs, il épuiſe ſon domaine, & engage ſes droits les plus ſacrés, plutôt que de donner la moindre atteinte aux leurs. Il n'a point à gémir de ſes victoires. Si la gloire eſt pour lui une eſpèce d'Idole, du moins ne lui ſacrifie-t'il point des victimes innocentes; & il ne ſe venge pas ſur leur patrimoine de ce que lui coûtent les ennemis.

CONTE

DES ABUS LES JOURS DE NOCES.

Dans un ſiècle où cette extravagance eſt ſi généralement ſuivie, on ne ſauroit qu'admirer la ſingularité noble, qui brille dans la conduite de la jeune Sophie, dont les ſentimens charment tous ceux qui ont quelque goût pour le vrai mérite. Peu de jours avant ſon mariage, ſon Amant lui dit, qu'il avoit réſolu d'employer un millier de Livres Sterling à lui acheter des joyaux, & qu'il la prioit de lui indiquer comment elle les ſouhaitoit. „ Je vous „ ſuis bien obligée, Monſieur, de vos généreuſes „ intentions, repliqua la Demoiſelle; mais j'oſe „ vous ſupplier de vouloir bien les diriger d'une „ autre manière plus avantageuſe. Je ne ſuis pas „ fort entêtée de ces précieux colifichets; leur „ poſſeſſion ne me rendroit pas plus heureuſe, & „ je ne crois pas que leur abſence ſoit capable de „ rien ôter à ma félicité. D'ailleurs j'aurois hon„ te de m'étaler pendant quelques jours aux yeux „ des hommes avec des ornemens, dont il me fau„ droit peut-être me paſſer dans la ſuite. Je vois „ même par la ſimplicité de vos propres habits, „ que le grand ajuſtement ne doit pas vous toucher

beaucoup dans une femme. „ Je ferai bientôt vo-
„ tre Epouse, & je ne veux m'habiller que pour
„ vous, sans songer jamais de consulter le goût
„ des autres; vous aimez une simplicité propre,
„ & je me ferai une étude de me procurer tou-
„ jours un agrément si naturel ". Le Cavalier transporté de trouver à sa Mariée un tour d'esprit si excellent & si rare, lui présenta quelques jours après la somme en question en espèces mêmes, & il n'eut pas lieu de se repentir de sa complaisance. Elle acheta, de cet argent, une Annuité, du revenu de laquelle elle fait un joli présent à son Epoux à chaque anniversaire du jour de leurs nôces, pour lui marquer par cette espèce d'hommage annuel, la satisfaction qu'elle trouve dans leur heureuse union. Elle en distribue encore une bonne partie parmi ses voisins les plus nécessiteux, & les plus gens de bien; & du peu que lui en reste elle fait de petits dons à ses chers enfans.

DE L'INFORTUNE.

Que l'infortune a des détails, qui ne sont connus que des malheureux! On soutient avec fermeté un revers éclatant: Le courage s'affaisse sous le mépris de ceux même que l'on méprise.

DE L'HUMANITÉ.

Homines ad Deos nulla re propius accedunt quam salutem hominibus dando.

Cic. Orat. pro Ligar. c. 12.

Il n'y a rien en quoi les hommes approchent plus de la Divinité, que lorsqu'ils travaillent au bien & à l'avantage des autres.

La

La Nature humaine paroît très-difforme, ou très belle, suivant le point de vuë dans lequel on la regarde. Lorsque nous voyons les hommes, remplis de violentes passions, & de pernicieux desseins, se déchirer les uns les autres à force ouverte, ou travailler sourdement à leur propre ruïne; lorsque nous les voyons tendre à un but criminel & indigne par des voyes lâches & infames; lorsque nous les voyons occupés à détruire la société qu'ils composent eux-mêmes, lors, dis-je, que tout cela nous frappe, nous avons presque honte de notre espèce, & peu s'en faut que nous ne devenions Misantropes. Mais d'un autre côté, lorsqu'ils nous paroissent doux, honnêtes, bienfaisans, animés d'un généreux égard pour l'intérêt public, pleins de compassion pour leurs disgraces mutuelles, & prompts à s'entraider les uns les autres, à peine s'imagineroit-on que ce sont des créatures de la même espèce que les premiers. Dans ce dernier point de vuë appliqués à se rendre des services mutuels, on les prendroit pour des Divinités tutélaires, & le plus grand éloge que nous ayons jamais pû nous donner, a été d'appeller *Humanité* cette heureuse disposition du cœur. Il est impossible qu'en voyant, ou en apprenant une action généreuse, on ne sente un secret plaisir s'emparer de nos ames, lors-même que nous n'y avons pas le moindre intérêt.

IL FAUT SE RENDRE UTILE POUR ETRE ESTIMÉ.

Il n'y a personne qui mérite être plus estimé que les autres, à moins qu'il ne soit plus utile à la société, & qu'il ne se fasse un vrai plaisir de rendre service dans toutes les occasions qui se présentent.

fentent. Ceux qui, par leur naiſſance, ou par leurs talens extraordinaires, ſont élevés aux premiers emplois de l'Etat, ſont indiſpenſablement obligés de marquer leur zèle pour le ſervice du public; ou tous ces avantages leur deviennent funeſtes; & il vaudroit mieux qu'ils menaſſent une vie obſcure & privée. Lorſque les occaſions & la volonté ſe trouvent dans la même perſonne, nous voyons quelquefois des exemples d'une vertu ſublime, qui nous éblouïſſent à un tel point, que nous regardons avec mépris tout ce qui ſe paſſe dans une ſphère ſubalterne, & que nous pourrions pratiquer nous-mêmes. Mais c'eſt un défaut de l'eſprit qui tient un peu de l'ambition romaneſque pour les grandes avantures. Il eſt au pouvoir de tout homme, qui ſe trouve au deſſus de la mendicité, de faire des actions, non ſeulement nobles, mais héroïques. Le grand principe de la vertu civile eſt le renoncement à ſoi-même, & il n'y a perſonne qui n'ait occaſion de l'exercer en faveur des autres à quelque état qu'il ſoit réduit; pourvû qu'il faſſe alors tout ce qui dépend de lui, on ne ſauroit en exiger davantage, & il ne mérite pas moins l'eſtime de ſes amis, que s'il avoit tenté les entrepriſes où il y a le plus d'éclat. Ceux qui aiment à ſervir tout le monde diffèrent plutôt dans leurs circonſtances qu'à l'égard de leurs vertus; & celui qui fait tout ce qui eſt dans ſon pouvoir, dans le bas étage où il ſe trouve, approche plus du Héros, que celui qui omet une action louable qu'il peut exécuter dans le poſte éminent où la Providence l'a mis.

EXEMPLE DE DE'SINTE'RESSEMENT.

Il y a peu d'années que Lapirius hérita d'un grand bien par le teſtament de ſon Père, & à cauſe de

de la vie déréglée de son frère aîné. Celui-ci touché de la honte, & d'un sérieux repentir, devint aussi remarquable par son changement, qu'il l'avoit d'abord été par sa débauche. Lapirius charmé du retour de son frère, lui écrivit un beau premier de l'an, un billet conçu en ces termes:

„ Je vous envoie ici, mon cher Frère, le testament de notre Père, qui m'a fait héritier universel de tout son bien. Si Dieu lui avoit prolongé la vie jusqu'ici, il n'en auroit pas disposé de même, il en a exclu l'homme que vous étiez alors, & je le rends à celui que vous êtes aujourd'hui. Je suis &c.

EXHORTATION AUX PRINCES.

Princes, qui jugez les Nations, qui êtes les arbitres de leur sort, venez à ce spectacle (de la Chine) il est digne de vous. Voulez-vous faire naître l'abondance dans vos Etats? Voyez cette multitude incomparable qui couvre la terre de la Chine. C'est la liberté & son droit de propriété qui ont fondé une agriculture si florissante Aspirez-vous à la gloire d'être les plus puissans, les plus riches, les plus heureux Souverains de la terre? Venez à Peckin, voyez le plus puissant des mortels assis sur le trône à côté de la bienfaisance: il ne commande pas, il instruit: ses paroles ne sont pas des arrêts, elles sont des maximes de Justice & de Sagesse. Il est le plus puissant des hommes parce qu'il règne sur les cœurs de la plus nombreuse société d'hommes qu'il y ait au monde, & qui est sa famille. Il est le plus heureux des Monarques, puisqu'il goûte tous les jours le plaisir ineffable de rendre heureux la plus grande multitude d'hommes qui sont rassemblés sur la terre; il jouït seul du bonheur que partagent ses enfans innombrables, qui

qui lui sont tous également chers, & qui vivent comme frères, chacun en liberté & dans l'abondance sous sa protection. Il est appellé le Fils du Tien; il est la vraye, la plus parfaite image du Ciel, dont il imite la bienfaisance. Enfin, son Peuple reconnoissant l'adore comme un Dieu, parce qu'il se conduit comme un homme.

ANECDOTE.

Du Châtel, Evêque d'Orléans & Grand Aumônier, entendant le Chancelier l'Hôpital dire à François I. qu'il étoit le Maitre du bien de ses Sujets, lui dit avec indignation; „ Portez aux „ Caligula & aux Nérons ces maximes tyranniques, & si vous ne vous respectez pas vous-même, respectez au moins un Roi ami de l'humanité, qui sait que le premier de ses devoirs „ est d'en conserver les droits.

CONTE MORAL.

Un Roi venoit de condamner un de ses Esclaves à périr dans les supplices. Celui-ci entendant prononcer sa sentence, & se croyant désormais affranchi de tout respect, de tout sujet de crainte, vomit, contre le Roi, les plus violentes injures. Que dit-il avec tant de chaleur, demande le Prince à un de ses Courtisans? „ Sire, répondit le Favori, cet homme paroît, par la sagesse de ses réflexions, digne d'un sort moins déplorable, il dit que les délices de la vie future „ sont le prix que les Dieux accordent aux Princes qui pardonnent; ce conseil salutaire mérite „ quelque grace. Je pense comme vous, répondit le Prince, je lui fais grace entière ". Un autre Courtisan ennemi du premier, & qui depuis

long-

longtems cherchoit l'occasion de le perdre, ayant distinctement entendu les propos outrageans de l'Esclave : „ On abuse de vos bontés, Sire, dit-il, „ & l'on vous trompe, ce misérable que l'on suppose „ vous avoir donné un avis honnête, n'a prononcé „ au contraire contre vous que d'horribles impréca- „ tions ". Le Roi indigné, répondit : „ Le men- „ songe qu'on me faisoit accroire servoit l'huma- „ nité, mais la vérité que vous me révélez, m'est „ fâcheuse & cruelle. Oui, mon Ami, conti- „ nua-t-il, en s'adressant au premier Courtisan, „ je veux que ce soit toujours vous qui me disiez „ la vérité.

LE SOMMEIL DU ME'CHANT.

Un jour pendant la chaleur, je me promenois avec mon ami, sous un berceau formé par des platanes dont le feuillage épais interceptoit les rayons du Soleil, un ruisseau qui couloit, en serpentant dans cette allée, y répandoit une fraicheur délicieuse, & sembloit inviter à prendre le repos. Un homme cruel & farouche, le terrible Vizir Haroum, s'étoit aussi rendu sous ce berceau, où, étendu sur l'herbe, il dormoit d'un sommeil tranquile. Cette rencontre inopinée, & la tranquilité du Vizir, me remplirent d'étonnement. „ Dieux „ justes! m'écriois-je, comment le souvenir des „ malheureux, que ce Barbare a fait, ne trou- „ ble-t'il pas son repos? Mon Ami, dit mon „ compagnon, oubliez vous que les Dieux favo- „ rables n'accordent le sommeil aux méchans, „ qu'afin que les bons ayent le tems de respirer.

DE

DE CHARLES-QUINT.

Pendant le siège d'Alger, Charles-Quint voyant un jour que sa table étoit servie avec une sorte de profusion, dit à son Maître d'Hôtel: „ Misé-„ rable, n'es-tu pas honteux de me servir ainsi ? „ Comment pourrai-je souffrir cette délicatesse, „ pendant que mes compagnons meurent de mi-„ sère "? Aussi-tôt il fit enlever tous les mets, & va les distribuer lui-même aux malades & aux blessés.

PORTRAIT DE LOUIS XII.

Louis XII. mérita, par tant d'actes de bienfaisance, le surnom respectable de Père du Peuple, que la reconnoissance publique lui donna, il fut le Successeur de Charles, qui ne pouvoit être remplacé par un plus doux & un plus sage Souverain. Sa passion dominante étoit de rendre ses Peuples heureux. Nouveau Titus de la France, il ne perdit pas un jour. On ne peut lire sans attendrissement les témoignages d'amour que ses Peuples, toujours bons, quand ils sont bien traités, lui prodiguoient. Ses voyages étoient des triomphes; on voloit en foule au devant de lui; on jonchoit les chemins de feuillages & de fleurs; les gens de la campagne, au bruit de sa marche, abandonnoient leurs travaux, ils accouroient de 10, de 20, de 30 lieuës pour le voir, ils l'entouroient, ils le pressoient, ils pleuroient de joie & de tendresse; ils faisoient toucher des linges à sa personne, à ses habits, à son cheval, & les gardoient comme des précieux reliques; on n'entendoit que murmures flatteurs, que voix passionnées, que transports d'allégresse, que cris du cœur pour la conservation de ce Père, de cet Ami, de ce Bienfaiteur

faiteur de la Patrie. Il disoit souvent, qu'un Pâtre ne sauroit trop engraisser son troupeau. Tracé d'après la vérité, ce portrait est justifié par les faits qui se sont passés sous le règne de Louis XII, dont la mort inattenduë pénétra les François de la plus amère douleur. A sa mort les crieurs des corps disoient d'un ton lamentable: *Le Bon Roi Louis, le Père du Peuple est mort.* Tous les François croyoient entendre leur arrêt fatal; le Ciel sembla aussi annoncer cette horrible nouvelle par des tempêtes. Un vent impétueux renversa dans Paris plusieurs maisons. Ce jour, mémorable par l'effroi & par la douleur, fut le 1. Janvier 1515. Le Roi se sentant affoibli par la fièvre & par la dyssenterie manda le Duc de Valois: il lui tendit ses bras exténués & languissans, lui dit: „ Je „ vous recommande nos Sujets." Cet ami de l'humanité que de si douces chaînes attachoient au monde, qui ne pouvoit ouvrir les yeux sans qu'ils rencontrassent un ami, qui ne voyoit enfin que des raisons pour aimer la vie, témoigna, dit-on, quelques foiblesses, quelque regret d'être enlevé sitôt à tant d'objets si chers & si tendres. Le Duc de Valois, fondant en larmes, le consoloit, l'encourageoit dans ces momens, où la malheureuse humanité a tant besoin d'encouragement & de consolation. Louis XII. expira entre ses bras à 53. ans. La calomnie ne l'a point épargné. Les Courtisans qu'il n'engraissoit pas du sang de la Patrie, ont osé l'accuser d'avarice; quelques-uns d'entre eux, mécontens de n'avoir pû obtenir des graces qu'ils croyoient duës à leurs services, s'en vengèrent d'une manière insolente; ils enhardirent les Comédiens, qui poussoient alors jusqu'à un excès scandaleux la licence des emblêmes, à représenter, je ne sais dans quelle grossière farce, le Roi avec un visage pâle & des yeux avides, fixés sur

fur un vafe rempli d'or. Le Roi fe reconnut, & fe contenta de dire : „ J'aime mieux voir les Cour-
„ tifans rire de mon avarice, que de voir mon Peu-
„ ple pleurer de ma dépenfe. Qu'ils fachent qu'ils
„ ne doivent le bon tems dont ils jouiffent. Je
„ leur pardonne volontiers ; mais qu'ils ne s'émanci-
„ pent pas jufqu'à infulter la Reine, ni même
„ l'honneur d'aucune autre Dame ; car je me fâche-
„ rai, & je les ferai pendre.

VERS à Mr. D. C.

Mécène par le fentiment
C... il étoit bien jufte
que pour lui reffembler en tout parfaitement
vous euffiez le pouvoir du Favori d'Augufte :
ma bouche n'a jamais profané fes accens,
par ces fantômes vains que l'erreur accrédite ;
& fi je brûle quelque encens,
c'eft pour la vertu, les talens
& fur les autels du mérite.

Mr. de C. fit cette réponfe remplie d'humanité.

Souvent le fafte & l'opulence
brillent bien plus que la vertu,
quand le riche dans l'abondance
de fplendeur paroît revêtu.
Le mérite eft dans l'indigence :
fi votre fort eft rigoureux,
c'eft que la fortune eft injufte,
la preuve que je n'ai nul crédit près d'Augufte,
c'eft que vous êtes malheureux.

GENE-

GÉNÉROSITÉ DE CARLOMAN.

Carloman poursuivoit un sanglier dans la forêt d'Iveline, près de Montfort. Il fut blessé par un de ses Gardes à qui il vouloit faire peur, & mourut sept jours après. Il eut la générosité de publier qu'il avoit été blessé par le sanglier, afin de sauver celui qui étoit l'auteur innocent de sa mort.

RÉFLEXION.

Il y a du plaisir à rencontrer les yeux de celui à qui l'on vient de donner.

DES LIBELLES.

Auguste fut le premier qui mit les libelles dans la Loi de Lèze-Majesté, irrité de l'imprudence d'un Cassius Severinus qui avoit diffamé par ses écrits des hommes & des femmes illustres. C'est aimer bien tendrement ses Sujets que de regarder leur honneur comme le sien propre.

DE LA BIENFAISANCE DANS UN ROI.

Il est une gloire plus douce que celle des victoires, dont un Monarque peut jouïr, celle qui nait de ses bienfaits, & qui lui revient en échange de la félicité publique. Si en montant sur le Trône on étoit sûr de faire des heureux, ce seroit sans doute un beau privilège, que de tenir dans ses mains la destinée d'un Empire, & je ne m'étonneois pas qu'une ame généreuse immolât son repos à cette noble ambition.

Quelques bons Princes ont obtenu ce témoignage pendant leur vie, de leur Peuple, & il a fait leur récompense & leur plus douce consolation. Mais

Mais à moins de quelqu'événement ſingulier, qui faſſe éclater l'amour du Peuple, & rend ſolemnel cet hommage des cœurs, quel Prince oſera ſe flatter qu'il eſt ſincère & unanime ? Tandis que ſon Palais retentit de chants d'allégreſſe, qui l'aſſure qu'au fond de ſes Provinces, le veſtibule d'un Proconſul & la cabane d'un laboureur ne retentiſſent pas de gémiſſemens ? Ces fêtes publiques ſont des ſcènes jouées, ces éloges ſont commandées, il voit avant lui les plus vils des humains, honorés de l'Apothéoſe ; & tandis qu'un Tyran, plongé dans la moleſſe, s'enivre de l'encens de ſes adulateurs, l'homme vertueux qui, ſur le trône, a paſſé ſa vie à faire au monde le peu de bien qui a dépendu de lui, meurt à la peine, ſans avoir jamais ſçu s'il avoit un ami ſincère, & quand il le ſait, ce bonheur qui ſeroit ſi doux, eſt encore mêlé d'amertume. Car, plus un Prince eſt aimé de ſes Peuples, plus leur bonheur lui devient cher ; & alors le bien qu'il leur fait, & les maux dont il les ſoulage, lui ſemble ſi peu de choſe dans la maſſe commune des biens & des maux, qu'arrivé au terme d'une longue vie, il ſe demande encore : Qu'ai-je fait ? Obligé de lutter ſans ceſſe contre le torrent de l'adverſité, voyez quelle douleur ce doit être pour lui, de ne pouvoir jamais la vaincre, & de ſe ſentir entraîné par le cours des événemens. Qui méritoit mieux que Marc-Aurèle de voir le monde heureux ſous ſes loix ? Toutes les calamités, tous les fleaux ſe réunirent ſous ſon règne. On eût dit que la Nature entière s'étoit ſoulevée pour rendre inutiles tous les efforts de ſa ſageſſe & de ſa bonté. Et celui des Monarques qui le premier fit élever un Temple à la Bienfaiſance, eſt peut-être celui de tous qui a vû le plus de malheureux.

IL

IL FAUT EMBELLIR LA VERTU.

Comme on ne fauroit dire qu'une perfonne jouït de la fanté par cela feul qu'elle n'eft pas malade, à moins qu'elle ne foit animée d'une vigueur intérieure, qui l'empêche non feulement d'être oisive; mais qui la tienne alerte & la faffe toujours agir; auffi dans la pratique de toutes les vertus, lorfqu'on y veut exceller, il faut une certaine manière gracieufe qui les accompagne, & qui en relève le prix. Un diamant peut avoir befoin d'être poli, quoique fa valeur intrinfèque foit toujours la même; & une bonne action peut fe produire avec plus ou moins d'éclat. Un homme ne devroit jamais fe borner à faire fimplement ce qui eft bien; mais il devroit tâcher de le faire de fon mieux, & avec toute la bonne grace dont il eft capable.

Deux hommes peuvent faire la même action, mais dans l'un elle n'aura ni la même beauté ni l'agrément que l'autre lui donne. Il en eft à peu près comme de ce grand jour inimitable qu'on voit répandu dans tous les Païfages du Titien, qui diftinguent les traits de fon pinceau, & qu'aucun n'a pû égaler jufqu'ici.

Il n'y a point d'action, où la qualité, dont je parle, fe faffe mieux fentir, que lorfqu'il s'agit d'accorder une faveur, ou de rendre quelque fervice. Un bienfait perd fon nom, de la manière dont Gongoufte l'accorde, au lieu qu'il oblige doublement par celle de Charifte. A la fin on arrache du premier le fervice qu'on lui demande; mais il témoigne une fi grande répugnance, qu'on a presqu'autant de raifon de fe choquer de la manière, que d'être fenfible de la faveur. Charifte invite, d'un air gracieux, à lui fournir les occafions de faire un acte d'humanité, il prévient même là-deffus, & l'on voit, à fa mine contente, qu'il fent un plaifir intérieur à fecourir les affligés.

Il

Il semble donc que la bienséance d'un acte de libéralité consiste à être fait d'un air joyeux, qui marque le plaisir divin qu'on goûte à obliger les autres, qui naît d'un bon naturel, & d'une bienveillance universelle, où il n'y ait aucune brusquerie, ni aucun sédiment d'une humeur ténace, & peu communicative, que l'on découvre dans quelques hommes.

Puisqu'on doit observer un certain *decorum* dans tous les bons offices qu'on rend aux autres, je vais donner un exemple d'une action généreuse, que rien ne peut égaler que la bonté du cœur & l'humanité dont elle est accompagnée. C'est une Lettre de Pline le jeune, dont je rapporterai mot à mot la traduction, parce qu'elle est très-fidelle.

A QUINTILIEN.

Quoique vous soyez très-modeste, & que vous ayez élevé votre fille dans toutes les vertus convenables à la fille de Quintilien, & à la petite fille de Tutilius, cependant aujourd'hui qu'elle épouse Nonius Celer, homme de distinction, & à qui ses emplois, & ses charges imposent une certaine nécessité de vivre dans l'éclat, il faut qu'elle règle son train & ses habits sur le rang de son mari. Ces dehors n'augmentent pas notre dignité, mais ils lui donnent plus de relief. Je sais que vous êtes très-riche des biens de l'ame; & beaucoup moins de ceux de la fortune, que vous ne deviez l'être. Je prens donc sur moi une partie de vos obligations; & comme un second Père, je donne à notre chère fille cinquante mille Sesterces. Je ne me bornerois pas là, si ce n'étoit que la médiocrité du petit présent pourra seul obtenir, de vous, que vous le receviez. Adieu.

RE'FLEXIONS.

Tant qu'on eſpère s'acquiter d'un bienfait, on aime celui dont on le tient, eſt-ce un effet de reconnoiſſance? Nullement. Car on lui feint, ou on le hait, dès que l'obligation qu'on lui a, eſt d'une nature à ne pouvoir dignement être reconnuë.

On eſt bien aiſe de trouver que les malheureux ſoient coupables, afin de les abandonner avec apparence de juſtice.

JUSTICE DE DIOCLE'S.

Dioclès fameux Législateur de Syracuſe, avoit décerné la peine de mort contre tous ceux qui viendroient dans l'aſſemblée publique avec une épée, ou une autre arme, quelque prétexte qu'il puſſe alléguer. Un jour que le bruit ſe répandit que les ennemis étoient aux portes de Syracuſe: Dioclès, ſans ſonger à ſa défenſe, vole auſſitôt avec ſon épée, à la grande place où le Peuple étoit aſſemblé. „ Vous violez votre propre Loi, lui cria un „ particulier en voyant l'arme qu'il portoit: Au contraire, répondit Dioclès, je prétens l'affermir „ davantage". En même tems il ſe plonge l'épée dans le cœur.

RE'FLEXION.

Par une généreuſe ſympathie que la Nature a miſe dans nos cœurs, nous ſommes diſpoſés à plaindre ceux qui ſont affligés; mais on ne ſauroit exprimer l'émotion que l'innocence opprimée & la beauté en deuil excite dans nos ames. C'eſt un objet qui attendrit les hommes les plus durs, & qui leur fait verſer des larmes.

INSTRUCTION DE LA ME'RE DE LOUIS XI.

Mon Fils, plus vous vous abaisserez devant Dieu, plus vous serez grand. Quand vous croyez être au dessus des hommes, songez que Dieu est au dessus de vous; entre un Roi & un malheureux, il n'y a qu'une ligne de différence; entre Dieu & un Roi elle est infinie.

CURIOSITE' INHUMAINE.

L'on court les malheureux pour les envisager, l'on se range en haye ou l'on se place aux fenêtres pour observer les traits & la contenance d'un homme qui est condamné, & qui sait qu'il va mourir: vaine, maligne, inhumaine curiosité! Si les hommes étoient sages, la place publique seroit abandonnée, & il seroit établi, qu'il y auroit de l'ignominie seulement à voir de tels spectacles.

DE LA LIBE'RALITE'.

Je préfère beaucoup cette humeur bienfaisante envers tout le monde, à l'ostentation des largesses publiques. L'une est le propre des grandes ames, & des honnêtes gens; au lieu que l'autre semble être le partage des flatteurs, & de ceux qui cherchent à gagner la populace par des dehors éblouïssans.

Lorsqu'on examine de près les devoirs de la vie civile, il me semble qu'il y a quelque chose, dans ce qu'on appelle communément générosité, qui vient plutôt d'un naturel facile, que d'un cœur honnête & libéral. C'est pour cela même que la vraye libéralité me paroît toujours fondée sur la tempérance, & qu'un esprit bienfaisant se gouverne plus

plus par la raiſon, que par l'inſtinct. Celui que l'on appelle généreux, quoiqu'il n'ait aucun égard à ce qu'il doit à ſa famille, quand il aura bien examiné la choſe, trouvera qu'il a ſacrifié à des ſots, à des fripons, à des flatteurs, ou à des malheureux volontaires tous les moyens d'aſſiſter à l'avenir ſes plus proches. Mais s'il eſt honorable de donner, quel ſoin ne doit-on pas avoir pour ſe conſerver en état de faire des actes de générosité toute ſa vie ? D'un autre côté, y a-t'il une raillerie plus cruelle, que de dire d'un homme, qu'il s'eſt mis dans l'impuiſſance de ſuivre ſon naturel à cet égard : qu'il a été fort généreux ? Une bienveillance univerſelle, dans le commerce de la vie, eſt d'une plus grande utilité pour celui que l'on oblige, & a moins d'oſtentation dans celui qui la pratique. Cicéron, pour exciter la bienveillance des riches en faveur de ceux qui en ont le plus beſoin, raiſonne à peu près de cette manière :

Nous devons toujours avoir égard, dit-il, à la nature des choſes, & régler notre conduite là-deſſus. Lorſque le riche vous a payé ce qu'il vous doit, il ne vous a pas la moindre obligation; mais le pauvre, qui eſt honnête homme, ſe croit votre redevable après avoir payé ſa dette. Les riches & les puiſſans, bien loin de vous être obligés pour vos bons offices, croyent vous faire honneur de les accepter ; outre qu'ils leur paroiſſent toujours ſuſpects, & que c'eſt la même choſe pour eux d'attendre quelque grace de leur part, ou de la recevoir. L'homme d'une médiocre fortune, convaincu que dans les biens que vous lui avez faits, vous avez eu plus d'égards à ſa perſonne qu'à ſon état, en uſe non ſeulement avec vous comme une perſonne qui vous eſt obligée; mais il ſe conduit de la même manière envers tous ceux qui peuvent lui donner quelque ſecours. Il eſt d'ailleurs ſi éloigné

de groſſir les petits ſervices qu'il peut vous rendre, ſoit dans ſon idée ou dans celle d'un autre, qu'il les diminuë autant qu'il lui eſt poſſible. A l'égard de ce que vous faites pour un homme en crédit, ou fort élevé au deſſus de vous, à peine en prend-il connoiſſance lui-même, ou tout au plus ſa famille; mais les ſervices que vous rendez à un homme qui vit dans la baſſeſſe, vous attirent la vénération de tous ceux qui ſe trouvent dans le même état, & qui ſont toujours en aſſez grand nombre.

LE PORTRAIT DU SAGE.

Non ſibi, ſed toti genitum ſe credere mundo. Juv.

Eloigne de ton cœur la crainte aviliſſante,
livre à la vérité ton ame indépendante,
oſe lui conſacrer tes talens & tes jours,
l'atteſter dans les fers & même dans les Cours,
l'annoncer ſans orgueil ainſi que ſans ſyſtême;
& crois, en la cherchant, t'approcher de Dieu même,
tu ſeras Philoſophe. Il eſt vrai que ce nom,
profané par la mode & par l'opinion,
fut prodigué longtems aux artiſans frivoles
des fantômes trompeurs, qu'adoroient les écoles,
à l'abſurde Pyrrhon, au Cynique effronté,
au vain ſpéculateur de la fatalité.
Mais la raiſon plus forte a ſçu briſer ſa chaîne,

ſon

ſon cercle eſt agrandi, ſa marche eſt plus certaine.
L'uſage de ſa force eſt mieux déterminé,
à d'utiles travaux le Sage ramené
n'ira plus s'égarer au labyrinthe immenſe
de ces illuſions, que l'on nomme ſcience,
il ne prétendra point ſoumettre à ſon effort
l'énigme de la vie & celle de la mort,
ces ſecrets éternels, que l'Arbitre ſuprême,
cacha dans ſon eſſence, & garda par lui-même.
Philoſophe, ſur l'homme il faut jetter les yeux.
Son bonheur eſt le but de tes ſoins, de tes vœux,
ce qu'on a fait pour lui, ce qu'on doit encor faire.
Quel eſt le bien poſſible, & le mal néceſſaire,
quel terme il faut marquer à notre liberté
quel grand reſpect un Roi doit à l'humanité,
ce qui fonde nos droits, & ce qui les balance,
du trône avec les loix l'utile intelligence:
voilà de quels objets le Sage eſt occupé.
Il eſt le bienfaiteur de l'homme détrompé.
Combattre l'injuſtice eſt ſon premier ouvrage.
Tour à tour il emploie & l'art & le courage:
il oppoſe ſouvent contre l'opinion
un ridicule heureux plus fort que la raiſon.
Sans nous effaroucher ſa voix ſait nous inſtruire,

il désarme l'erreur, s'il ne peut la détruire.
La sagesse, il le sait, a plus d'un ennemi,
& quand l'homme a pensé ses tyrans ont frémi.
Rois, si la vérité vous sembloit un outrage,
daignez dans votre esprit rappeller le langage,
que tint à des flatteurs un Calife adoré,
Aaron, du nom de juste autrefois honoré.
„ La sagesse, dit-il, consacre la puissance :
„ si mes prédécesseurs, chérissant l'ignorance,
„ ont cru que de leur trône elle étoit le soutien,
„ c'est à la vérité de veiller près du mien.
„ Cette ignorance encor si chère à mes ancêtres,
„ même en obéissant, épouvante ses maîtres.
„ Cette esclave est rampante & farouche à la fois.
„ Les Sujets éclairés sont faits pour les grands Rois.
„ Si du sort des humains nous sommes les arbitres,
„ qu'ils discutent nos droits, leurs besoins sont nos titres,
„ & moi par des bienfaits je les veux confirmer:
„ mais malgré cette ardeur qui me doit animer,
„ si quelque chose échappe au soin du rang suprême,
„ si l'un de mes Sujets pour ce peuple que j'aime,
„ forme un juste souhait que je puisse remplir,
„ qu'il approche, qu'il parle, & je vais l'accomplir.
Des sentimens si purs sont dans le cœur du Sage :

pour-

pourroit-il froidement méditer ſon ouvrage ?
L'Elève du Portique auſtère & rigoureux,
condamnant les mortels, ne faiſoit rien pour eux ;
d'une morale outrée effrayant interprête,
bleſſant l'humanité, pour la rendre parfaite,
il dicta des leçons qui la firent trembler ;
il affligeoit des cœurs qu'il falloit conſoler.
Ah ! le vrai Philoſophe eſt loin d'être inſenſible.
Aux plus doux ſentimens ſon cœur eſt acceſſible.
Aux ſentiers des vertus en dirigeant nos pas,
il ſoutient la foibleſſe & ne l'inſulte pas.
La nuit a ſur les Cieux jetté ſon ombre obſcure,
le ſoleil dans ſes bras a reçu la Nature.
Le Philoſophe veille, & l'homme eſt ſous ſes yeux,
ſon cœur plein de nos maux s'eſt attendri ſur eux ;
& de cet intérêt ſa grande ame oppreſſée
étend ſur l'Univers ſa profonde penſée.
Peut-il guérir nos maux ? Non ; mais il peut du moins
faire encore retentir les cris de nos beſoins
auprès de ces mortels choiſis pour nous conduire,
qui peuvent commander, quand le Sage déſire :
c'eſt aſſez, cet eſpoir l'anime & le ſoutient,
cet immortel honneur à lui ſeul appartient,
il élève ſa voix, elle eſt ſimple & touchante ;
tous les cœurs aimeront ſa douceur éloquente.

Il n'a point la manie ordinaire en nos jours
d'enfler à tous propos fa voix & fes difcours,
d'appeller à grand bruit & le ciel & la terre,
d'accabler la raifon d'une pompe étrangère.
Qu'un autre aille évoquer fur des tons rebattus
les manes de Caton, les manes & Brutus,
& dans une doctrine avec fafte étalée,
attrifter les Lecteurs de fa morgue ampoulée.
La déclamation n'eft point le fentiment.
La morale du Sage a moins d'emportement.
Il préfère en fa vie, ainfi que dans fon ftyle,
à l'orgueil d'étonner, le plaifir d'être utile.
Son ame à fes écrits porte un charme vainqueur,
la caufe des humains eft celle de fon cœur.

Quoi ? de fi nobles foins dont il fait fon étude,
ne l'occuperont-ils que dans la folitude ?
ce mortel généreux, loin des mortels caché,
eft-il à la retraite à jamais attaché ?
Ne peut-il être affis qu'à l'ombre du Lycée ?
Et la Philofophie oifive & délaiffée,
aux feuls ambitieux livrant cet Univers,
doit-elle fans retour habiter les déferts ?
Que dis-je, en tous les lieux elle eft toujours la même,
elle eft auprès du Trône & fous le Diadême,

on

on la vit ſous Trajan commander autrefois,
de Pline dans l'Aſie elle dicta les loix;
dans l'Europe à nos yeux ſon règne ſe retrace.
Elle n'a point ſans doute à rougir de ſa place;
mais ſans juger ſon rang, ſans oſer prévenir
ſur le ſiècle préſent la voix de l'avenir,
ce Catinat modeſte au ſein de la victoire,
qui vit d'un œil tranquile & la Cour & la gloire,
& le grand Magiſtrat qui défenſeur des loix
même à leurs ennemis fit reſpecter leurs voix,
ce l'Hôpital enfin, Citoyen magnanime,
ſujet à la vertu ſous le règne du crime,
n'ont-ils pas, combattant leur ſiècle & ſes erreurs,
fait aſſeoir la ſageſſe à côté des grandeurs?
Le vertueux Sully né dans des jours ſiniſtres
près du plus grand des Rois le plus grand des Miniſtres,
Sully, l'ami du peuple au milieu des honneurs,
ainſi qu'aux ennemis, formidable aux flatteurs,
dans la contagion toujours incorruptible,
menant à ſes côtés la vérité terrible,
l'oppoſant à l'audace, à la fraude, à ſon Roi,
Sully, loin de la Cour, ſans remords, ſans effroi,
tranquile dans le port, ſans avoir craint l'orage,
ce vrai Sage, en un mot, célébré par un Sage,
ne fut-il pas cent fois plus digne de ce nom,
que le doux Ariſtippe, & le ſubtil Zénon?

Mais ſi frappé des maux qu'à ſes yeux on endure,
le cœur du Philoſophe en reçoit la bleſſure,
à ſes propres chagrins ce cœur eſt-il fermé?
Contre les coups du ſort, ſans doute il eſt armé;
mais quel homme eſt exempt de gémir ſur lui-même?
Qu'un Stoïque obſtiné dans ſon orgueil extrême,
ſignalant ſans objet un effort impuiſſant,
diſpute à la douleur un pouvoir qu'il reſſent.
Qu'il prétende oppoſer au tourment qui le preſſe,
un menſonge arrogant, preuve de ſa foibleſſe;
ce Stoïque impoſteur m'indigne contre lui.
Qui ne ſent point ſes maux ne plaint point ceux d'autrui.
Ce ſuperbe inſenſé ſe refuſe des larmes;
en auroit il pour moi? Plus vrai dans ſes allarmes,
le Sage n'en veut pas cacher l'impreſſion,
il a plus d'une fois connu l'affliction;
& ſans doute à lui même il croiroit faire injure,
en exceptant ſon cœur des Loix de la Nature:
il eſt homme, il eſt loin de rougir de ce nom.
Banni par des ingrats tu pleures, Cicéron!
Que ces pleurs d'un grand homme étoient doux à l'envie!
Ah! quand du Philoſophe elle aſſiège la vie,
que peut-il oppoſer aux calomniateurs?
Le tems & l'amitié ſes ſeuls conſolateurs.

Le

Le menfonge eft fi prompt, la vérité fi lente!
La malignité fourde, & la haine infolente,
& la crédulité leur duppe, leur foutien,
de maux de la vertu font le feul entretien.
On a même entendu ces délateurs infames
s'enorgueillir tout haut du fuccès de leurs trames.
„ Triomphons, difoient-ils, il a fenti nos coups.
O Monftres! Un reptile ofoit ainfi que vous,
fe vanter du venin dont l'orna la Nature:
L'homme que dans les champs mordit fa dent
impure,
l'écrafant fur la playe, où couloit le poifon,
fut fûr de la vengeance & de la guérifon.

" Sans même remporter cette trifte victoire;
le Sage en fuccombant garde toute fa gloire:
La vertu dont fouvent on ignore le prix,
pour déployer fa force a befoin d'ennemis.
Le Philofophe en vain lui fut toujours fidelle:
& qu'aura-t'il donc fait s'il ne combat pour elle?
Quel autre, plus que lui, doit briguer cet honneur?
Il lui faut cette épreuve, elle fait fa grandeur,
& pour en mieux fentir la nobleffe héroïque,
écoutez de Platon le fonge allégorique:

Il croyoit être affis dans le Confeil des Dieux,
là, fur un trône d'or, Defpote impérieux,
le Deftin raffembloit fous fon regard immenfe

tout ce qui du néant passoit à l'existence,
sa voix incessamment appelloit les mortels,
leur annonçoit à tous ses décrets éternels,
des Etres & des tems parcourant l'assemblage
dans le vaste avenir il lisoit son ouvrage;
& de l'homme & des Dieux ses arrêts respectés,
étoient en longs échos dans les Cieux répétés,
on l'entendoit redire dans la foule inutile,
„ tu vivras inconnu, & tu vivras tranquile; "
& la foule passoit sans se plaindre du sort.
Il dit au Conquérant: „ Ton partage est de nuire,
„ des illustres talens tu seras l'ennemi,
„ tu vivras sans vertus, sans honneur, sans ami,
„ mais tu vivras enfin ". Le lâche rendit grace.
La voix qui des humains marquoit ainsi la place,
fit entendre à la fin cet arrêt dans les Cieux:
„ Pour toi de la raison défenseur vertueux,
„ porte à l'homme un flambeau que ses yeux semblent craindre;
„ dût-il le détester, il ne pourra l'éteindre;
„ à la pure morale ose t'assujettir,
„ & de la vérité sois le premier martyr.
„ Avant qu'on la connoisse il faut qu'elle succombe,

„ tôt

„ tôt ou tard on ira l'adorer fur fa tombe.
„ Qu'à jamais par la mort flétri, deshonoré,
„ le fanatifme affreux foit par-tout abhorré,
„ & que fa honte un jour avec ta gloire éclate..
L'Olympe fut jaloux des deftins de Socrate.

Mais fans que l'injuftice attente fur fes jours,
quand la nature feule en vient borner le cours,
la mort du Philofophe eft toujours noble & belle;
le tems va le quiter, l'Eternité l'appelle;
& fon ame a fouvent entendu cette voix,
que le vulgaire ignore, & n'entend qu'une fois.
Un grand jour qui pour lui ne brille pas encore,
va luire à fes regards, il voit briller l'aurore.
Il voit fe diffiper devant un jour fi beau
les ténèbres du doute & celles du tombeau;
cet inftant eft pour lui l'inftant de l'efpérance.
Il eft loin d'affecter une fauffe affurance,
il vécut, comme il meurt, avec tranquilité.
Il ne craint point le Dieu, dont il n'a point douté,
fon cœur fut toujours pur: il va fans défiance
préfenter la foibleffe aux pieds de la clémence,
il attend l'avenir fans en être effrayé,
& fon dernier regret n'eft que pour l'amitié.
J'irai, j'embrafferai fa tombe révérée,
j'irai, j'invoquerai cette cendre facrée.
Amis de la vertu, vous viendrez la trouver,
mais c'eft en l'imitant, qu'il faudra le pleurer.

DE LA TRAITE DES NE'GRES.

L'achat des Nègres pour les réduire en esclavage, est un négoce qui viole la Religion, la Morale, la Loi naturelle & tous les droits de la Nature humaine. Les Nègres, dit un Anglois moderne, ne sont point devenus esclaves par le droit de la guerre, ils ne se dévouent pas non plus volontairement eux-mêmes à la servitude, & par conséquent leurs enfans ne naissent point esclaves. Personne n'ignore qu'on les achette de leurs Princes, qui prétendent avoir droit de disposer de leur liberté, & que les négocians les font transporter de la même manière que les autres marchandises, soit dans leurs Colonies, soit en Amérique, où ils les exposent en vente. Si un commerce de ce genre peut être justifié par un principe de Morale, il n'y a point de crime, quelqu'atroce qu'il soit, qu'on ne puisse légitimer. Les Rois, les Princes, les Magistrats ne sont point les propriétaires de leurs Sujets; ils ne sont donc pas en droit de disposer de leur liberté, & de les vendre pour esclaves. D'un autre côté, aucun homme n'a droit de les acheter, ou de s'en rendre le maître; les hommes & leur liberté ne sont point un objet de commerce; ils ne peuvent être vendus, ni achetés, ni payés à aucun prix. Il faut conclure de là qu'un homme, dont l'esclave prend la fuite, ne doit s'en prendre qu'à lui même, puisqu'il avoit acquis, à prix d'argent, une marchandise illicite, & dont l'acquisition lui étoit interdite par toutes les loix de l'humanité & de l'équité. Il n'y a donc pas un seul de ces infortunés, que l'on prétend n'être que des esclaves, qui n'ait droit d'être déclaré libre, puisqu'il n'a jamais perdu la liberté, qu'il ne pouvoit pas la perdre, & que son Prince, son Père, ni qui que ce soit dans le monde n'avoit le droit

droit d'en difpofer; par conféquent la vente qui en a été faite, eft nulle en elle-même: ce Nègre ne fe dépouille, & ne peut pas même fe dépouiller jamais de fon droit naturel, il le porte par-tout avec lui, & il peut exiger par-tout qu'on l'en laiffe jouïr. C'eft donc une inhumanité manifefte de la part des Juges des païs libres où il eft tranfporté, de ne pas l'affranchir à l'inftant, en le déclarant libre, puifque c'eft leur femblable, ayant une ame comme eux. Il y a des Auteurs qui, s'érigeant en Jurifconfultes politiques, viennent nous dire librement, que les queftions rélatives à l'état des perfonnes, doivent fe décider par les Loix des païs auxquels elles appartiennent, & qu'ainfi un homme qui eft déclaré efclave en Amérique, & qui eft tranfporté de là en Europe, doit y être regardé comme un efclave. C'eft-là décider des droits de l'humanité, par les Loix civiles, comme dit Cicéron. Eft-ce que les Magiftrats d'une Nation par ménagement pour une autre Nation, ne doivent avoir aucun égard pour leur propre efpèce? Eft-ce que leur déférence à une Loi qui ne les oblige en rien, doit leur faire fouler aux pieds les Loix de la Nature, qui obligent tous les hommes dans tous les tems & dans tous les lieux? Y a-t'il aucune Loi auffi obligatoire que les Loix éternelles d'équité? Peut-on mettre en problême, fi un Juge eft plus obligé de les obferver que de refpecter les ufages arbitraires & inhumaines des Colonies? On dira peut-être qu'elles feroient bientôt ruïnées ces Colonies, fi on aboliffoit l'efclavage des Nègres; mais quand cela feroit, faut-il conclure de là que le genre humain doit être horriblement lèzé pour nous enrichir, ou fournir à notre luxe? Il eft vrai que les bourfes de voleurs des grands chemins feroient vuides, fi le vol étoit abfolument fupprimé: mais les hommes ont-ils le droit de s'enrichir par

des

des voyes criminelles & cruelles ? Quel droit a un brigand de dévaliser un passant ? A qui est-il permis de devenir opulent, en rendant malheureux ses semblables ? Peut-il être légitime de dépouiller l'espèce humaine de ses droits les plus sacrés, uniquement pour satisfaire son avarice, sa vanité, ou ses possessions particulières ? Non . . . Que les Colonies Européennes soient donc plutôt détruites que de faire tant de malheureux. Mais je ne crois pas que la suppression de l'esclavage entraînât leur ruïne. Le Commerce en souffriroit pendant quelque tems, je le veux ; c'est là l'effet de tous les nouveaux arrangemens, parce qu'en ce cas, on ne pourroit trouver sur le champ les moyens de suivre un autre systême ; mais il résulteroit de cette suppression beaucoup d'autres avantages. C'est cette traite de Nègres, c'est l'usage de la servitude qui a empêché l'Amérique de se peupler aussi promptement qu'elle l'auroit fait sans cela. Que l'on mette les Nègres en liberté, & dans peu de générations, ce païs vaste & fertile comptera des habitans sans nombre. Les arts, les talens y fleuriront ; & au lieu qu'il n'est presque peuplé que de Sauvages & de bêtes féroces, il ne le sera bientôt que par des hommes industrieux. C'est la liberté, c'est l'industrie qui sont les sources réelles de l'abondance. Tant qu'un Peuple conservera cette industrie & cette liberté, il ne doit rien redouter. L'industrie, ainsi que le besoin, est ingénieuse & inventive ; elle trouve mille moyens différens de se procurer des richesses, & si l'un des canaux de l'opulence se bouche, cent s'ouvrent à l'instant. Les ames sensibles & généreuses applaudiront sans doute à ces raisons en faveur de l'humanité ; mais l'avarice & la cupidité qui dominent la terre, ne voudront jamais les entendre.

EXEMPLE

EXEMPLE DE JUSTICE DU ROI GONTRAN.

Toutes les Hiſtoires parlent de la Judith Françoiſe, & aucune n'en a conſervé le vrai nom. On dit qu'Amalon, Comte de Champagne, fit enlever une jeune perſonne, noble, belle & vertueuſe, & qu'il entreprit de lui faire violence. La nouvelle Judith voyant ſes prières & ſes larmes inutiles, prend l'épée du Comte, & lui en donne un coup mortel, il appelle ſes gens, & meurt entre leurs bras, en diſant: „ Ne faites point de „ mal à cette fille courageuſe. C'eſt moi qui ai „ péché en voulant lui ravir l'honneur: ce qu'el„ le a fait mérite plutôt qu'on lui conſerve la „ vie ". La Demoiſelle qui conſervoit toute ſa préſence d'eſprit s'échappe au milieu de la confuſion qu'elle vient de cauſer, fait quinze lieuës à pied pour aller demander ſa grace au Roi Gontran, qui étoit à Château-ſur-Saone. Le Prince la reçoit avec bonté, lui accorde la vie, la prend ſous ſa ſauvegarde, & défend à la famille du Comte d'Amalon de chercher à venger une mort qui n'avoit été que trop méritée.

BONTE' DE PHILIPPE DE MACE'DOINE.

Philippe de Macédoine ſouffroit qu'on médît de lui jusques dans ſon propre Palais, entre autres un certain Arcadion s'étoit déchaîné, & avoit fait tous ſes efforts pour rendre Philippe odieux dans toute la Grèce; il n'en fit pas ſemblant, & il ne s'en vengea point, tout au contraire, il le combla de bienfaits. Arcadion, charmé de la bonté du Prince, changea de langage, & alla publier par-tout mille choſes à la louange de ſon bienfaiteur: „ Voyez, dit Philippe, en riant, „ que je ſuis un bon Médecin de la médiſance.

DES

DES DOMESTIQUES.

Accoutumez-vous d'avoir de la bonté & de l'humanité pour vos domestiques. Un Ancien a dit : qu'il faut les regarder comme des amis malheureux. Songez que vous ne devez qu'au hazard l'extrême différence qu'il y a de vous à eux : ne leur faites point sentir leur état, n'appésantissez point leurs peines : rien n'est si bas que d'être haut à qui vous est soumis.

N'usez point de termes durs : il en est d'une espèce qui doivent être ignorés des personnes polies & délicates. Le service étant établi contre l'égalité naturelle des hommes, il faut l'adoucir. Sommes-nous en droit de vouloir nos domestiques sans défauts, nous qui leur en montrons tous les jours ? Il faut en souffrir. Quand vous vous faites voir plein d'humeur & de colère (car souvent on se démasque devant son domestique) quel spectacle n'offrez-vous pas à leurs yeux ? ne vous ôtez-vous pas le droit de les reprendre ? Il ne faut pas avoir avec eux une familiarité basse, mais vous leur devez du secours, des conseils, & des bienfaits proportionnés à votre état & à leurs besoins.

Il faut se conserver de l'autorité, mais une autorité douce. Il ne faut appeller l'autorité que quand la persuasion manque. Songez que l'humanité & le Christianisme égalent tout. L'impatience, jointe à la fausse idée que vous avez de vous-même, vous font regarder les domestiques comme des gens d'une autre nature que la vôtre. Que ces sentimens sont contraires à la modestie que vous vous devez, & à l'humanité que vous devez aux autres.

GE'NE'-

GE'NE'ROSITE' D'UN COMTE DE CHAMPAGNE.

En 1152. un Gentilhomme fort pauvre avoit deux Filles à marier. Il demanda leur dot à Henri I. Comte de Champagne furnommé le *magnifique*. L'Intendant du Comte traita fort mal ce Gentilhomme, & finit par jurer que les libéralités de fon Maître l'avoient réduit à n'avoir plus rien à donner. „ Tu en as menti, répondit „ Henri, je ne t'ai pas encore donné, vilain. „ Tu es à moi : prenez-le, mon Gentilhomme, „ je vous le garantirai ". Celui-ci obéit auffi-tôt, fe faifit de l'Intendant, le mit en prifon, & ne lui rendit la liberté qu'après en avoir tiré 500. Liv. avec lefquelles il maria fes deux Filles.

LES PIGEONS RAMIERS.

FABLE.

Depuis que votre efprit s'amufe
des efforts qu'il en coûte au mien,
je fens qu'auprès de vous, ma Mufe
devient une fille de bien.
Mais fans être prude, elle eft fage,
pour fe montrer à votre ton,
& dans un leger badinage
elle enveloppe une leçon.
Dans celui-ci, charmante Abeffe,
il n'eft rien qui s'adreffe à vous,

tous

tous les cœurs trouveront bien doux
de pouvoir vous ſervir ſans ceſſe ;
grace, eſprit, beauté, gentileſſe,
vous avez cent fois plus d'appas,
qu'il n'en faut pour être adorable,
mais ceci ne finiroit pas,
& je veux vous conter ma Fable.

L'Amour eſcorté du printems,
déja ſur toute la Nature
avoit repris ſes droits charmans,
quand deux Pigeons ramiers, pour leur progéniture,
ſongèrent à bâtir maiſon.
Un bois s'offrit, tel que ſur l'horiſon
nul autre n'étoit plus ſortable;
un Château du bois tout voiſin
promettoit aux époux un ample magazin
tant pour le lit que pour la table,
une ſource étoit tout auprès,
filtrant parmi des fleurs ſon onde vuide & claire,
& tout ſembloit pourvoir exprès
aux beſoins des petits, aux douceurs de la mère.
Le couple joyeux & content
de pouvoir là tenir ménage,
aviſoit dès le même inſtant

à raſſem-

à rassembler tout son bagage;
lorsque pour comble de bonheur,
tous deux virent au haut d'un Orme,
un pot bien vernissé, dont justement la forme
offroit d'un nid tout fait le spectacle enchanteur.
Vraiment, se dirent-ils, de notre tripotage
quelqu'honnête mortel abrège ici les soins.
Qu'il est doux, sans travaux, d'être aussi sans besoins!
Là, chacun d'eux se niche: ils n'aimoient point l'ouvrage;
mal leur prit, car un beau matin
que déja grandelette étoit leur volatille,
le maître du Château voisin
fit enlever le pot, & toute la famille
servit à parer son festin.

Tel qui semble pour vous porté d'un zèle extrême
ne cherche, en vous servant, que ses seuls intérêts,
pour vous épargner des regrets,
faites vos affaires vous-même.

MAXIMES.

Il est doux de voir ses amis par goût & par estime: il est pénible de les cultiver par intérêt, c'est soliciter.

Il faut briguer les faveurs de ceux à qui l'on veut du bien, plutôt que de ceux de qui l'on espère du bien.

L'abondance des Sujets & leur amitié, est le trésor le plus sûr & inépuisable du Souverain.

La médisance qui s'attache à déchirer les restes d'un misérable à demi perdu de réputation, a quelque chose de barbare. C'est un vice que tous les honnêtes gens devroient fuir.

RE'PONSE HARDIE D'UN MOINE D'ORIENT A UN ROI DE PERSE.

Un Roi de Perse détesté pour ses tyrannies, demandoit un Dervis quelle étoit la prière la plus touchante qu'il pût adresser à Dieu. „ Dormez „ l'après-midi, répondit le Dervis, votre sommeil sera plus agréable au Seigneur que toutes „ les oraisons que vous pourriez dire ". Le Sultan étonné, lui demanda l'explication de ces paroles mystérieuses; „ c'est que votre sommeil, repartit „ hardiment le Dervis, suspendra, du moins pendant quelques momens, le cours de vos cruautés, & procurera un peu de tranquilité à vos „ malheureux Sujets.

D'UN BON COEUR.

Je ne connois pas un plus beau caractère que celui d'un bon cœur: car outre que c'est une source de la vraye félicité par rapport au contentement qu'il se donne à soi-même, c'est encore un trésor pour les autres qui en profitent.

Il est sensible au malheur d'autrui & compatit à tous ceux, que son impuissance empêche d'aider: il explique tout en bien & est ingénieux à cacher les

les défauts d'autrui : il regarde l'infortune du prochain comme une lettre de recommandation, & se persuade que *Res sacra, est miser :* ses yeux sont aveugles aux foiblesses des autres, & ses oreilles sourdes à la médisance & aux insinuations des esprits mal-faits. Il ne se sert de sa langue que pour dire du bien de tout le monde, & il est muet lorsqu'on lui demande témoignage au préjudice d'autrui : il fait sa félicité de celle des autres & se réjouït sincèrement quand il y peut contribuer quelque chose : il ne sauroit voir qu'avec peine la désunion des amis & ne s'en fait aucune pour les remettre bien ensemble : il adoucit la colère de l'emporté & a en horreur toute sorte de vengeance : il ne sait ce que c'est que l'envie & souhaite du bien à tout le monde : il console les affligés & n'ajoûte rien au fardeau du malheureux. Enfin, le bon cœur se peut nommer la perfection des Vertus.

RE'FLEXION.

Il faut s'intéresser pour les malheureux, non par un simple sentiment de commisération, qui peut n'être qu'une foiblesse ; mais par la considération de la Justice & de l'ordre, qui veulent que chacun soit placé de la manière la plus avantageuse à lui-même & à la société.

DE L'AFFABILITE'.

L'affabilité est une qualité qui fait qu'un homme reçoit d'une manière gracieuse ceux qui ont à faire à lui. L'affabilité naît de l'amour de l'humanité, du desir de plaire, & de s'attirer l'estime publique. Un homme affable prévient par son accueil, son attention se porte à soulager l'embarras

ou

ou la timidité de ceux qui l'abordent. Il écoute avec patience, & répond avec bonté aux personnes qui lui parlent. S'il contredit leurs raisons, c'est avec douceur & ménagement, il diminuë la honte & le refus par le déplaisir qu'il paroît avoir en refusant. L'affabilité est une vertu des plus nécessaires dans un homme en place. Elle lui ouvre le chemin à la vérité, par l'assurance qu'elle donne à ceux qui l'approchent. Elle adoucit le joug de la dépendance & sert de consolation aux malheureux. Elle n'est pas moins essentielle dans un homme du monde, s'il veut plaire: car il faut pour cela gagner le cœur, & c'est ce que font bien éloignés de faire les grandeurs toutes seules. La pompe qu'elles étalent, offusque le sensible amour-propre; mais si le charme de l'affabilité en tempère l'éclat, les cœurs alors s'ouvrent à leurs traits, comme une fleur aux rayons du Soleil, lorsque le calme règne dans les Cieux, cet Astre s'élève dans les beaux jours de l'Eté à la suite d'une douce rosée. La crainte de se compromettre n'est point une excuse recevable. Cette crainte n'est autre chose que l'orgueil; car si cet air fier & rebutant que l'on voit dans la plûpart des Grands, ne vient que de ce qu'ils ne savent pas jusqu'où la dignité de leur rang permet d'étendre leur politesse, ne peuvent-ils pas s'en instruire? D'ailleurs ne voyent-ils pas tous les jours combien il est beau, combien il y a à gagner à être affable par le plaisir & l'impression que leur fait l'affabilité des personnes au dessus d'eux. Il ne faut pas confondre l'affabilité avec un certain patelinage dont se masque l'orgueil des petits esprits pour se faire des partisans. Ces gens-là reçoivent tout le monde indistinctement avec une apparence de cordialité; ils paroissent prévenus en faveur de tous ceux qui leur parlent, ils ne désapprouvent rien de ce qu'on leur propose; vous diriez qu'ils vont tout

tout entreprendre pour vous obliger. Ils entrent dans vos vuës, vos raiſons, vos intérêts; mais ils tiennent à tous le même langage; & le contraire de ce qu'ils ont agréé, reçoit, le moment d'après, le privilège de leur approbation. Ils viſent à l'eſtime publique, mais ils s'attirent un mépris univerſel.

ALLE'GORIE.

Un jeune Roi de Perſe, appellé Bielſrain, héritier du trône de ſon Père, dans l'âge où les hommes ſont faits pour gouverner leurs ſemblables, ſe croyoit Monarque ſeulement pour vivre heureux, & il ſe débaraſſoit ſur un Vizir, des ſoins pénibles de ſon Empire. Ce Vizir, qui croyoit ne devoir jamais rendre aucun compte, abuſoit de ſon autorité, & chacun de ceux qu'il employoit, ſongeoit, comme lui, plutôt à ſon bonheur particulier, qu'au bien général, dont ils étoient reſponſables. Les troupes mal payées, faiſoient mal leur devoir; plus d'ordre, plus de juſtice, plus d'économie; les peuples ſe révoltèrent. Le Prince entendit dire trop tard, que ſes Sujets ne vouloient plus lui obéir. Il ſe réveilla du ſein de la moleſſe, & chercha d'en pouvoir prévenir le mal, que jamais il n'avoit prévû: Ses Conſeillers qui trembloient encore devant le Vizir, lui montroient le déſordre, ſans oſer lui découvrir la cauſe. Un jour que le Prince ſe promenoit tout penſif, triſtement occupé du mal auquel il vouloit remédier, il rencontra un Berger, qui pendoit à un arbre le chien de ſon troupeau. „ Qu'a fait cet animal, lui dit le Roi de Perſe, „ pour éprouver un pareil traitement? Ce qu'il a „ fait, répondit le Pâtre? il a trahi ma confiance; „ je l'ai élevé, je l'ai nourri, pour qu'il garantit „ mes bêtes du loup; il s'eſt entendu avec ces animaux féroces, & il a partagé avec eux la proie

„ qu'il leur abandonnoit ; mon troupeau a été dé- „ voré par la perfidie de mon chien : Les malheurs „ de la multitude viennent toujours de ceux qui la „ conduifent ". Ce mot ouvrit les yeux au Roi ; il comprit qu'il avoit eu tort de fe confier à fon Vizir, auffi perfide que le chien du Berger, & il lui fit fubir le châtiment que le chien avoit juftement fouffert. Cet exemple intimida tous ceux qui avoient abufé, comme le premier Vizir, de la portion d'autorité qu'il leur avoit confié ; l'ordre fut rétabli dans la Perfe, le peuple fut heureux. Son Roi apprit d'un conducteur de troupeau comment un Monarque doit conduire les hommes pour les rendre heureux.

RE'PONSE HARDIE.

Hadjadi, ce fanguinaire Général des armées du Calife Abdoul-Melick, voulut engager un Dervis, qui paffoit pour Saint, à prier Dieu pour lui : „ Sei- „ gneur, dit le dévot, en levant les mains au Ciel, „ fi jamais vous daignates exaucer les foibles vœux „ de votre ferviteur, ne rejettez pas celui qu'il „ forme aujourd'hui ; il ofe vous conjurer de ne „ pas prolonger davantage les coupables jours „ d'Hadjadi. Quelle prière adreffez-vous là pour „ moi au Tout-puiffant, dit le Général, tout inter- „ dit, au Santon ? La plus favorable, reprit le Der- „ vis, que je puiffe faire pour vous, & pour tous „ les Mufulmans.

PENSE'E SUR LA BONTE' DE TRAJAN.

Le Panégyrifte de Trajan dit fur la bonté de fon Prince qui fe familiarifoit avec ceux qui l'approchoient jufqu'à leur faire des careffes, que celui qui tient la première place, & qui ne peut monter plus haut, n'a qu'une voye pour s'élever, c'eft de s'abaif-

s'abaisser lui-même, sûr de sa grandeur, parce que les Grands n'ont rien moins à craindre que de se ravaler en s'abaissant de la sorte.

IL FAUT ENCOURAGER LES ARTS ET LES SCIENCES.

Ici, dit un certain Ministre, on traite avec honneur tous ceux qui réussissent dans les Arts & les Sciences utiles à la navigation : on considère un bon Géomètre, on estime fort un habile Astrologue, on comble de biens un habile Pilote qui surpasse les autres dans sa fonction ; on ne méprise point un bon charpentier ; au contraire il est bien payé & bien traité ; les bons rameurs même ont de bonnes récompenses sures & proportionnées à leurs services, on les nourrit bien, on a soin d'eux quand ils sont malades, en leur absence on a soin de leurs femmes & de leurs enfans; s'ils périssent dans un naufrage, on dédommage leur famille : on renvoie chez eux ceux qui ont servi un certain tems : ainsi on en a autant qu'on veut : le père est ravi d'élever son fils dans un si bon métier, & dès sa plus tendre jeunesse il se hâte de lui montrer à manier la rame, les cordages, & à mépriser les tempêtes.

C'est ainsi qu'on mène les hommes, sans contrainte, par la bienfaisance & par l'humanité, l'autorité seule ne fait jamais bien, la soumission des inférieurs ne suffit pas, il faut gagner les cœurs, & faire trouver aux hommes leur avantage, quand on veut se servir de leur industrie.

SENSIBILITE' DE GERMANICUS.

La seule Galère de Germanicus aborda sur les terres d'Ecosse, en courant jour & nuit par les rochers pour voir qu'étoit devenuë sa flotte, il s'accu-

foit d'être l'auteur de tout le mal avec tant de douleur, que fes amis eurent affez de peines à l'empêcher de fe précipiter dans la mer qui l'avoit engloutie.

Les grands courages ne fe piquent pas d'être infenfibles aux attaques de la fortune. Germanicus répand des larmes, elles ne font pas des larmes de foibleffe que feroit verfer la douleur d'avoir perdu quelque bien, mais des larmes de défefpoir que lui arrache l'amour qu'il a pour fes Légions. Comment ne fe défefpéreroit-il pas? Son Armée va être diminuée d'autant de Héros que le naufrage lui enlévera d'hommes. Autant de Soldats qu'il perdra, font autant de Panégyriftes de fa bienfaifance, qu'il n'a plus. Tous difoient du bien de lui, tous l'adoroient, fe verra-t'il fans regret privé des compagnons de fes dangers?

Quand un grand homme a à s'imputer les malheurs de ceux qu'il conduit, & devient inconfolable; ce n'eft pas un bonheur d'échapper alors aux accidens fâcheux, on fouffre plus que fi on y étoit enveloppé.

MAXIMES.

Un Prince abufe également de fon pouvoir quand il refufe des demandes juftes & quand il en accorde des injuftes.

La répugnance & la lenteur à infliger des peines, la joie & la promptitude à diftribuer les récompenfes, font les vrais ornemens du Trône.

La loi qui demeure fans exécution ne reffemble pas mal à la foi fans les œuvres.

Celui qui eft d'une éminence au deffus des autres, qui le met à couvert de la repartie, ne doit jamais faire une raillerie piquante.

La compaffion eft une vertu qui ne s'acquiert guère

re que par l'expérience. Rarement la trouve-t'on dans ceux qui ignorent ce que c'eſt que la mauvaiſe fortune.

Voulez-vous attacher quelques-uns à vos intérêts ? Comptez davantage ſur les bienfaits qu'ils attendent de vous, que ſur ceux qu'ils en ont reçus. L'eſpérance a plus de force dans l'eſprit de l'homme que la reconnoiſſance.

DES FAUX AMIS.

Rien de ſi commun dans le monde que l'inconſtance de ces faux amis qui adorent un homme dans la fortune, & qui l'abandonnent dès qu'elle lui eſt contraire, tout le monde blâme cette infidélité, & cependant il n'y a preſque perſonne qui n'y tombe.

RE'FLEXION.

Je voudrois que les Souverains fuſſent environnés d'hommes aſſez vertueux pour s'éloigner d'eux à la première injuſtice qu'ils voudroient commettre ; il n'y auroit ni mauvais Rois, ni mauvais Princes. Les Courtiſans qui ſe priveroient eux-mêmes de la faveur d'un Maître injuſte, deviendroient l'admiration de l'Univers, & l'Idole de ce même Maître, qui, forcé de réfléchir lui-même, verroit enfin qu'on ne l'abandonne que parce qu'il veut ſe dégrader & rendre ſes Sujets malheureux.

DE L'E'DUCATION DES PRINCES.

Si le Prince qu'on élève, n'a pas un cœur corrompu, ni des défauts eſſentiels, il faut travailler à en former un honnête homme avant que de penſer d'en faire un Roi : La première qualité d'un mortel,

tel qu'il soit, est la probité, elle suppose nécessairement toutes les vertus civiles avec lesquelles il est aisé de gouverner sagement.

Si le Roi qu'on élève sait qu'il est homme avant que de savoir qu'il est Souverain, ce sentiment fortifié par ses vertus personnelles l'engagera d'abord à regarder les autres hommes comme ses égaux; cette considération le déterminera à rendre ce qu'il doit à l'humanité, & ce Prince instruit qu'il est Roi, ne cessant pas d'être homme, fera, sans contredit, les délices de ses Peuples.

Le vice le plus commun de l'éducation, qu'on donne aux Princes, provient de cette hauteur orgueilleuse, qu'on se plait à leur inspirer dès l'âge le plus tendre; ce sentiment déplacé en fait des Souverains inaccessibles. Un Prince qui n'a point l'aménité de se communiquer, connoîtra rarement la situation de ses Etats, & les besoins de ses Sujets; renfermé dans sa fausse grandeur, il n'aura que le petit talent de la représentation, mérite stérile, fait pour intimider les Courtisans stupides, & pour flatter les Princes, qui, étant nés sans qualités estimables, n'ont pour eux que le hazard de la naissance. Les Provinces, où le Prince & le Peuple font leur félicité réciproque, sont celles où les Sujets jouïssent du plaisir de voir leurs Maîtres, & goûtent l'heureux avantage de porter jusqu'au pied du Trône leur situation & leurs besoins: un Sujet qui voit son Prince entrer dans les détails de ses misères, trouve un soulagement dans cette affabilité; & si, par l'événement, ses demandes sont sans succès, il a du moins la consolation de penser que les circonstances ou des motifs à qui tout cède, n'ont pas permis qu'on emplisse son objet; & cette forme ayant pour elle les apparences de la justice, lui persuade que ses vœux y étoient contraires.

Les

Les inſtructions générales qu'on peut donner aux Princes à la veille de régner, conſiſtent en deux mots: „ Sachez quelles ſont les Loix de vos „ Etats, & faites-les exécuter; apprenez ce que „ les Peuples vous doivent & ce que vous leur de- „ vez; & ſoyez perſuadé qu'en rempliſſant vos „ obligations, vos Sujets enchantés de votre fidé- „ lité, iront toujours au delà des leurs, & que, de „ ce concours réciproque des devoirs remplis, naî- „ tra le bonheur commun.

QUALITE'S D'UN BON GE'NE'RAL.

Il doit avoir une connoiſſance parfaite de l'art de la guerre, & de toutes les parties qui y coopèrent; un déſintéreſſement à l'épreuve; une probité ſcrupuleuſe; l'amour de la diſcipline mitigée par la raiſon & par les circonſtances; un eſprit ſage, ferme & profond, qui n'ayant pas le ridicule amour-propre de ſe croire infaillible, laiſſe l'opiniâtreté aux ſots, & profite des conſeils qu'on lui donne; une affabilité, qui captive le Soldat, attache l'Officier, & ſubjugue la confiance de l'un & de l'autre; une généroſité éclairée, qui ſache récompenſer à propos un Soldat valeureux, & encourage ſes camarades; une équité ſcrupuleuſe, qui expoſe à la Cour les belles actions des Officiers Généraux & des Subalternes; en un mot l'aſſemblage de preſque tous les talens qui forment un homme parfait; telles ſont les qualités qui conſtituent un bon Général.

LE BOURGEOIS ET LA COLONNE DE MARBRE.

FABLE.

Certain Bourgeois vint à la Cour,
curieux de voir ce séjour,
de marbre un superbe portique
s'élevoit au fond du Jardin,
& le Bourgeois assez rustique,
admire une colonne & y porte la main :
le poli de ce marbre & sa hauteur extrême
lui donne du plaisir & de l'étonnement.
Tandis qu'il s'extasie & raisonne en lui-même,
le pied glisse au pauvre homme, il tombe lourdement :
son front va heurter la colonne.
Le Bourgeois fort blessé se plaint amèrement :
„ Si vous êtes polis, vous êtes durs vraiment,
„ ô marbres orgueilleux que l'éclat environne !
„ adieu donc, je pars dès ce jour,
„ & ne reviens plus à la Cour.

PROJET D'UN E'TABLISSEMENT POUR LES PAUVRES HONTEUX.

Un établissement bien utile seroit une maison honnête, gouvernée par un Gentilhomme malheureux, & par conséquent sensible aux maux qu'il a

a souffert: il auroit sous lui des Administrateurs d'un rang subalterne. Cet asyle nécessaire à la société, à la Noblesse indigente, au Négociant infortuné, par la faute d'autrui, & à un Citoyen misérable sans être criminel, seroit le refuge de cette espèce de pauvres, qu'on nomme honteux, soit qu'ils ne fussent pas nés pour cette situation déplorable, soit que des disgraces étrangères les eussent réduits à cette affreuse extrémité.

Je voudrois que les fonds de cet établissement ne coûtassent rien ni aux Princes, ni aux Sujets: il n'y a pas une Communauté religieuse qui ne distribuë tous les jours des aumônes considérables à cette foule de fainéans misérables par oisiveté, & souvent criminels par les suites de ce vice: ces aumônes font vivre dans le libertinage des hommes qui deviendroient utiles, soit en labourant la terre, soit en servant dans les Armées. Supputez ce que dans chaque ville d'une Province il en coûte à ces Monastères pour ces aumônes dangereuses, & vous formerez de ce revenu un établissement solide dans la Capitale, où l'on rassemblera les pauvres Gentilshommes qui n'aviliront pas leur nom & leur postérité, en offrant aux regards d'une populace toujours insolente, le spectacle d'un malheureux qui va mendier des secours aussi humilians que des refus. Un Négociant qui a été dans l'opulence, & qu'une banqueroute de ses Correspondans a réduit à la misère, ira cacher sa honte & trouver un pain de consolation dans cet asyle: il en sera de même de tous ceux qui, nés dans une condition honnête, & au dessus de la lie du peuple, manqueront du simple nécessaire par la faute d'autrui.

Cette maison qui sera une décharge pour l'Etat, deviendra la retraite de respectables infortunés, qui béniront le Prince & la Patrie. A l'égard

de ce tas de miférables mendians dont j'ai fupprimé les aumônes, on s'en débarraffera en les faifant travailler de force dans les hôpitaux établis dans prefque toutes les villes policées.

REFLEXIONS.

Le feul moyen d'obliger les hommes à dire du bien de nous, c'eft de leur en faire.

Les hommes ne font heureux qu'à proportion de leur penchant à faire du bien ; & la Nature équitable récompenfe le plus grand des devoirs par le plus grand des plaifirs.

DE LA VERTU.

Tout ce que les Loix exigent, ce que les mœurs recommandent, ce que la confcience infpire fe trouve renfermé dans cet axiome fi commun & fi peu développé : „ Ne faites point à autrui ce „ que vous ne voudriez qui vous fût fait." L'obfervation exacte de cette maxime fait la probité. „ Faites à autrui ce que vous voudriez qui vous „ fût fait :" voilà la vertu.

DES VERTUS SOCIALES.

Il eft très-important de bien connoître la nature des vertus néceffaires dans la fociété, afin de favoir diftinguer dans l'occafion celles à qui l'on peut, fans péril, donner plus que moins, & celles au contraire, à qui l'on doit, prefque toujours, donner moins que plus. Par exemple : à la fincérite, plus que moins ; à la politique, moins que plus ; à la douceur, plus que moins ; à la févérité, moins que plus ; au zèle pour fes devoirs, plus que moins ; au

au soin de poursuivre ses droits, moins que plus; à la libéralité, plus que moins; à l'esprit d'épargne, moins que plus; à la reconnoissance, plus que moins; à l'attention à bien placer ses bienfaits, moins que plus; au désintéressement, plus que moins; à son intérêt le plus raisonnable, moins que plus; aux bienséances les plus essentielles de son état, de son emploi, de sa dignité, plus que moins; aux bienséances de pure cérémonie, moins que plus. On sent bien que ces règles ne doivent point s'observer à la rigueur, est que c'est presque toujours aux circonstances particulières à les modifier.

TRAIT DE GE'NE'ROSITE'.

Pendant le second bombardement d'Alger, sous les ordres du Marquis du Quesne, les habitans réduits au désespoir lièrent plusieurs esclaves François à l'embouchure des canons & les tirèrent à l'ennemi. Un Officier François, appellé Choiseul, ami d'un Capitaine Algérien, étoit déja attaché à un canon, lorsque ce Capitaine le reconnut. Il solicita aussi-tôt, dans les termes les plus pressans, la grace du François; mais ne pouvant l'obtenir, il s'élança par trois fois sur les canonniers, qui vouloient mettre le feu à l'amorce; enfin, voyant ses efforts inutiles, il s'avança à l'embouchure du canon, & s'entortilla dans les chaînes de Mr. de Choiseul, de manière qu'il étoit impossible de faire périr l'un sans l'autre: il commanda ensuite de tirer, en disant: „ Si je ne puis sauver mon ami je veux périr avec lui. Le Dey touché de ce bel acte de générosité & d'amitié, dont l'Histoire ne fournit que peu d'exemples, accorda la vie à Mr. de Choiseul.

RE'FLEXION.

Rien de plus commun que de voir des fils délaiſſer leur Père, lorſque vieux, infirme, incapable de travailler, il ne vit plus que d'aumônes. On voit dans les campagnes un Père nourrir ſept à huit enfans, & ſept à huit enfans ne pouvoir nourrir un Père. Si tous les fils ne ſont pas auſſi durs, s'il en eſt de tendres & d'humains, c'eſt à l'éducation & à l'exemple qu'ils doivent leur humanité.

DE L'HUMANITE'.

Entre tous les divers moyens d'inſpirer l'humanité, c'eſt à l'aſpect d'un malheureux, d'accoutumer l'enfant, pour ainſi dire, dès le berceau, à ſe demander par quel hazard il n'eſt point expoſé, comme cet infortuné, aux intempéries de l'air, à la ſoif, à la faim, à la douleur &c. L'Enfant a-t'il contracté l'habitude de s'identifier avec les malheureux; cette habitude priſe, il eſt d'autant plus touché de leurs miſères, qu'en déplorant leur ſort, c'eſt ſur l'humanité en général, & par conſéquent ſur lui même en particulier, qu'il s'attendrit. Une infinité de ſentimens divers ſe mêlent alors à ce premier ſentiment, & de leur aſſemblage ſe compoſe le ſentiment total de plaiſir dont jouït une ame noble en ſecourant un miſérable.

ANECDOTE.

L'humanité de Mr. de Fénélon eſt célèbre. Un jour qu'un Curé ſe vantoit devant lui d'avoir proſcrit les Dimanches les danſes de ſon village: » Monſieur le Curé, dit l'Archevêque, ſoyons » moins

„ moins févères pour les autres; — abftenons-
„ nous de danfer; mais que les païfans danfent.
„ Pourquoi ne leur pas laiffer quelques inftans ou-
„ blier leurs malheurs ?

DU LUXE.

L'effet ordinaire du luxe, de l'opulence & de la grandeur eft d'endurcir le cœur. L'homme vain n'a point d'entrailles; les richeffes les plus amples ne peuvent fuffire aux dépenfes que le fafte change en befoins. L'orgueil du riche rougit à la vuë des parens pauvres; la néceffité de repréfenter ne lui laiffe jamais de fuperflu; il préfère le futil avantage de briller, au plaifir de tendre une main fecourable à fes proches; il les immole fans pitié à des flatteurs, à des parafites inconnus, à de prétendus amis qui le trompent & le dévorent.

DE L'HUMANITE'.

L'homme jufte & fenfible ne néglige pas le bien-être de fes ferviteurs, tandis que l'homme hautain avilit les fiens par fon mépris & fon inhumanité; tandis que l'homme vain fe plait à leur faire fentir vivement fon empire, & s'en fait des ennemis; le fage, qui connoît les droits de l'humanité, refpecte fon femblable; cherche à rendre aux malheureux les chaînes de la fervitude plus legères. Il voit en eux des hommes utiles à fon bien-être, & non pas des efclaves qu'il puiffe méprifer, ou maltraiter: il les traite donc avec indulgence & de bonté; il en fait des amis que leur attachement rend zèlés; & fait qu'un bon valet eft un tréfor pour fon maître, & que la bienfaifance a des droits fur les ames les plus incultes & les plus groffières. Combien de ferviteurs qui ont donné

donné à leurs maîtres des preuves de courage, de grandeur d'ame, de noblesse, dont les hommes les plus élevés se sentiroient incapables. Ce sont les injustices, les duretés & les vices des maîtres qui font tant de mauvais serviteurs: on les avilit, on les corrompt par son exemple, & l'on est tout surpris de les trouver vils, corrompus, intéressés, vicieux.

DU CONTENTEMENT D'UNE AME BIENFAISANTE.

Est-il rien de comparable au bien-être & au contentement que peut se procurer chaque jour l'homme de bien qui jouït de l'opulence? Quelle douceur n'est-il pas à portée de goûter, lorsque la Nature & l'éducation l'ont doué d'une ame bienfaisante? La dissipation des villes peut-elle donc lui fournir des plaisirs aussi purs que celui de créer l'abondance, l'industrie, le bonheur dans les champs de ses Pères? Est-il un tableau plus touchant, que de voir un Grand qui, dans les possessions de ces Ancêtres, vit au milieu de ses Vassaux, dont chacun le regarde comme son bienfaiteur & son père; qui rencontre tous les yeux attendris de la veuve, de l'indigent, du malheureux, que sa main a secouru; dont les oreilles rétentissent à tout moment des bénédictions & des vœux du cultivateur que ses libéralités ont placé dans l'aisance? Enviera-t'il alors à ses pareils les méprisables avantages d'intriguer dans une Cour, de briller par un faste puéril.

TRAIT

TRAIT DE BIENFAISANCE.

Monſieur Holwel, Gouverneur pour les Anglois de Calicut, ayant été pris en 1736. par les Mogols, fut jetté dans un affreux cachot; après y avoir gémi pendant quelque tems on le conduiſit à Maxadabad, Capitale du Bengale. Préſenté au Suba, Mr. Holwel lui offrit une rançon. „ Vous „ avez trop ſouffert, Monſieur, lui répondit le „ généreux Souverain, pour que je vous oblige à „ payer votre liberté.

ANECDOTE DANOISE.

Chriſtierne VI. fut un des Rois Danois les plus chéris & les plus dignes de l'être. A ſon avénement au Trône, il fit pluſieurs changemens, & abolit une ferme que ſon Père avoit établie pour la vente du vin, de l'eau-de-vie, du ſel & du tabac, qui étoit auſſi onéreuſe au peuple, qu'avantageuſe au Prince. Ceux qui étoient intéreſſés lui offrirent de groſſes ſommes, s'il vouloit la continuer. „ Elle ne me rapporte que trop, leur ré„ pondit-il, puiſque mes Sujets ſe plaignent des „ vexations qu'elle occaſionne ". Une pareille réponſe fait plus d'honneur à un Roi que la conquête d'une Province.

Son Fils, Fréderic V, ſe préparoit à acquiter les dettes de l'Etat; les créanciers de la Couronne n'eurent pas plutôt appris le deſſein du Roi, qu'ils s'efforcèrent à le prévenir; ils lui repréſentèrent qu'au cas qu'il trouvât l'intérêt de cinq pour cent trop fort, ils ſe contenteroient de quatre. Il répondit à cela, qu'ayant de l'argent dans ſes coffres, qui ne ſervit à rien au public, il étoit bien aiſe de remplir ſes engagemens: mais qu'il leur ſeroit obligé s'ils vouloient prêter l'argent qu'il alloit

alloit leur faire compter à ses Sujets, à un intérêt plus modique, pour les mettre en état d'étendre leur Commerce, & de perfectionner leurs Manufactures.

DES AUMONES.

Cette action extérieure de miséricorde, est de précepte naturel, divin, & ecclésiastique. Les Conciles en recommandent souvent la pratique aux fidèles, & sur-tout aux Ministres des Autels. Selon le Concile d'Antioche de l'an 341. canon 25. l'Evêque aura l'administration des biens de l'Eglise, pour les distribuer à tous ceux qui en ont besoin, de concert avec les Prêtres & les Diacres. Il en prendra lui-même ce qui lui sera nécessaire, s'il en a besoin en effet, & pour ceux des frères à qui il donne l'hospitalité, en sorte qu'ils ne manquent de rien. Si l'Evêque ne se contente pas de ce qui lui est nécessaire, tourne les revenus de l'Eglise à son profit particulier; s'il administre les biens de l'Eglise sans la participation des Prêtres & des Diacres, donnant l'autorité à ses domestiques, à ses parens, à ses frères, à ses enfans, il en rendra compte au Concile de la Province; que si d'ailleurs l'Evêque ou ses Prêtres détournent à leur profit les biens de l'Eglise, ils seront corrigés, selon le jugement du Concile.

Les Evêques ne sont point les propriétaires des biens de l'Eglise, & ils ne les ont que comme en dépôt. Le Concile de Carthage de l'an 398. canon 31. l'a décidé. Les biens de l'Eglise seront divisés en quatre parties; la première pour l'Evêque, la seconde pour les Clercs, la troisième pour les pauvres, & la quatrième pour les réparations.

Les Evêques auront un soin particulier des pauvres; ils empêcheront que les puissans & les riches

ne

ne les accablent ; reprimant ces déſordres non ſeulement par les cenſures Eccléſiaſtiques ; mais en les pourſuivant devant les Juges Royaux. Concile d'Arles en 813. canon 27.

Le Concile de Châlons-ſur-Saone tenu la même année s'exprime avec plus de force encore.

Le Concile de Tours, de l'an 813. canon 6., celui de Reims de la même année, canon 18., celui d'Aix-la-Chapelle de l'an 836. titre 3. enjoignent aux Evêques d'avoir toujours quelques pauvres à leur table.

Le Concile de Ravenne, de l'an 1286. canon 2. exhorte les Eccléſiaſtiques à donner l'aumône aux pauvres, & accorde une année d'indulgence aux Evêques, qui en nourriront quatre à un repas, chaque jour de la ſemaine, aux Abbés qui en nourriront deux, & aux autres Prélats, comme Doyen, Archidiacre, qui en nourriroient un.

EPITRE DE CHRISTINE REINE DE SUEDE, AUX SOUVERAINS.

Vous dont le faux éclat éblouït le vulgaire,
Princes, ſur vos deſtins ſouffrez que je l'éclaire.
Le Trône eſt à ſes yeux le centre du bonheur:
ſachons, par notre aveu, diſſiper ſon erreur.

Qui de vous enivré d'une gloire frivole
aveuglément épris d'une ombre qui s'envole,
ſous le joug impoſant d'un eſclavage affreux,
dévoré de ſoucis, pourroit ſe croire heureux ?

Avant

Avant le jour fatal où, prenant la couronne,
j'osois m'armer d'un sceptre & m'asseoir sur un trône,
tous mes instans, filés par la main des plaisirs,
couloient rapidement sans crainte, sans desirs;
exempte de tous soins, libre d'inquiétude,
des écrits des Savans je faisois mon étude.
Momens délicieux, qu'êtes-vous devenus?
Je vous rappelle, hélas? mes vœux sont superflus.
D'un Empire nouveau dès que je tins les rênes,
mille tyrans armés des plus horribles chaînes
m'assiégèrent soudain, me saisirent d'effroi.
Que d'abîmes par eux creusés autour de moi!
L'ardente ambition, l'adroite flatterie,
l'intrigue au masque d'or, la noire perfidie,
la mollesse, l'orgueil que suit la cruauté,
frappèrent aussi-tôt mon œil épouvanté.
Je sens que de mon cœur s'enfuit la paix profonde:
il se trouble, il frémit, plus agité que l'onde;
& le trône à mes yeux n'est que le rendez-vous
de cent monstres cruels que le Ciel en courroux
fit pour notre malheur sortir du sombre Empire.
Ah! qu'on plaigne les Rois, leur destin est le pire.
Qu'importe leur cortège & leur fausse splendeur,
leur sceptre & tout l'encens qu'on brûle en leur honneur?
Monarques, ce sont-là nos pompeuses entraves.
Nous ne sommes au fond que de brillans esclaves.
D'un essaim de Tyrans infortunés Sujets
au malheur de régner renonçons à jamais;

& sa-

& ſachons acquérir au prix du Diadême
cette félicité qui fuit le rang ſuprême.
Qui connoît bien des Rois les devoirs onéreux
ſent que la paix du cœur n'eſt pas faite pour eux.
Des talens, des vertus un heureux aſſemblage
de l'Eternel en nous doit retracer l'image.
Etre comme Titus l'amour du genre humain,
règner pour ſes Sujets, les porter dans ſon ſein,
répandre ſur les arts une douce influence,
par d'utiles bienfaits ſignaler ſa puiſſance,
ſuivre fidèlement les loix de l'équité,
accueillir, ſans orgueil, la ſimple vérité,
venger, & conſoler l'innocent qu'on opprime;
dans les bras de la paix faire la guerre au crime.
A la Religion ſervir de ferme appui,
n'être rien pour ſoi-même, être tout pour autrui,
élever le mérite, abattre l'arrogance,
aux pièges des flatteurs oppoſer la prudence,
ne rouvrir qu'à regret le Temple de Janus,
donner aux Courtiſans l'exemple des vertus,
ne jamais uſurper un pouvoir arbitraire,
mais reſpecter des Loix le ſacré caractère;
tel eſt de nos devoirs le fidèle tableau.
O que le Diadême eſt un péſant fardeau!

Quiconque connoît peu tous les dangers du
Trône.
Un eſſaim de flatteurs ſans ceſſe l'environne;
perfides aſſaſſins, dont l'adulation
livre le meilleur Prince à la ſéduction,
préconiſe le vice, avec art le colore,
& rend un Roi garant des malheurs qu'il déplore.
Joignons

Joignons à cet écueil de la profpérité,
les affauts de la gloire ou de la volupté,
cette ivreffe de l'ame au plaifir condamnée,
tant de foins attachés à notre deftinée,
le malheur d'ignorer le prix de l'amitié,
& d'être inacceffible aux traits de la pitié;
O Souverains! c'eft là votre trifte partage.
Quel bien chercherez-vous qui vous en dédommage?
Irez-vous fur les pas des plus fameux Héros,
du fier Dieu des combats arborant les drapeaux
moiffonner des lauriers dans le champ de la gloire?
Mais le fang des Sujets vaut mieux qu'une victoire.
Je ne puis qu'admirer le plus grand des Henris
paifible poffeffeur de l'Empire des Lys;
au fein des ris, des jeux, à l'abri des allarmes
fon cœur s'attendriffoit, fes yeux verfoient des larmes.
„ Grand Prince, lui dit-on, quand vos brillans exploits
„ raffurent dans vos mains le Sceptre des Valois,
„ vous jouïffez ainfi du fruit de la conquête!
„ contemplez les lauriers qui parent votre tête.
„ Du fang de mes Sujets ils font encor fumans,
répond ce Roi fenfible à fes durs Courtifans.
Ce mot feul de Henri, ce trait de bienfaifance
prouve qu'il méritoit de régner fur la France:
il apprend à jamais à tous vos Succeffeurs
que l'on n'eft vraiment Roi, qu'en régnant fur les cœurs.

Sur

Sur le trône des airs le Dieu de la lumière
règne, mais c'eſt pour nous qu'il parcourt ſa carrière,
des bords des plus lointains les fleuves, les ruiſſeaux,
vont porter à Thétis le tribut de leurs eaux:
mais Thétis à ſon tour prodigue ſes largeſſes;
les plus puiſſans Etats lui doivent leurs richeſſes.
Ces exemples aux Rois apprennent leur devoir:
ce n'eſt que pour donner qu'ils peuvent recevoir.
O vous, à qui la gloire a mis en main la foudre,
qui, pour vous ſignaler, réduiſez tout en poudre,
quel fruit eſpérez-vous de vos exploits ſanglans?
on parlera de vous comme de ces torrens
qui tombent avec bruit du ſommet des montagnes,
entrainent les troupeaux, ravagent les campagnes,
& ſe perdent ſoudain dans l'abîme des mers.
Quand tous les Rois du monde auroient porté vos fers,
quand vous ſurpaſſeriez les Céſars, les Alcides,
ſi pour vous les Vertus ne ſont autant d'Egides,
l'oubli vous couvrira de voiles éternels,
& vous n'aurez été que l'effroi des mortels.
Mais encor ces lauriers que la fureur moiſſonne
peuvent-ils rendre heureux? Suivons dans Babylonne
ce fougueux Conquérant, Maître de l'Univers.
Il vient de ſubjuguer tous les Peuples divers;
& c'eſt trop peu pour lui que les mains de la gloire
à ſon char triomphant enchaînent la victoire;

Alexandre ne peut se lasser d'acquérir :
il se tourmente, il cherche un Monde à conquérir :
l'ambition le ronge & l'ennui le dévore :
accablé de lauriers, il en désire encore.
Ah ! Puisque les succès d'un Roi toujours vainqueur
ne peuvent contenter les desirs de son cœur,
je saurois mépriser un fantôme de gloire,
& consacrer mes jours aux filles de mémoire.
Gustave réduisit des Princes sous ses loix ;
de mes propres Sujets je vais faire des Rois :
il conquit des Etats, & je les abandonne :
pour trouver le bonheur je quite la Couronne.
On peut régner par-tout en ne possédant rien :
mon Père acquit un Sceptre, & je brise le mien.

DE LA BIENFAISANCE.

Le meilleur moyen d'inspirer aux jeunes gens l'amour de cette vertu, c'est de les entretenir souvent d'actions qui en portent le caractère ; mais on doit leur représenter, en même tems, que la véritable bienfaisance est toujours éclairée par la raison ; qu'elle ne sert point d'aliment à l'inertie de cette foule de pauvres qui se reposent sur les secours publics & particuliers, & refusent de concourir, par leur travail, au bonheur de la société. Si la raison présidoit aux actes d'humanité, peut-être verrions-nous diminuer ce grand nombre de vagabonds, qui, non contens d'être à charge à toutes les classes d'une Nation, attentent si souvent, & de tant de manières, au droit sacré de la propriété ou même à la vie des Citoyens.

MOT

MOT DE MATHIAS ROI DE HONGRIE.

L'eſtime du Prince s'annonce toujours par l'eſtime & la conſidération qu'il marque aux talens. La faveur qu'il leur accorde, & ſa bienfaiſance envers eux, bien loin de nuire à l'Etat, le ſert. „ De „ trois choſes, diſoit Mathias, Roi de Hongrie, „ que doit ſe propoſer le Prince, la première eſt „ d'être juſte, la ſeconde, de vaincre ſes enne„ mis!, la troiſième, de récompenſer les Lettres, „ & d'honorer les hommes célèbres.

RE'FLEXION.

Qu'on ſe rappelle le tableau d'un champ de bataille au moment qui ſuit la victoire; lorſque la plaine eſt encore jonchée de morts & de mourans; lorſque l'avarice & la cupidité portent leurs regards avides ſur les vêtemens ſanglans des victimes encore palpitantes du bien public; lorſque, ſans pitié pour des malheureux dont elles redoublent les ſouffrances, elles s'en approchent & les dépouillent. Les larmes, le viſage effrayant de l'angoiſſe, le cri aigu de la douleur, rien ne les touche. Aveugles aux pleurs de ces infortunés, elles ſont ſourdes à leurs gémiſſemens.

TRAIT DE BIENFAISANCE.

Feu Mr. de Brancas, Archevêque d'Aix, ayant appris que deux ſœurs d'une famille diſtinguée, vivoient avec beaucoup de peines du travail de leurs mains, & qu'elles n'avoient d'autres biens que quelques mauvais meubles & un vieux tableau de peu de valeur; ce généreux Prélat ſe tranſporta auſſi-tôt chez ces infortunées, & leur dit en ſouriant

riant & de l'air du monde le plus affable: „ Vous „ avez dans votre chambre un tableau qui eſt de „ mon goût, & ſi ce n'étoit pas vous demander „ une trop grande grace, je vous prierois de me „ le céder pour cette petite ſomme: " il leur fit accepter en même tems une bourſe de 100. Louis. Voilà les hommes, dont on peut dire, avec raiſon, que leur mort eſt une perte de l'humanité.

INSENSIBILITE' D'ARCADE.

Inſenſible aux malheurs des Romains, Arcade uniquement occupé de la poule qu'il nourrit, eſt forcé par les Barbares d'abandonner Rome. Il ſe retire à Ravenne, y eſt pourſuivi par l'ennemi. Une ſeule Armée lui reſte; il la leur oppoſe; elle eſt attaquée, battuë; on lui en apprend la défaite. En proie, lui dit-on, à l'avarice & à la cruauté du vainqueur, Rome eſt pillée; les Citoyens fuyent nuds: ils n'ont le tems de rien emporter. Arcade impatient, interrompt le récit: „ A-t'on, dit-il, ſauvé ma poule ? Quel monſtre !

LES VRAIS PLAISIRS.

STANCES A LA DAUPHINE.

Corporis inſincera, animi ſincera voluptas.

Qu'aux mortels tu coûtes de larmes,
volupté mère des deſirs !
Les ſoucis flétriſſent tes charmes,
les remords ſuivent tes plaiſirs.
Tel, à l'approche de l'orage,
l'éclair entrouvre le nuage,

fait

fait briller des feux éclatans :
mais bientôt l'aile des tempêtes,
portant les foudres fur nos têtes,
répand la terreur fur nos champs.

❀ ❀ ❀

Suivre cet amour qui m'enflamme,
c'eft acheter un repentir.
Le plaifir rétrécit mon ame ;
l'étude femble l'agrandir.
Amufement de ma jeuneffe,
elle confole ma vieilleffe,
& foutient ma caducité.
L'on me fuit. . . Elle me délivre
de l'ennui que j'aurois à vivre
loin d'un monde qui m'a quité.

❀ ❀ ❀

Dans le délire de vos fêtes
charmez vos importuns loifirs ;
de myrthes couronnez vos têtes,
volez de plaifirs en plaifirs :
pour moi je refte avec Hortenfe ;
dans fes récits que d'élégance !
Qu'elle eft vive dans fes portraits !
Son front eft fillonné par l'âge,
mais fon efprit la dédommage
de la perte de fes attraits.

Hortense sort... A la lecture
je me hâte de me livrer.
Peintres brillans de la Nature,
venez me plaire & m'éclairer.
Quelle éloquence enchantereſſe
porte dans mes ſens la tendreſſe,
la haine, l'eſpoir, la terreur!
Eſther me tranſmet ſes allarmes;
je frémis, je verſe des larmes
qui me font chérir mon erreur.



Ici, je force la Nature
à me révéler ſes projets:
Là, du Soleil que je méſure,
je prévois les divers effets.
Tantôt des corps élémentaires
je dévine les loix contraires,
& je ſaiſis l'accord heureux;
tantôt le preſtige d'un verre,
des Aſtres raprochant la terre,
à mon calcul ſoumet les Cieux.



Une impulſion invincible
nous porte vers la vérité.
A ſes attraits toujours ſenſible,
mon eſprit en eſt enchanté.
Que je voudrois chaſſer les ombres,

&

& déchirer les voiles ſombres
qui s'efforcent de la cacher!
Ah! ſi je pouvois la connoître!...
Qu'il eſt doux de la voir paroître!
Il eſt ſi doux de la chercher.

* * *

Dieu que révère le Permeſſe
& qui daignes guider mes chants,
peins la délicieuſe ivreſſe
dans laquelle nagent mes ſens,
lorſque la Muſe qui m'inſpire,
aux accens qu'enfante ma lyre
accorde un éloge flatteur;
ou quand, prenant un vol ſublime,
j'apperçois le feu qui m'anime,
pétiller dans l'œil du Lecteur.

* * *

Pour notre eſprit lorſqu'il s'éclaire,
quelle douceur, quel agrément!
Mais à ce plaiſir je préfère
celui qui nait du ſentiment.
On jouït d'un bonheur ſuprême,
lorſqu'on peut dire en ſoi-même,
par moi le vice eſt abattu.
Avocat du Patriotiſme
j'ai ſçu rappeller l'Héroïſme,
& l'on me doit une vertu.

❋ ❋ ❋

O vertu, ſource des délices,
dirige toujours mon penchant.
Faire le bien, & fuir les vices
c'eſt des plaiſirs le plus touchant.
Grand Dieu! donne-moi des richeſſes;
tu me verras, par mes largeſſes,
animer le vrai Citoyen.
Ah! ſi j'avois de l'éloquence,
tu triompherois, innocence,
ton triomphe ſeroit le mien.

❋ ❋ ❋

Puis-je en douter? La bienfaiſance
eſt des plaiſirs le plus parfait,
elle-même eſt ſa récompenſe;
l'on reçoit les dons que l'on fait.
Telle nous voyons une roſe,
de la Bergère qui l'arroſe,
charmer les yeux par ſes couleurs:
telle auſſi nous voyons la Seine
briller de l'éclat de la plaine
qu'elle émaille de mille fleurs.

❋ ❋ ❋

Des voluptés pâles eſclaves,
dont les plaiſirs hâtent la mort,
en vain vous baiſez vos entraves,
en vain vous louez votre ſort;

le

le vrai bonheur a d'autres charmes :
Dieu ! Je viens d'effuyer les larmes
que répandoit un malheureux :
il fourit, fon front fe déploye
& me communique la joye
qu'il doit à mes foins généreux.

❦ ❦ ❦

O Princeffe dans qui la France,
fous les traits d'Hébé voit Pallas,
heureufe par ta bienfaifance,
les vrais plaifirs guident tes pas.
Ton bonheur eft d'entendre dire :
„ Elle fait chérir fon Empire,
„ du peuple elle comble les vœux :
„ & fenfible à notre mifère,
„ elle veut imitant fa Mère
„ être celle des malheureux.

REFLEXIONS.

Un Prince qui récompenfe généreufement les entremetteurs de fes plaifirs, n'imitera jamais la repentance de David.

La Juftice voit, fans s'offenfer, & fans fe plaindre que la clémence dérobe les coupables à fa rigueur.

La pauvreté traine toujours le mépris à fa fuite, & le mépris eft ce qui rend la pauvreté infuportable.

Un bienfait qui fe fait trop attendre eft gâté quand il arrive.

MOT DE HENRI IV.

Son nom, tant que durera la Monarchie Françoise, fera fur tous les cœurs une impreffion douce de refpect & de reconniffance. Il y a bien des Rois que l'on admire après leur mort; il eft peut-être le feul qu'on aime encore; un mot de ce Prince fuffit pour donner aux Souverains la plus belle, la plus jufte, la feule idée peut-être qu'ils doivent fe former de leur pouvoir. „ En quoi, „difoit ce Monarque, fuis-je différent du refte „ de mes Sujets, fi non en ce que j'ai la force de „ la juftice à ma difpofition?

DE PHILIPPE IV. ROI D'ESPAGNE.

Pendant qu'il étoit Prince des Afturies, il obtint le pardon d'un Gentilhomme qui avoit commis un meurtre; les parens du criminel négligèrent de revêtir fa grace des formalités ordinaires. Le Roi étant mort, on recommença les pourfuites, & Philippe ordonna qu'on exécutât le meurtrier. Ceux qui avoient intercédé pour lui, furent furpris de ce jugement, & repréfentèrent au Prince l'inconféquence de fa conduite. „ Pendant que j'étois particulier, leur répondit-il, j'avois de compaffion pour les criminels; mais à préfent que je „ fuis Roi, je fuis obligé d'y renoncer, pour fa„ tisfaire à ce que je dois à la Juftice ". L'Antiquité fournit-elle une réponfe plus remarquable? Que le refte de ce règne ne répondit-il à ces heureux commencemens!

GE'NE'ROSITE' DE SIDNEY.

On fait avec quel fuccès le fameux Spencer s'exerça dans les différens genres de Poëfie: il crut

crut devoir rechercher la protection de Sidney, le Mécène des beaux esprits de son tems. Avant de se présenter, il voulut le prévenir en sa faveur, & lui envoya le chant de son poëme de la *Reine des Fées*, où se trouve la description énergique du désespoir. Sidney en eut à peine lû quelques stances, que dans le transport de son admiration, il ordonna à son Intendant de porter 50. Guinées à la personne qui lui avoit remis ces vers. Mais continuant de lire, & son extase augmentant à chaque page, il ajoûta encore 50. Guinées. Enfin, la surprise de l'Intendant lui faisant différer de porter cet argent, il y en joignit 100. autres, & dit à cet homme d'affaires: „ Courez vite; car si „ vous tardez davantage, & que je continuë de „ lire, je serois peut-être tenté de lui envoyer „ tout mon bien.

EDUCATION EN FAVEUR DE LA JUSTICE.

Veut-on graver profondément dans la mémoire de la jeunesse les principes de la Justice? Je voudrois que dans un Tribunal créé, à cet effet, dans chaque Collège, les enfans jugeassent eux-mêmes leurs différens; que les sentences de ce petit Tribunal, portées par appel devant les Maîtres, y fussent confirmées ou rectifiées selon qu'elles seroient justes ou injustes; que dans ces mêmes Collèges on opposât des hommes pour faire aux élèves de ces espèces d'injures ou d'offenses, dont l'injustice, difficile à prouver, contraignît & le plaignant de réfléchir sur la cause pour la bien plaider, & le Tribunal d'enfans de réfléchir sur cette cause, pour le bien juger.

ODE
A L'IMPERATRICE-REINE.

Toi que l'Europe admire, & que l'Autriche
adore,
qui mets toute ta gloire à faire des heureux,
dont le nom répandu du Couchant à l'Aurore,
vivra chez nos derniers neveux;

✕ ✕ ✕

Thérèse, quelle Muse assez noble & sublime,
dans ses doctes chansons te peignant traits pour
traits,
aux siècles à venir de ton cœur magnanime
laissera l'immortel portrait?

✕ ✕ ✕

Oh! s'il m'étoit donné de franchir la barrière
qu'oppose ma foiblesse à mes vœux impuissans;
comme je remplirois cette illustre carrière
par la noblesse de mes chants!

✕ ✕ ✕

D'abord je te peindrois, de ta race expirante (*)
soutenant jusqu'au bout la sublime grandeur,
& quand le tems la livre à sa faulx dévorante
redoublant encor sa splendeur.

Tel,

(*) L'Impératrice-Reine est la dernière de l'ancienne Maison d'Autriche ou d'Habsbourg, dont elle relève si avantageusement la gloire par l'éclat de ses Vertus.

X X X

Tel, prêt à s'engloutir au ſein des mers profondes,
un fleuve en terminant ſon cours majeſtueux,
plus pompeux que jamais, de ſes ſuperbes ondes
étend le criſtal à nos yeux.

X X X

Ou tel, prêt à finir ſa brillante carrière
après avoir franchi l'immenſité des airs,
de l'éclat redoublé de ſa vive lumière,
Phébus éblouït l'Univers.

X X X

Thérèſe! Qu'ai-je dit? . . . Non, ta race immortelle
n'a rien à redouter des outrages du tems;
& déja de ton nom un héritier fidelle
ſignale la fleur de ſes ans.

X X X

C'eſt ton Fils (*) . . . Je le vois de l'ancienne Rome
aller interroger les illuſtres débris,
ſaiſir tout d'un coup d'œil, juger tout en grand homme,
& par-tout ſe montrer ton Fils.

 Je

(*) L'Empereur actuel, ſubſtitué au nom & aux armes de l'Impératrice ſa Mère.

X X X

Je le vois d'un Héros, étonné de l'entendre,
en Héros soutenir le sublime entretien, (*)
d'un côté c'est César, c'est de l'autre Alexandre;
c'est leur ton, leur air, leur maintien.

X X X

Mais quels nouveaux objets viennent frapper ma
vuë? . . .
Que d'attraits enchanteurs! . . . Que de char-
mes divers! . . .
Des Graces parmi nous la troupe descenduë
vient-elle embellir l'Univers? . . .

X X X

Thérèse, vois ton sang, vois tes Filles chéries
de ton auguste éclat remplir toutes les Cours,
exciter les transports des Nations ravies,
leur annoncer les plus beaux jours.

X X X

Tels, au sein des vergers, une source féconde,
par le canal heureux de différens ruisseaux,
voit, sur un lit de fleurs, circuler à la ronde
le riche trésor de ses eaux.

DE

(*) On sait que l'Empereur & le Roi de Prusse ont eu une entrevuë à Neiss.

DE L'AMOUR DU PROCHAIN.

Grands & petits, interrogez vous vous-mêmes. Vous voulez être aimés; aimez; ce ſentiment qui tient en vous de l'eſſence divine, eſt le ſeul par lequel vous ſoyez ſuſceptible d'une véritable joye. Aimez, ſi vous voulez l'être; aimez vos ſemblables, c'eſt l'unique récette contre le vuide, l'inquiétude & l'ennui; c'eſt l'antidote des paſſions dévorantes, & le ſeul remède contre le déſeſpoir de ſe ſentir dépérir ſoi-même ſous les coups du tems. Aimez vos ſemblables, & ne craignez pas de multiplier les craintes & les afflictions de la vie; l'amour-propre ſeul eſt le principe de tout excès, & change en douleur les ſemences de bonheur que nous tenons de l'Etre ſuprême. Si ce n'eſt pas vous que vous aimez excluſivement dans les objets de votre attachement, ceux qui vous reſtent adouciront la perte de ceux qui vous ſont enlevés. L'amour-propre au contraire vous fait vivre en ennemi au milieu de vos frères, vous arrache les biens préſens par l'appas de plus grands biens, rend plus perçant l'aiguillon des maladies, plus lourd le fardeau de la vieilleſſe, plus effrayant l'inévitable & toujours préſent abîme de la mort. Aimez vos ſemblables, cet amour ne connoît point d'excès, n'a que de tendres inquiétudes, des deſirs bornés, des plaiſirs variés; & le miel pur, intariſſable & toujours nouveau que la Providence a attaché à chaque acte de bienfaiſance, adouciſſant la perte rapide de vos jours, vous fera recevoir la mort comme un brave Soldat reçoit les invalides. Aimez vos ſemblables; la Religion, la vertu, l'honneur, la vraye Philoſophie, toutes les loix, les ſciences & les arts, tout répond à cet objet, dont tout reçoit ſon illuſtration; tout dégénère en déſordre, ſi l'on s'en écarte.

DE LOUIS XII.

On donna dès son vivant à Louis XII. le beau titre de Père de son Peuple. Il le dut à cette grande maxime : qu'un bon Pasteur ne peut trop engraisser son troupeau, & aux preuves de sa bonté envers ses Peuples, qui en furent la suite naturelle. Règne heureux pour les François, qui eurent à la fois deux Pères, lui & son premier Ministre, le Cardinal d'Amboise, tandis que les autres Nations attendent quelquefois plusieurs siècles un Prince qui daigne mériter ce titre.

DE CATHERINE ALEXOWNA.

Catherine Alexowna, de Païsanne devenuë Impératrice de Russie, nommée à bon titre, la Sémiramis du Nord. Elle reçut en 1724. la Couronne & le Sceptre des mains de Pierre le Grand, qui étoit son mari en secret depuis 1707. & publiquement depuis 1712. Après la mort de ce Prince, elle fut déclarée Impératrice de toutes les Russies. Elle se montra digne de règner, en achevant toutes les entreprises que son mari avoit commencées. A son avénement à la Couronne, les potences & les rouës furent abatuës. Elle crut que le droit de gouverner les hommes comprenoit l'obligation de les conserver ; & que le supplice des méchans détruit l'espèce, sans augmenter le nombre des bons.

DE LOUIS DAUPHIN DE FRANCE, FILS DE LOUIS XV.

Il y a plusieurs traits de Louis, Dauphin de France, Fils de Louis XV. qui méritent d'être transmis à la postérité. Telle est la sublime leçon qu'il

fit

fit aux jeunes Princes ses Fils, lorsqu'il leur suppléa les cérémonies du Baptême: on apporta les régistres sur lesquels l'Eglise inscrit, sans distinction, ses enfans: „ Voyez, leur dit-il, votre „ nom placé à la suite de celui du pauvre & de „ l'indigent; la Religion & la Nature mettent tous „ les hommes de niveau, la vertu seule met entre „ eux quelque différence; & peut-être que celui „ qui vous précède, sera plus grand aux yeux de „ Dieu que vous ne le serez jamais aux yeux du „ peuple. Conduisez mes enfans, disoit ce bon „ Prince, dans la chaumière du Païsan; montrez-„ leur tout ce qui peut les attendrir; qu'ils voyent „ le pain noir dont se nourrit le pauvre; qu'ils „ touchent de leur main la paille qui leur sert de „ lit. Je veux qu'ils apprennent à pleurer. Un „ Prince qui n'a jamais versé de larmes, ne peut „ être bon." Le Roi vouloit qu'on augmentât sa pension. „ J'aimerois mieux, dit le Dauphin, que „ cette somme fût diminuée sur les tailles. Le Dauphin dînoit aux Thuilleries; l'Abbé Nollet, son Démonstrateur en Physique expérimentale, vint lui faire sa cour: Monseigneur le Dauphin lui dit, dès qu'il l'apperçut: „ Binet est plus heureux que „ moi, il a été chez vous.

ANECDOTE ANGLOISE.

Pour prouver que les Anglois savent allier l'économie la plus exacte dans leur vie commune, à la générosité la plus noble, quand il s'agit du bien public, on rapporte l'anecdote suivante: Lorsqu'on faisoit une collecte pour le bâtiment de l'Hôpital de Bedlam, les Commissaires chargés de cette quête, arrivèrent dans une maison dont la porte étoit ouverte. Du bas de l'escalier, ils entendirent un vieux garçon, maître du logis, qui querelloit sa

servante

servante sur ce qu'ayant allumé une allumette, elle l'avoit étourdiment jettée au feu, sans faire attention que cette même allumette pouvoit encore servir par son autre bout. Après s'être amusés du sujet de la querelle & de la véhémence des reproches, les Commissaires frappent, se présentent au maître de la maison, & lui expliquent l'objet de leur visite. Celui-ci passe dans un cabinet, en apporte 400. Guinées, qu'il compte devant eux, & les remet entre leurs mains. Surpris d'une générosité à laquelle le prélude les avoit si peu préparés, ils ne purent s'empêcher d'en marquer leur étonnement, & pour se justifier, ils racontèrent à cet homme ce qu'ils avoient entendu. „ J'ai ma façon „ de ménager & de dépenser, répondit-il, l'une „ fournit à l'autre, & l'une & l'autre satisfont également mon goût. En manière de bienfaisance, „ ajoûte-t'il, attendez tout de ceux qui savent „ compter. " En disant cela, il les mit assez brusquement hors de sa maison, & ferma sa porte.

LA BIENFAISANCE RE'COMPENSE'E.

IDYLE.

Lycas se promenoit. Une triste clameur
fait pâlir son visage & palpiter son cœur:
il écoute, on soupire, & sa frayeur redouble...
Qu'entends-je? Dieu! Quels cris! Il s'agite, il se trouble;
sur les côteaux voisins il promène ses yeux:
il a vû le danger; il vole vers les lieux

où

où la jeune Philis, par un loup pourſuivie,
ſe couvroit d'un buiſſon, & défendoit ſa vie,
il veut la ſecourir de ſon débile corps,
le deſir d'être utile affermit les reſſorts;
& dans ſes nerfs glacés par la froide vieilleſſe,
il ſent brûler le feu de l'active jeuneſſe:
il accourt, il arrive, & volant au ſecours,
pour ſauver la Bergère, il expoſe ſes jours.
L'animal menacé ſe détourne, l'évite,
& trouve ſon ſalut dans une prompte fuite.
Philis, que tu voudrois à ton libérateur
peindre les ſentimens que te dicte ton cœur!
„ Calmez, lui dit Lycas, ce tranſport qui m'of-
fenſe:
„ le plaiſir d'être utile en eſt la récompenſe:
„ qu'il m'eſt doux d'avoir pû vous ſauver du
trépas;
„ on répond à ſon cœur du bien qu'on ne fait
pas;
„ le plaiſir d'obliger eſt le plaiſir ſuprême;
„ en faiſant des heureux, on eſt heureux ſoi-
même:
„ ſi je vous offre, ô Dieux, protecteurs des Bergers,

„ les

„ les fleurs de mes jardins, les fruits de mes
vergers,
„ & si de mon bercail immolant les prémices,
„ je rougis vos autels du sang de mes génisses,
„ je ne désire pas que mes féconds troupeaux
„ engraissent ce bocage, & couvrent ces côteaux :
„ ne dorez point mes champs d'une moisson fertile,
„ mais, Dieux ! accordez-moi le plaisir d'être utile.
Lycas parloit encor : L'Astre du jour qui fuit,
va céder l'hémisphère aux ombres de la nuit :
déja on apperçoit au travers de ses voiles
d'un éclat incertain briller l'or des étoiles.
Pour gagner le chemin qui conduit au hameau
la Bergère & Lycas descendent le côteau :
un torrent sinueux que grossissoit l'orage,
dans le jardin d'Atis s'entrouvroit un passage,
& de son eau fougueuse inondant mille fleurs,
commençoit à flétrir l'émail de leurs couleurs.
Quel spectacle, Lycas, à tes yeux se présente !
Tu reconnois ton fils ce généreux Philaote,

qui,

qui, par les prompts efforts d'un bras officieux,
oppofoit une digue à ce torrent fougueux.
Quel moment pour un père ! Il voit fon fils, l'admire,
applaudit à fes foins par un tendre fourire,
& volant dans fes bras: „ O mon Fils, tendre Fils,
„ lorfque de nos Bergers prévenant les ennuis,
„ tu prêtes à leurs maux un fecours falutaire:
„ c'eft alors que je fens le plaifir d'être Père.
„ Ciel! que la bienfaifance a d'attraits fur mon cœur,
„ s'écrie alors Philis! Vous favez, cher Pafteur,
„ que le Ciel m'a donné, prodigue en fes largeffes,
„ quelques attraits, dit-on, & de grandes richeffes;
„ mais puifque votre Fils paroît digne de vous,
„ vous deviendrez mon Père, il fera mon Epoux.

TRAIT SINGULIER DE CHARITÉ.

Un Confeiller au Parlement, dans le fiècle dernier, avoit donné tout fon bien aux pauvres: n'ayant plus rien il quêtoit par-tout pour eux. Il rencontre dans la ruë un Traitant, s'attache à lui, le pourfuit, en difant: „ Quelque chofe pour mes „ pauvres, quelque chofe pour mes pauvres"; le Traitant réfifte, & répond la formule ordinaire: „ Je ne puis rien pour eux, Monfieur, je ne puis „ rien."

„ rien. " Le Conseiller ne le quite pas, le prêche, le solicite, le suit jusques dans son hôtel, monte à son appartement, le supplie à plusieurs reprises, le relance jusques dans son cabinet, toujours intercédant pour ses pauvres. Le brutal millionaire impatienté lui donne un souflet. „ Eh bien! voilà „ pour moi, reprit le Conseiller, & pour mes „ pauvres?

DES ESCLAVES DANS LES MINES.

Lorsque je songe à ces infortunés qui ne tiennent à la Nature que par la douleur, ensevelis vivans dans les entrailles de la terre, soupirant après ce soleil qu'ils ont eu le malheur de voir & qu'ils ne verront plus, qui gémissent dans ces horribles cachots, autant de fois qu'ils respirent, & qui savent ne devoir sortir de cette nuit effroyable, que pour entrer dans l'ombre éternelle de la mort, alors un frisson intérieur parcourt tout mon être; je crois habiter les tombeaux qu'ils habitent, respirer avec eux l'odeur des flambeaux qui éclairent leur affreuse demeure, je vois l'or, idole de la terre, sous son véritable aspect, & je sens que la Providence doit attacher à ce même métal, source de tant de barbarie, le châtiment des maux innombrables qu'il a causés, même avant de voir le jour.

LE SOMMEIL DU BON ET LE SOMMEIL DU ME'CHANT.

J'ai vû le sommeil du méchant;
Dieux! Quel sommeil! qu'il est horrible!
De l'effroi l'image terrible
se peint sur son front pâlissant;

dans

dans ce fonge affreux qui l'agite,
du crime le remord vengeur
s'unit au remord précurfeur
du crime nouveau qu'il médite.
Je fuis, en détournant les yeux :
mais je vois le repos du jufte :
ici règne le calme augufte
de l'homme pur & vertueux.
Comme il fourit quand il fommeille !
Il voit dans un fonge ferein
tout le bien qu'il fera demain
& le bien qu'il a fait la veille.

FIN.



TABLE

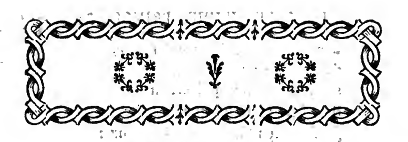


TABLE DES MATIÈRES.

A.

Affabi-

TABLE DES MATIERES.

Archi-

B.

Bienfai-

Charles

D.

Dialogue

E.

F.

G.

H.

I.

Inftruction

M.

N.

O.

P.

Qualités

Q.

R.

S.

T.

V.

Vertus

FIN DE LA TABLE.



